

RES
BE
272
T-3

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, Nº. 240.

Et ſe trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Argou.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ARGOW.

CE Pays, baigné par l'une des rivières les plus considérables de la Suiſſe, étoit jadis le patrimoine des Comtes de Hasbourg. Le Canton de Berne l'enleva à la Maiſon d'Autriche. On le diviſe en haut & bas; & c'eſt la petite Ville de Aarbourg qui leur ſert de limite. On y rencontre preſqu'à chaque pas de vieux châteaux, dont quelques-uns ſont encore fortifiés. Les Bourgs & les Villages y ſont auſſi en aſſez grand nombre. Mais le payſan n'y eſt pas riche. Les ſubſides & les corvées diſſipent le bien-être que pourroient lui procurer ſon travail & le ſol qu'il cultive. La population abonde, mais il n'y a pas aſſez de commerce; & les Manufactures bien montées y ſont rares. Des reſtes de murailles, d'aqueducs & de grands chemins y atteſteroient le ſéjour des Romains, quand bien même on ne trouveroit pas quantité de médailles à leur empreinte.

Dans le haut Argow, on diſtingue Burgdorf, jadis fief de l'Empire, petite Ville qui jouit maintenant du droit précieux de ſe gouverner elle-même. Son territoire renferme une vingtaine de Villages qui relèvent

d'elle. Un château élevé sur un roc sert de siège au Présidial & de demeure à l'Avoyer qu'y envoie Berne. Il y a une douane & deux hôpitaux. Les habitans de ce district sont à leur aise, ils font valoir de bonnes fermes & exploitent de grandes forêts. Dans les premiers temps, ce n'étoit qu'un Bourg que Berthold fit ceindre de murailles; comme nous l'apprend une Inscription latine placée sur la porte qui mène au Marché vieux.

Berchtoldus
Duc Zeringæ,
Qui vicit Burgundiones,
Fecit hanc portam.

Berchtold
Duc de Zœringuen,
Qui battit les Bourguignons,
Construisit cette porte.

Les Comtes de Kyburg (1), devenus Seigneurs de Burgdorf, vendirent ce Bailliage aux Bernois, l'an 1385, & au prix de quarante mille écus. Le Couvent des Minimes qu'y avoit fondé Eberhard, Comte de

(1) C'étoient des Seigneurs puissans, dont la race éteinte laissa passer le domaine aux Ducs d'Autriche, puis au Canton de Zurich.

Habspurg, en 1284, fut ſagement converti en maiſon d'inſtitution pour la jeuneſſe.

Aarberg, qui veut dire montagne de l'Aar, eſt une autre petite Ville bâtie dès l'an 1220, à quelques lieues au-deſſous de Berne. A ſes deux extrêmités ſont deux ponts de bois couverts. Elle fut deux fois totalement brûlée, en 1419 & 1477. C'étoit autrefois un Comté qui fut vendu au Canton de Berne, l'an 1351; l'an 1397, il la fit gouverner par un Bailli. Les deſcendans de ces anciens maîtres ſe ſont retirés en Autriche, où ils ont bâti un château portant le même nom que cette petite Cité. Ce Bailliage, qui compte ſept Paroiſſes, eſt ſur un endroit de paſſage très-fréquenté.

Entre Aarberg & Solure, eſt Buren, petite Ville, bien ancienne ſi c'eſt la *Petineſca*, ou *Pyreneſca*, dont il eſt fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Il y a eu des Comtes de Montburen. Les Bernois en ſont propriétaires depuis l'an 1387. Elle a un ſite heureux. Mais l'Aar lui fait payer cher ſon voiſinage, par ſes fréquentes inondations. Le ſol offre de bons pâturages aux chevaux, dont on fait des élèves.

Le Bailliage de Wangen eſt conſidérable; il comprend huit Paroiſſes, le château Inderberg, & pluſieurs forts Villages, dont les principaux ſont *Hertzogenbuchſi*, qui fut preſque brûlé en 1653, veille de la Pentecôte, lors de la guerre des payſans: & Langenthal, où ſe tiennent trois foires très-ſuivies; les principaux objets du

commerce qui s'y fait, consistent en pièces de toile, & en fromages.

Dans le bas Argow, on trouve Zoffingen, bâtie par les Vandales & les Teutons, s'il faut en croire les chroniques de Vaud. Guilliman nous assure que du temps du Roi Charles-le-Gros, c'étoit une Ville jouissant du droit de battre monnoie, tandis que Zurich n'étoit alors qu'un Bourg. On croit aussi qu'elle appartint aux Comtes de Spitzemberg, dont elle porte encore aujourd'hui les armes. Les Comtes de Froburg y avoient fondé un Collège de Chanoines; mais les Bernois en appliquèrent les revenus au soulagement des pauvres, & à l'entretien des Ministres : cette réforme en vaut bien une autre. Zoffingen a des Tribunaux, une bibliothèque & une école, qui devroient rendre les Tribunaux inutiles.

Bruck ou Brugg, est une autre petite Ville sur l'Aar; Guilliman croit qu'elle étoit jadis un des fauxbourgs de l'ancienne *Vindonisse* (1), à laquelle il étoit joint par

(1) Originairement ce lieu s'appelloit *Vindonisse*. Tacite & Antonin en parlent. Se trouvant malheureusement sur le passage d'Attila, tout y fut détruit. Dans la suite il fut érigé en Comté, qu'on appella *Altembourg*. Le château, dont on voit encore des restes, fut bâti vers l'an 1070 par un Duc nommé Rapoton. On y a trouvé une statue de Mercure & quelques inscriptions latines.

un pont que les Allemands appellent Bruck. Il y a un Collège pour l'inſtruction de la jeuneſſe; on y donne un Prix au Vainqueur à la courſe : uſage qu'on devroit bien introduire dans toutes les maiſons d'éducation où ſe diſtribuent tant de couronnes pour des jeux de mots qui ne ſont profitables ni à l'eſprit ni au corps.

Lentzbourg, riche de vingt Paroiſſes, eſt un des plus grands Bailliages poſſédés dans l'Argow par les Bernois. Ils s'en emparèrent vers l'an 1415, lors du Concile de Conſtance. Quelques années après, ils l'achetèrent entièrement : la Ville qui donna ſon nom à tout ce diſtrict eut pour Fondateurs les Vandales, dit le chroniqueur de Vaud. Elle fut conſumée par le feu l'an 1490; mais rebâtie auſſi-tôt après. Le château poſé ſur un rocher a un puits profond de trente-ſix toiſes.

Arau ou Aarow s'appelloit autrefois, dit-on, Rore, & ſervit à tenir les Etats de tout l'ancien Comté de Vindoniſſe, après la deſtruction de cette Ville. Les Comtes de Hasbourg & les Ducs d'Autriche y ſéjournoient volontiers. Les Citoyens d'Arau raſèrent le château de leurs anciens maîtres, en comblèrent les foſſés, & y bâtirent une maiſon de Ville. Il y a près de deux mille habitans induſtrieux, & par conſéquent aiſés. Berne leur a conſervés les privilèges dont ils jouiſſoient avant la révolution.

Toutes ces Villes dites franches, relèvent de Berne & ſont libres, ſi on peut l'être (dit un Hiſtorien géo-

graphe moderne) quand on a un Souverain, quelque léger qu'y ſoit le poids de ſon pouvoir.

Les habitans de l'Argow ſe coſtument abſolument comme leurs Patrons de Berne. Il y a quelques variations dans l'habit de femme, comme on peut le voir dans la figure ci-jointe.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argow.



Desrais del. Mixelle sculp.

Paysan des Environs du Lac de Morat.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR MORAT.

LE Bailliage de Morat, dont la ſouveraineté appartient en commun aux Cantons de Fribourg & de Berne, eſt borné au nord par Aarberg, à l'eſt par Louppen, au midi & à l'oueſt par Avanches. Le terroir eſt fertile en grains, en vins, & particuliérement en choux cabus de la plus groſſe & de la plus belle eſpèce, qu'on porte aux marchés de Berne.

On ſait que Charles (1), Duc de Bourgogne, fut défait & contraint de lever le ſiège de cette Ville de la Suiſſe. En mémoire de cet événement, les Vainqueurs ont conſtruit une Chapelle près du Village de Meiny (Merlach), qu'ils ont remplie de tous les oſſemens de leurs ennemis vaincus, & reſtés ſur le champ de bataille.

---

(1) A Berne, dans le Cabinet d'antiquités de la Bibliothèque du gymnaſe académique (jadis le Couvent des Cordeliers), on conſerve des tapis magnifiques brodés en or, avec les armoiries de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, & qu'on donne aux curieux pour les reſtes de la tente de ce Prince plus téméraire encore que brave.

On y joignit une inſcription que le Sénat de Berne fit renouveller en ces termes :

D. O. M.
Caroli
Inclyti & fortiſſimi
Burgundiæ Ducis
exercitus
Moratum obſidens,
ab Helvetiis caſus
Hoc ſui monumentum
reliquit
anno MCCCCLXXVI.

A Dieu très-bon, très-grand.
L'armée de Charles
Puiſſant Duc de Bourgogne
Aſſiégeant Morat
Fut battue par les Suiſſes
Et laiſſa ce témoignage de ſa défaite
L'an 1476.

Ce fut pendant ces guerres de Bourgogne que les Bernois ſe ſaiſirent de Morat, avec laquelle ils avoient eu déjà quelques alliances. Les Fribourgeois en prirent dans la ſuite leur part; & depuis cette époque les deux Cantons y envoient tour-à-tour, & de cinq ans en cinq ans, un Avoyer ou Bailli qui réſide dans le château. Ce château (diſent les chroniques de Vaud) fut bâti vers l'an 815, du temps de Louis-le-Débonnaire, par un

certain Fabius. La Ville a reçu ſon nom du lac qu'elle avoiſine; ou lui a donné le ſien.

Sur la plus grande des trois cloches du Prêche François, on lit ce diſtique latin, qui fait plus d'honneur à la piété qu'au talent du Poëte qui l'a compoſé :

» *Quid toties Hominum noſter ſonus advolat aures,*
» *Si ſacra cunctentur ſolvere vota Deo.* »

» Le ſon de cette cloche invite à louer Dieu. »

Dans l'étendue de ce territoire, on a trouvé quantité d'inſcriptions antiques dans le genre de celle-ci que nous citons, parce qu'elle eſt la plus courte.

Juliæ Cenſorinæ
Ca. Jul. C. Aug.
Pius Pater.

Pour le coſtume, conſultez notre article de Berne; nous n'avons indiqué dans la Figure ci-jointe que les variantes les plus pittoreſques.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Morat.



Desrais del. Mixelle sculp

Homme Mordwine.

MŒURS

ET COUTUMES

DES MORDWINES,

MOKSCHANES

ET ERSANES.

Les Mordwines, Nation considérable & d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps soumis aux Tatars, ils le sont aujourd'hui à l'Empire Russe. Jadis ils avoient des Kans particuliers & une noblesse. Distribués en deux races principales qu'ils avoient grand soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, & bientôt ils ne différeront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, & les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux Maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouwaches & des Tschérémisses, pour la nourriture & l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau

joug qu'ils ont subi, ils sont devenus agriculteurs. Soit instinct, soit crainte d'une servitude plus étroite, on n'a pu leur persuader de se réunir sous les murs d'une Ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maisons, pour fournir aux besoins journaliers. Ils font assez peu de cas de la chasse. Les Mokschanes cultivent des abeilles sauvages, & plusieurs d'entr'eux en comptent depuis cent jusqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes sont bien rares dans ce pays, & la Nation est bien pauvre : car le prix d'une fiancée, sans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 liv. de France.) Les propositions faites, la vente conclue entre les parents des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promise* que lui remet le père de celle-ci. La mère à cette occasion présente un peu de sel & de pain au beau-père de sa fille, qui quitte sa famille en pleurant plus ou moins, selon les circonstances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain & ce sel présentés par la mère veulent dire, sans doute, qu'elle a appris à sa fille l'art d'assaisonner les plaisirs du ménage, & de les conserver long-temps dans toute leur saveur.

A table, on place l'épousée à côté de son mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce son bonnet & s'en couvre les yeux. Le mets principal est un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Mordwine.

passer l'extrêmité, qui figure une pointe, sous le voile de sa bru, & lui dit en même-temps : « Femme! ouvre » les yeux à la lumière, sois heureuse dans tes enfans, » & ne manque jamais de pain. » Ce n'est que de cet instant que l'époux voit la femme que ses parens lui ont achetée, sans consulter son goût. Ce moment n'est pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de son fils en beaucoup de choses, il faut en excepter celle-ci. Au reste, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines. Le besoin des uns, l'intérêt des autres, sont les deux seules considérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage. Partout ailleurs pense-t-on autrement? Au reste, on s'accoutume bien vîte aux formes extérieures, sur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent presque nul l'effet de la beauté. Que d'unions avouées par le cœur ont eu des suites fâcheuses! Il semble même que l'hymen se plaise à regarder de mauvais œil ceux qu'on lui adresse de par l'amour. Ainsi la coutume de la plupart des Orientaux est plus sage qu'on ne seroit tenté de le croire au premier abord. Elle obvie du moins à ces impressions subites dont le charme n'est pas à l'épreuve des années, & d'après lesquelles on se détermine imprudemment; ensorte que le plaisir du moment fait le malheur de toute la vie. Une humeur égale & douce, beaucoup d'exactitude & d'attachement aux devoirs domestiques, les vertus paisibles & modestes, l'apanage du sexe en tout pays, embellissent la femme

la plus disgraciée de la nature, & sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, dansent & chantent au son de la bombarde & du *gousli*. Ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la mariée résiste en minaudant, selon l'usage; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, & on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient: *Tiens, loup! voici ta brebis.* C'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux & de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices. Le reste sert à donner des forces pour le pleurer & pour lui dire un dernier adieu. Ce soin qu'on prend de la vie précisément en la présence de la mort, paraît être un instinct, un *monitum* secret de la Nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre. C'est la même intention, mais parée de toutes les graces du style & de tous les charmes de l'imagination, qui a fait chanter à Anacréon & à Horace qu'il falloit jouir en raison de la briéveté de notre existence:

Tous nos jours sont comptés & ne sont pas nombreux;
Qu'importe qu'ils soient courts, pourvu qu'ils soient heureux.

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité & extérieurement. Intérieurement & par goût, ils sont idolâtres. Ils ont des *keremets* ou places consacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs Prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de Sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le Pontife de ses enfans, & exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la Nature. La Religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'Eglise semble le confirmer. *Abbé* est une expression originairement hébraïque, qui signifie *père*. *Pape* vient du grec, & veut dire *aïeul*, ou *le père des pères : Patriarche* est le synonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, & c'est peut-être dans ce sens que les Mordwines nomment leurs Prêtres *Ataï* (1). Les Ersanes donnent à Dieu le nom de *Paâs* (2) ou *Pas*, que les Mokschanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des Lettrés matérialistes de la Chine? Ce Peuple idolâtre reconnoît aussi un *fils de Dieu* & une *mère des Dieux*, parmi lesquels on est assez surpris de ren-

(1) *Ataï*; une lettre de plus (*atavi*), lui feroit signifier *le père du tris-aïeul.*

(2) *Paas*; une lettre de plus, *papas*; & le mot voudroit dire *père*, comme chez les Chrétiens-Grecs.

contrer *S. Nicolas*, *Nikolaï pas*. C'eſt le Patron des Ruſſes qui ſe ſera introduit ſans peine dans les Etats ſoumis à eux. Les Mordwines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine Divinité ſouterraine, *Maſter pas*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arroſée de ſon ſang. Car tantôt ils ſacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rouſſes. Les Ataïs jettent les os dans la rivière, & gardent pour eux la dépouille. Ce ſont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui reſpirent la ſimplicité des premiers âges. Dans la ſaiſon des fruits & dans celle des fleurs, les familles ſe répandent parmi les champs; c'eſt dans ce temple de la Nature, dont la principale idole eſt le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux ſexes, portent leurs oblations ruſtiques, compoſées de gâteaux & de liqueurs fortes; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du ſentiment de reconnoiſſance qui les motive & les accompagne. Toute la Nation ſe proſterne par grouppe en la préſence de l'aſtre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le viſage contre terre, un ſilence religieux prépare aux prières & aux actions de graces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux pour que l'hiver ne ſoit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles: *Dieu pourguini! aie pitié des bons; & ne tonne que ſur les méchans.* Quand

un village habité par une race conſidérée a été embraſé du feu céleſte, ils n'entendent plus raiſon; on a bien de la peine à les empêcher de blaſphêmer; leur groſſière dialectique ne peut les familiariſer avec l'idée du mal phyſique ſous un Dieu bon & tout-puiſſant. A chaque nouvelle période, ils ſaluent la Lune, & la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

Dans tout ceci peut-être, il y a moins de ſuperſtition que de bonne volonté & d'intention droite. Il eſt tout naturel qu'une Nation ignorante & ſimple, qui ne peut voir ſon Dieu inviſible pour les plus clair-voyans, s'adreſſe aux principaux agens de la matière, dont l'influence immédiate ſe fait ſentir à ſes organes. Ce culte peu raffiné vaut bien ſans doute une métaphyſique recherchée & à double ſens, inintelligible pour eux, & qui prêteroit à des abus bien moins innocens; arme redoutable entre les mains d'un Peuple enfant.

L'habillement des hommes parmi les Mordwines, tant Mokſchanes qu'Erſanes, eſt le même à préſent que celui des payſans Ruſſes, à l'exception des chemiſes, dont les Mordwines ont coutume de faire piquer & broder le col & les fentes. On remarquera que pour tabatières, ils ſe ſervent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une & de l'autre tribu ſont plus parées que les filles; & cela doit être ainſi. Au reſte, elles ne diffèrent eſſentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes & les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *poïk*. En place de bas,

elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs souliers (*kari.*) alongés & pointus, sont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemises toutes bigarrées de broderies, qu'elles serrent contre la chair avec une ceinture placée au-dessus de la culotte. Par derrière (& ce n'est pas là la moindre singularité de leur costume) par derrière, elles attachent à leur ceinture susdite un petit tablier nommé *siourlak*, joliment brodé, orné de franges & de houppes. Cette pièce d'habillement n'est pas absolument inutile, attendu que leurs chemises amples & bouffies sont considérablement distantes des cuisses. Lorsqu'une belle veut se mettre dans ses plus beaux atours, elle attache au-dessus de la ceinture un bandeau large, piqué & brodé, orné dans toute sa circonférence de houppes & de franges. Le col & les épaules sont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage composé d'émail & de jettons; lequel descendant sur la gorge & leur couvrant le sein, tient lieu de *modeste* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles sont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois brasselets, placés tout près de la main, leur servent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux sont nattés en plusieurs petites tresses, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué & brodé en dehors,

dehors, & orné d'émail, ainſi que de quantité de cordons. Les filles Mordwines nouent leurs cheveux en pluſieurs nattes, dans leſquels, quand ils ne ſont pas aſſez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs & plus epais.

Les femmes Mokſchanes ne diffèrent qu'en peu de choſes des Erſanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, eſt ſimplement piqué & moins haut que celui des autres. Pluſieurs d'entr'elles ne ſe couvrent la tête que d'un linge brodé qui redeſcend ſur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, ſont attachées au bonnet; elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnoie Ruſſe.); elles replient ces bandes, & les font retomber ſur le ſein. Elles ſe couvrent auſſi d'une eſpèce de collier de perles de verre, *zifks*, & y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, & qu'elles déſignent ſous le nom de *sïai*. Cette pièce, toute couverte d'émail & de pendeloques, deſcend juſqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni des coquilles de l'eſpèce appellée par *Linneus*, *cyprea nodoſa*. A la place du tablier en uſage chez les Erſanes, les femmes Mokſchanes portent quantité de houppes ſuſpendues l'une à côté de l'autre, qui deſcendent par derrière juſqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux ſous une bande de peau, attachée au bonnet, & qui tombe juſqu'aux talons. Les

femmes qui ne ſont plus jeunes, & les jouvencelles qui le ſont encore, s'entourent la tête d'une toile en guiſe de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en treſſes, tantôt non attachés, deſcendent & flottent ſur le dos.

Fin des Mœurs & Coutumes des Mordwines, Mokſchanes & Erſanes.



Desrais del.

Mixelle Sculp.

femme Wotyak.

MŒURS

ET COUTUMES

DES WOTYAKS.

LA ſuperſtition ne dégénère en fanatiſme, que quand le culte a des règles poſitives, rédigées par écrit. Les Livres (1) ſont les ſectes. Quand les principes religieux ne ſont que traditionnels, on peut s'écarter impunément de l'uſage; on peut le modifier, y ajouter, en retrancher, ſans tirer à conſéquence; on cède aux circonſtances; & le temps conſacre une innovation, ſans qu'on s'en apperçoive; les hommes paroiſſent tenir davantage à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font.

C'eſt ce qui eſt arrivé aux Wotyaks; Peuple demi-barbare du nord de l'Aſie, ſoumis à la Ruſſie, dans le Gouvernement de Kaſan : Peuple qui ne ſait pas lire ſa langue (Finnoiſe d'origine), & chez lequel on trouve établies quantité de pratiques religieuſes plus ridicules les unes que les autres, mais toutes innocentes & ſans ſuite. Peu de Nations ont été plus dévotes & plus paiſibles en même-temps; peu ont eu plus de fêtes ſacrées

(1) Eſt-il néceſſaire d'avertir ici nos Lecteurs bien intentionnés que nous n'entendons pas parler de nos *Livres ſaints* ?

& moins de révolutions politiques. Occupés des détails multipliés de leurs cérémonies saintes, il ne leur resteroit pas de temps pour se livrer aux spéculations ambitieuses, s'ils avoient l'esprit d'en concevoir.

Jadis, à-peu-près libres à l'abri des Tatars qui les protégeoient, ils avoient leurs Kans particuliers, & reconnoissoient une noblesse parmi eux, divisés en plusieurs tribus dont ils donnent les noms à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs mœurs. De Pasteurs qu'ils étoient, ils sont devenus agricoles; & à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides & plus commodes. Cette peuplade composée environ de quarante mille mâles, est peu communicative, & n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes. Les différends qui s'élèvent dans son sein ne sont point jugés au dehors. C'est une grande famille qui n'aime point qu'on se mêle de ses affaires, & qui semble craindre le danger des liaisons. Ce système de conduite n'est peut-être pas le moins sage. Si tous les habitans du globe en usoient respectivement ainsi, cette paix universelle, inutilement prêchée par le bon Abbé de Saint-Pierre, naîtroit comme d'elle-même. Cette manière de voir a du moins réussi aux Wotyaks. Si les conquêtes ne les ont point aggrandis; si le commerce ne les a point enrichis, ils se sont trouvés à ce point juste qui sépare la misère de l'opulence. On ne parle point d'eux, mais ils vivent contens; & loin d'être privés du nécessaire, ils ont encore du superflu au service du voyageur honnête qui les visite.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules & aviliſſantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embraſſer, se frappent mutuellement & de concert sur l'aiſſelle l'une de l'autre.

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'usage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordwines & autres Peuples voiſins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naiſſance d'un nouveau-né, le père sacrifie un bélier blanc au Génie tutélaire de l'homme. Car ils croient aux Anges gardiens. Tous les Peuples y ont cru. Pour peu qu'on ait obſervé le méchaniſme du corps humain, on a été tellement émerveillé de la fragilité & de la complication de ses reſſorts, & en même-temps tellement frappé de la multiplicité des dangers à courir sur cette terre, qu'on a penſé que l'homme ne pouvoit exiſter plusieurs années de suite que par miracle, ni faire un pas sans l'égide d'un Etre surnaturel, d'un Ange conducteur & compagnon de l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Les Turcs ont fait plus; un Commentateur du Coran prétend que Dieu a donné soixante-dix Anges pour garder chaque Muſulman; l'un veille sur un membre, l'autre sur une autre partie du corps; deux principaux aſſis à sa droite & à sa gauche, écrivent l'un ses bonnes actions, le second ses mauvaiſes. On ne sauroit diſconvenir que cette opinion ne puiſſe avoir ses momens d'utilité; des moraliſtes bien intentionnés pour-

roient en tirer un grand parti à l'avantage du cœur humain.

Après l'achat, les roubles bien comptés, & la dot évaluée à proportion, le mari emmène ſon épouſe, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maiſon paternelle, ſe retire à part pour troquer ſes habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le Prêtre benit un gobelet de bière, elle ſe place à terre ſur le ſeuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ſes Dieux des enfans & du pain. Du pain & des enfans, voilà tous ſes vœux. Les Nations civiliſées ne ſont pas auſſi modérées dans leurs deſirs. Une paranymphe ou fille d'honneur verſe de l'hydromel aux convives; & la jeune épouſée, à genoux devant eux, garde cette attitude ſuppliante juſqu'à ce que chacun ait vuidé ſon verre. Ce cérémonial noble & touchant eſt ſuivi des divertiſſemens ordinaires. Il eſt encore un autre uſage qui mérité d'être rapporté. Quelques ſemaines après la noce, le père de la mariée viſite le nouveau ménage, apporte le reſte de la dot, & remmène ſa fille. Celle-ci demeure chez lui pluſieurs mois, habillée en fille & travaillant au profit de ſes parens. Le temps de cette eſpèce de retraite fini, le mari vient chercher ſa compagne qui, ſe reſſouvenant encore de ſon premier état dont elle porte en ce moment le coſtume, ſemble ne quitter ſa famille qu'avec la plus grande peine, & mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle

des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité. Les instrumens de musique qui les accompagnent dans leurs danses & dans leurs chants, sont la musette, la bombarde, une espèce de harpe, & une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne sont pas moins intéressantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec soin, & lui endossent un habillement complet; ils lui passent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en casser la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, & on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre ! fais-lui place.* Au retour du convoi, on se baigne, on se lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, & le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous. A l'époque de la vie qui met tous les hommes de niveau, on se garde bien d'admettre des distinctions parmi eux, & de faire plus ou moins pour l'un que pour l'autre.

Le surlendemain, le septième & le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé; on immole à sa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réservé sa part. On porte cette portion dans la cour, & on dit en l'y laissant : *Prends ceci, c'est pour toi.*

Ils ont quantité de superstitions bien moins raisonnables encore, mais qui tiennent à la simplicité de leur caractère, & dont le motif est souvent respectable. Par

exemple, ils se font scrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'est bien assez (disent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion est l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont consacré sur les hautes collines, & sur-tout au milieu des forêts de sapins, des places qu'ils appellent *louds*. C'est-là qu'ils se rassemblent pour adorer en commun l'Etre-Suprême qu'ils nomment *Inma* ou *Ilmar*, & qu'ils ne croient pas présent par-tout à la fois, mais résider dans le Soleil. Ils ne sont pas assez complétement heureux, pour ne pas croire au démon qu'ils désignent sous le nom de *Schaïtan*, c'est-à-dire Satan; & qui, selon eux, fait sa demeure dans l'eau. Cette dernière circonstance n'empêche pas qu'ils ne se figurent l'Enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur Paradis le *séjour lumineux*. Leurs fêtes sont très-multipliées. Ils en ont de générales que la Nation célèbre en corps; d'autres sont particulières à chaque village: d'autres ne sont que domestiques; le père de famille, dans l'intérieur de son habitation, fait les fonctions de Prêtre au milieu de ses enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au semeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils consomment beaucoup de gâteaux, & immolent des quadrupèdes, des oiseaux, dont ils mangent la chair. Ce qui rend du moins leurs sacrifices utiles à quelque chose; ce qui prouve en même-temps que la plupart des fêtes religieuses où l'on prodigue les victimes, n'étoient dans l'origine que des repas où l'on se divertissoit innocemment, après s'être nourris en

proportion

proportion des travaux champêtres qu'on venoit de terminer.

Ceux qui profeſſent le Chriſtianiſme, ſont mal vus du reſte de la Nation, quoiqu'ils aient combiné enſemble quantité de leurs anciennes pratiques ſuperſtitieuſes avec les nouvelles opinions qu'ils ont embraſſées. Malgré l'attachement des Wotyaks pour le culte de leurs pères, en 1774 on a baptiſé juſqu'à vingt-ſept mille hommes & autant de femmes.

L'habillement des hommes reſſemble à celui des payſans Ruſſes; mais pour l'ordinaire, il eſt fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver ſont de la même matière, ainſi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture, ils attachent un couteau, & un étui pour y mettre une hache.

Les femmes Wotyakes mettent des chemiſes courtes, un corſet ou pourpoint piqué, & des ſouliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été conſiſte en une chemiſe de deſſus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, & les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemiſe contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en deſcend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles ſuſpendent une petite bourſe, eſpèce de ſac-à-ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, &c. Leur coëffure eſt une toile piquée & garnie de franges, qui paſſe pardeſſus la tête, ſoutenue par un cercle élaſtique & fort élevé. (ſorte de *carcaſſe*, pour me ſervir du mot technique, en uſage dans l'hiſtoire de nos modes). Cet édifice léger, bâti en

l'air, descend en partie sur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver est une robe longue complette appellée *tamaschaderan*, fendue pardevant, à manches amples, & sans collet. Le drap de cette robe est toujours d'une couleur vive. En hiver, les Dames se couvrent la tête d'un mouchoir attaché sous le menton. Pardessus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout est revêtu d'étoffe. Pardessus cette colonne, on étend une grande pièce de toile qui peut servir à la fois de manteau & de voile, selon les circonstances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, & qu'on nomme takia. Elles sont toujours moins parées que les femmes mariées; sans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

La plupart des femmes de ce pays ont les yeux clignans & infiniment petits. Elles ne sont pas du tout grandes, & paroissent assez mal prises dans leur taille. Elles ont beaucoup de pudeur, & n'en sont pas moins complaisantes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Wotyaks.



Desvais del. Mixelle sculp.

Habitante de Frascati.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR FRASCATI.

L'ITALIE a pour les Voyageurs un attrait dont les autres pays ſont dépourvus. Les plus grandes ſcènes de l'Hiſtoire ont eu lieu ſur ce ſol que la Nature avoit déjà ſu rendre ſi intéreſſant par lui-même. On ne peut y tracer un pas, ſans être tenté de faire des rapprochemens & des parallèles tout-à-fait ſinguliers; le paſſé & le préſent y ſont dans un contraſte perpétuel, & il n'eſt point de bourg ſi mince qui n'offre de quoi exciter & ſatisfaire la curioſité de l'obſervateur le plus difficile à émouvoir.

Sans parler de l'ancienne Capitale du Monde, devenue le chef-lieu de la première des Religions modernes, à ſix lieues de Rome, il eſt une petite Ville, dont le nom groteſque exprime déjà la révolution qu'elle a ſubi; *Fraſcati* (1) a ſuccédé à *Tuſculum*, vers la fin du XII^e^

(1) Notre expreſſion proverbiale *faire une fraſque à quelqu'un*, vient de l'Italien *fraſca;* & le nouveau nom impoſé à Tuſculum en 1190 a un double ſens. Il ſignifie la terrible fraſque que lui fit éprouver Rome à cette époque, & l'extrêmité où ſe trouvèrent réduits les Citoyens échappés au ſac de leur Ville, & obligés de ſe conſtruire un abri avec des *branchages* d'arbre.

siècle. Des Cardinaux (1) y remplacent les Consuls (2). On chante de piteuses Hymnes grecques là où furent composées les *Tusculanes;* & les matériaux des maisons qu'habitoient Caton & Tullius, vendus par les Camaldules, y font vivre ces Moines ignares. Là où Lucullus (3) avoit rassemblé une bibliothèque complette des Philosophes stoïques, se trouvent quelques Breviaires; & les débris du château de ce millionnaire Romain servirent aux Capucins pour bâtir leur Eglise. Les Jésuites eurent long-temps une maison de campagne là où Cicéron tenoit des conférences académiques. L'Orateur romain s'étoit formé à Frascati un Lycée (4) que le Cardinal Passionei métamorphosa en hermitage:

(1) Villa-Ludovisi, Borghèse, Aldobrandin, Passionei, Pamphili, &c.

(2) Les familles Patriciennes Porcia, Fabia, Mamilliana; les Sylla, Lucullus, Cicéron, Varron, Mécène, &c.

(3) Il est assez remarquable de voir le fastueux Lucullus se montrer jaloux de posséder tous les ouvrages des stoïciens. C'est ainsi que de nos jours les écrits de J. J. Rousseau sont chez presque tous ceux dont il fait la satyre.

(4) Ce Lycée de Cicéron devroit servir de modèle aux établissements ébauchés sous le nom de Musée, de Club, &c. La vanité, la mode & l'intérêt ne lui avoient point suggéré l'idée de transporter Athènes dans Rome; s'il se montra somptueux dans les dépenses de son portique de Tusculum, ce fut pour rendre hommage aux grands hommes antiques qu'il se proposoit pour exemple; & les beaux traités de morale qui en sortirent prouvent assez qu'on ne cherchoit pas (comme on dit) à y tuer le temps.



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitante de Frascati.

on y voyoit jadis les buſtes de Socrate & de Démoſthènes ; on y vit de nos jours les portraits d'Arnaud & de Paſcal.

Tuſculum, qui ſe montra long-temps jaloux du précieux privilège de n'être gouverné que par ſes propres loix, ne s'honoroit pas moins de la naiſſance de Caton le Cenſeur ; grand homme dont la vie, de près d'un ſiècle, fut comme un code vivant qui ne ſouffrit jamais d'exception. C'eſt à *Tuſculum* qu'il faiſoit valoir le petit *fonds* de ſes pères ; c'eſt-là qu'habillé comme ſes eſclaves, il compoſa un traité d'agriculture en cultivant la terre, lui qui avoit gagné plus de Villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant ſon expédition d'Eſpagne.

Plus grand peut-être encore que lui, ſon arrière-petit fils, Caton d'Utique, ſe livroit à l'étude de la philoſophie dans Tuſculum. C'eſt-là que Cicéron le ſurprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échappoit de la Ville tout exprès pour venir conſulter la collection des livres rares de ſon beau-frère, qui n'en paroiſſoit être que le concierge. Lucullus a trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère, impénétrable à tout, excepté aux vices, ne pouvant ſe réſoudre, au retour de ſes voyages à l'Iſle Caprée, à rentrer tout de ſuite dans Rome, ſéjournoit quelque temps à Tuſculum, où il avoit une maiſon de plaiſance.

L'Empereur Galba, à qui le monde fut redevable de la mort de Néron, mais qui lui-même n'étoit pas encore digne de régner, avoit à Tuſculum un Palais d'été qui

ſervoit en même-temps de Temple à la Fortune ; ce fut là qu'il dépoſa une ſtatue de cette Divinité qu'il trouva, dit-on, à ſa porte, & qu'il tranſporta en ce lieu, cachée dans ſon ſein ; alluſion ſans doute à l'hiſtoire de ſa vie. Ce Prince avoit une façon de penſer qui fut cauſe de la mort violente qu'il ſouffrit, mais qui néanmoins mériteroit d'être miſe en pratique par les Rois. Un Souverain, diſoit-il, doit choiſir ſes ſoldats, & non les acheter. Les Suiſſes ont trouvé des Monarques qui ne penſent pas comme Galba.

Avant Lucullus, les Anciens n'avoient à Tuſculum que de ſimples maiſons de campagne, & non de ſuperbes châteaux ; & l'on paſſoit pour un Citoyen ſuſpect, quand on y poſſédoit au-delà de ſept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques, & ſe borna à la modération de ſes aïeux, au milieu de ſes contemporains amis du luxe ; il rappelloit à ſes concitoyens le ſiècle de Cincinnatus ; alors, diſoit-il, les particuliers étoient pauvres, mais l'Etat étoit riche.

Fraſcati ne conſerve preſque rien du Tuſculum des premiers temps de la République, ſi ce n'eſt le tombeau des Furius, découvert en 1655 dans le Monaſtère des Camaldules. Il eſt probable auſſi que le monument antique qu'on rencontre à Fraſcati au haut de la rue, ſiſe à côté de la Cathédrale, eſt la ſépulture des Tuſculanums de Lucullus. On ſait qu'il mourut en démence ſous la curatelle de ſon frère. Mais c'eſt à tort qu'on prodigue le nom de ce Conſul à nos modernes millionnaires ; leſquels n'ont acquis, par aucun ſervice rendu à l'Etat,

le droit d'étaler le luxe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane. Son faſte aſiatique ne coûtoit rien à ſa patrie; Lucullus ſe paroit des dépouilles remportées par lui ſur les Princes orientaux, ennemis vaincus de la République.

C'eſt près de la petite Ville de Fraſcati, à *Grotta-Serrata*, que le Cardinal de Polignac (dont la mémoire eſt ſi chère à la politique & aux lettres) découvrit deux ſuperbes antiques, un Achille & un Ulyſſe; chef-d'œuvres dont la France ne s'eſt peut-être pas montrée aſſez jalouſe, & qui ſont perdus pour elle.

Les ſavans ont reconnu dans les vaſtes ruines du quartier de *Borgheto*, le *Tuſculanum* de Scaurus (1), beau-fils de Sylla. Ils ont ſoupçonné auſſi aux *Grottoni d'Amadei*, le château de Mécène (2); & ceux de Pollion (3) & de Varron, aux traces impoſantes de *Mont-Dragone* & à la *Villa-Conti*.

(1) Il y eut un Edile de ce nom qui fit conſtruire à Rome un *théâtre* aſſez vaſte pour contenir quatre-vingt mille ſpectateurs. D'après ce monument des Anciens, il faut avouer que les modernes n'ont que des *ſalles de comédie*.

(2) Que de mauvaiſes copies les modernes ont fait de ce perſonnage antique!

(3) Pollion a rendu plus de ſervices aux lettres que Mécène. Celui-ci a ouvert les Palais aux Savans, l'autre une bibliothèque; & la place d'un ami des Muſes eſt plutôt au milieu des livres que dans la foule des courtiſans.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tuſculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Fraſcati. La beauté du ciel, la bonté du ſol & la proximité de Rome, ont fait élever ſur cette riante colline quantité de châteaux parmi leſquels on diſtingue ſur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère, de Conti, de Spada, de Pallavicini. La Villa-Pamfili eſt la plus élevée. La Villa-Ludoviſi eſt fameuſe par ſes eaux & ſon ſite. C'eſt le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-Août, ils craindroient de ſe trouver hors des murs de leur Capitale, à cauſe de ce qu'on appelle le *mauvais air*, cauſé par les approches de la canicule, & purifié par les pluies du mois de Septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*, l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens Romains étoit dans toutes les ſaiſons, mais plus particuliérement en été. Sous un climat auſſi chaud, on préféroit pour les vacances le temps le plus ardent, par la raiſon qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes ſont paſſionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, ſelon l'expreſſion du pays. Cependant, ſi on en excepte les meilleures maiſons, très-peu de perſonnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, ſouvent en différens lieux pour les deux ſaiſons. Fraſcati eſt le quartier des environs de Rome, préféré à tous les

autres

autres lieux. Cette petite Ville, ſi intéreſſante par les ſouvenirs qu'elle occaſionne, & ſi agréable par ſa ſituation que le temps n'a pu changer, eſt un Evêché auquel le Pape ſeul nomme toujours un Cardinal. On y compte ſix Couvens d'hommes & un de femmes.

Quant aux talens, Fraſcati n'a pas tout-à-fait dégénéré de Tuſculum, puiſqu'il fut le berceau de Métaſtaſe: Ce Poëte dramatique, qui fit paſſer dans la langue & ſur la ſcène Italienne les beautés du théatre grec & françois, ſans les affoiblir; qui peignit reſſemblant Caton ſon ancien compatriote & Régulus; & qui en même-temps méconnu des ſiens, ne trouva que loin d'eux une exiſtence douce, & une ſépulture honorable dans la Capitale de l'Allemagne.

Fraſcati & ſon territoire ne ſont pas bien peuplés; & cela ne ſauroit être autrement par-tout où ſe trouvent de grands Seigneurs jaloux de poſſéder de vaſtes parcs. Le luxe & la vanité ſont les fléaux de la population. Les habitans de la Ville, hommes & femmes, & les payſans ſuivent le coſtume & les modes françoiſes. Les *contadines* (1) *fraſcatanes*, qui, ainſi que les filles de Tivoli, ne ſont pas auſſi jolies qu'il plaît aux Artiſtes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en roſettes; elles treſſent leurs cheveux; & couvrent leur tête d'un voile ou mouchoir empeſé & ployé par bandes; il eſt de forme quarrée pardevant; &

(1) Mot italien qui ſignifie *villageoiſes*.

il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile eſt quelquefois garni de dentelles ſur les bords; & il y en a, ſur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber ſur les côtés.

Fin de la Notice ſur Fraſcati.



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitant du Tyrol.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE TYROL.

LE Comté du Tyrol, qui faiſoit partie de l'ancienne Rhétie, appartient aujourd'hui à la Maiſon d'Autriche. Elle confine à la Bavière, aux Etats Vénitiens, à la Souabe & aux Griſons. C'eſt un pays de montagnes généralement fertiles, & capables de nourrir leurs habitans. Mais les Tyroliens ne ſéjournent pas volontiers dans leur terre natale : ſi-tôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur induſtrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Ils feroient peut-être tout auſſi-bien de vivre où ils ſont nés. Ils ne trouvent preſque nulle part le beau privilège dont ils jouiſſent chez eux : aux Etats du Tyrol, les payſans ſont comptés pour quelque choſe dans leurs propres affaires, & forment un Ordre dont le ſuffrage eſt néceſſaire pour aſſeoir une impoſition propoſée par le Souverain. Le Tyrol eſt favoriſé auſſi d'une autre immunité non moins précieuſe ; il eſt exempt de la garniſon impériale, & a le droit de lever des troupes pour ſa propre défenſe.

On deſireroit plus d'inſtruction dans ce pays, où la Religion romaine eſt excluſive. Mais il n'y a d'Univerſité

qu'à Inſpruck, Capitale de tout le Comté, belle Ville, érigée comme telle depuis 1234. Marie-Thérèſe y fonda un Chapitre de ſix Dames nobles; & ce qui étoit plus utile, y fit dreſſer une bibliothèque. Les hommes ne peuvent pas plus ſe paſſer de lumières que de prières.

Hall eſt une autre jolie petite Ville voiſine d'Inſpruck & preſqu'auſſi ancienne. On y trouve une Abbaye royale dont les Chanoineſſes ſont habillées encore aujourd'hui, comme l'étoient leurs Fondatrices, les trois filles de Ferdinand I. Elles portent des habits de deuil & des chapeaux pointus.

A une lieue d'Inſpruck eſt un château antique (*Ambras*) qui renferme les peſantes armures de deux cents guerriers, parmi leſquelles figure la lourde lance de l'Archiduc Ferdinand, dont la force du corps paſſoit pour un prodige. Les gens de guerre d'alors étoient des eſpèces de Porte-faix. Aujourd'hui on veut plus de vigueur de tête que de bras; & le Maréchal de Saxe n'eût point été nommé le Héros de ſon ſiècle, s'il n'avoit eu que les membres d'un Athlete.

En général les femmes ſont peu diſtinguées des hommes par les habits. Les deux ſexes portent des chapeaux de diverſes couleurs.

Le coſtume d'hyver pour toutes les claſſes, eſt noir. On fait beaucoup de conſommation de l'étoffe de laine qu'on nomme prunelle, & de blondes noires. Les femmes ont un bonnet de velours de différentes couleurs, bordé de fourrures; il a des abajoues, & eſt applati par le haut à la manière d'un mortier. La chevelure eſt ſéparée en



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitante du Tyrol.

pluſieurs treſſes roulées ſur la tête. Le col eſt chargé d'eſclavages, ou colliers à plus d'un rang, qui tombent juſqu'au bas du corps. Celles qui paſſent pour ſe mettre le mieux, portent une eſpèce de fraiſe à petits plis, fixés & recouverts de blondes. On a ſoin de laiſſer toujours un eſpace nud entre le collier & le corſet. Le corſet de la payſanne eſt boutonné comme une veſte juſqu'en haut. Le jupon eſt garni pour l'ordinaire. Le payſan conſerve les larges haut-de-chauſſes de ſes pères. Il porte une aigrette à ſon chapeau de forme ronde, & un tablier pointu par le bas, & placé fort haut ſur ſon eſtomac.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Tyroliens.



Desrais del. Mixelle sculp

Homme de l'Jsle de Naxia.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE NAXIA.

LES Femmes ont retenu le nom de cette Isle; & l'exemple d'Ariane abandonnée à Naxos par Thésée, & consolée par Bacchus, frappe encore plus ou moins nos Beautés modernes, selon les circonstances où elles se trouvent. Ce trait de la Fable, qui n'est que trop vraisemblable, n'a pas seul rendu célèbre l'Isle de Naxos. Elle dut sa prééminence sur les autres Cyclades, à l'excellence de son vignoble : ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuses fêtes bacchiques; ce qui autorisa aussi les habitans à se vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Bacchatamque jugis Naxum.

Virgilius.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher

au huitième mois de leur groſſeſſe, époque de ſa naiſſance. Il y a long-temps que les Naxiotes reſſemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que, dans l'origine, pluſieurs habitans de la Carie, ſous la conduite d'un Chef nommé Naxos, fils d'Endimion, quittèrent Lamia pour venir prendre poſſeſſion de cette Iſle. Cette petite Colonie grecque devint floriſſante au point de pouvoir ſe défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perſes qui la ravagèrent, ne pouvant la ſoumettre. Elle ſuivit les deſtins de ſa Métropole, quand celle-ci ſe courba ſous le joug des Romains, & fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Veniſe, qui, après trois ſiècles, s'en laiſſa dépouiller par le Sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicſia a perdu la plupart de ſes monumens antiques, elle a conſervé toute ſa fécondité. Le Temple de Bacchus a diſparu; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le ſol, loin d'être épuiſé, fournit au-delà des beſoins les objets de première néceſſité. Sa poſition, qui la rend inacceſſible à tout vaiſſeau de guerre, devroit inſpirer aux Inſulaires le deſir de ſe rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de ſa gloire, la première puiſſance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos ſous ſon trident; cette Iſle ne pourroit-elle ſe ſouſtraire au tribut pécuniaire auquel elle s'eſt obligée envers le Croiſſant? Mais



Desrais del. Mixelle sculp.

femme de l'Isle de Naxia.

pour cela, il ne faudroit pas que dans un eſpace de ſoixante milles de circonférence, peuplé de ſix mille habitans, il y eut plus d'un culte, deux Archevêques, pluſieurs Couvens de Filles, des Capucins, & naguère des Jéſuites.

Le coſtume des Naxiotes eſt peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes ſe forment une carrure factice garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un enſemble monſtrueux. Une ſimple gaze couvre le ſein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus ſévères, ſe défendent par un plaſtron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on eſt encore plus choqué de voir tourner ſur leurs reins une eſpèce de panier dont le deſſin ſeul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, ſe noirciſſent les ſourcils & les paupières, & ſe couvrent le viſage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui ſe trouve dans l'Iſle; mais on ne les aſſujetit pas à la forme conſtante que nous leur voyons dans nos climats. Le goût ſeul décide de leurs figures toujours variées: tantôt c'eſt un triangle; tantôt une étoile. Un Croiſſant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît ſur-tout ce qu'il y a de plus ſéduiſant. Il eſt douteux qu'Ariane, ſous cet accoutrement gothique, eût pu trouver grace aux yeux du vainqueur de l'Inde: & il eſt

vraisemblable qu'on est redevable de ce costume bizarre à la décadence totale du goût qui eut lieu lors du Bas-Empire, lequel donna des loix à Naxos pendant long-temps.

Fin de la Notice historique sur les Naxiotes.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Habitant de l'Isle de Scio.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE SCIO.

L'*Hiſtoire comparée* eſt une étude toujours piquante, mais qui ſouvent afflige & cauſe des regrets. Le temps amène des changemens aux choſes anciennes qui ne ſont pas ſouventesfois à l'avantage & à la gloire des modernes. Les *Sciotes* du rit grec, qui ſe chamaillent ſans ceſſe avec ceux du rit latin, ne reſſemblent guère à ces Inſulaires de la *Libre-Chio*, qui faiſoient ſortir de leur Port cent vaiſſeaux armés contre Darius; & ſur leſquels Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles Perſes, ne put obtenir la Victoire que par trahiſon. Cette Iſle, dont le ſecours fut néceſſaire même aux Romains, & qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a ſubi dans la ſuite une deſtinée bien autre. Priſe par les Vénitiens ſur les Empereurs Grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle ſe laiſſa donner en préſent aux Génois, qui la cédèrent par un contrat de vente à l'une des maiſons nobles de leur République. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des Sultans; & c'eſt ce qui lui arriva en 1566. Enſorte que la Patrie prétendue d'Homère n'eſt plus aujourd'hui que l'*Iſle au maſtic*, & ne

ſert qu'à fournir aux femmes du Serrail une drogue propre à parfumer leur haleine, & à gâter leurs dents.

La diſette abſolue de grains a fait négliger la conquête de cette Iſle par les puiſſances de l'Europe; mais il eſt probable que ſi les Inſulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuſeroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels vouluſſent fortifier leur Patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'induſtrie ſupplée à la fécondité. L'amour du travail change les pierres en pain; & comme dit le proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'Iſle eſt riche & peuplée, parce qu'elle n'eſt pas habitée ſeulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité de familles Génoiſes & Turques. La langue grecque ne s'eſt conſervée que dans les campagnes; on parle Italien à la Ville. On compte deux Evêques, trois Couvens de Filles & huit d'Hommes. Les Religieuſes ne ſont pas cloîtrées, & n'en vivent pas plus mal. Les diſſenſions journalières qui règnent entre les Schiſmatiques & les Catholiques, ſont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le Clergé grec eſt auſſi à ſon aiſe que l'eſt peu le Clergé latin; & les riches ſont en bien plus grand nombre que les pauvres. Il n'en faut pas tant pour détruire à jamais la paix entre les hommes. La Porte nomme un Cadi tous les ſept à huit mois, lequel eſt chargé de lever les impôts, & de juger en dernier reſſort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inſpection ſur des *Vicardi*, eſpèce de Baillis qui ne reſtent en place qu'un an, & qui ſont quelquefois les



Desrais del.

Miaelle sculp.

Femme de l'Isle de Scio.

Curés même des Villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation & d'une petite taille ſur les terres. Le Gouverneur retire quatre cents bourſes (quarante mille livres ſterling), & n'en paie que trois cents au Cadi. Malheur au Peuple quand ces deux Chefs s'entendent & ſe ſoutiennent. Le Cadi eſt toujours de l'avis du Gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes ſont d'une âpreté pour le gain proportionnée au faſte qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail ſuffit à peine à la dépenſe d'un ſeul jour de fête. Ils connoiſſent ſi bien toutes les rubriques du commerce, qu'ils mettent en défaut l'aſtuce Juive. Auſſi les Hébraïſans ſont-ils rares parmi eux.

Les gens les moins aiſés ont des jardins hors de la Ville, d'autant moins coûteux, d'autant plus pittoreſques, que l'art y laiſſe tout faire à la nature. Les ciſeaux de la ſymmétrie monotone n'en approchent jamais. Les arbres y croiſſent en liberté, ſans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers & des citronniers; le grenadier y eſt dans toute ſa beauté. Les légumes y ont un ſuc qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquiſe. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puiſſent atteſter la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres; mais l'ami de la ſimplicité champêtre eſt plus ſatisfait en parcourant les jardins Sciots, qu'il ne

l'eût été à la vue de ces fameux jardins que Sémiramis, dit-on, entretenoit à grands frais sur le comble de ses Palais orgueilleux & des épaisses murailles de Babylone. Mais doit-on tout-à-fait savoir gré aux Insulaires de Scio de leur goût pour les beautés de la nature sans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de soins qu'ils leur donnent, n'est peut-être que le résultat de leur esprit mercantile, qui entièrement livré aux spéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domestique. A quelque distance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, & sur son esplanade offre aux Voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux Insulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs Compatriotes. Ils disent en conséquence aux étrangers bénévoles que sur ce rocher Homère prenoit des leçons de la Nature & en donnoit à ses Contemporains. Hélas! rien de moins vraisemblable que l'*école d'Homère*, dans tous les sens dont cette expression est susceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la Peinture & la Statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoisseurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de disciples qui ait porté à son égard l'illusion à ce point. Homère n'a confié son cachet à personne. A Scio on montre aussi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un siècle & demi, il existoit une famille appellée *Homéride*, qui se faisoit descendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la ressemblance

du

du nom, quoiqu'à ſon exemple tous les parens de cette maiſon ſe fiſſent un devoir de cultiver les Muſes : aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du Père de la Poéſie épique; car ils n'ont rien pu ſauver de l'oubli.

R. Pockocke va nous aider à deſſiner le coſtume & les mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes eſt le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air portent à la campagne des braies, des bas & des ſouliers; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux genoux ; elles ſont toutes habillées de blanc, ſans excepter leurs chauſſures; hormis pourtant le corſet qui eſt de damas, ou de quelqu'autre étoffe de couleur, mais ſans manche. Leur coëffure conſiſte en un mouchoir de mouſſeline empeſée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, & qui avance plus du côté droit que du gauche.

Scio (dit un autre Voyageur plus ancien) eſt la ſeule Iſle du Levant où l'on ne s'habille point *à la longue*. Les habitans ont conſervé la mode Franque, depuis qu'ils ſe donnèrent aux Turcs, & ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, ſans être retrouſſés & ayant un peu la forme d'un pain de ſucre. Leurs pourpoints ſont à manches ouvertes & larges, mais ſerrées ſur le poignet. Leurs chauſſes, ouvertes par en - bas, laiſſent voir le caleçon de deſſous. Dans les campagnes on fait encore uſage de ſouliers pointus par le bout, & ayant de grandes oreilles ouvertes.

Les femmes portent une petite camiſole lacée par-

devant, & une autre pardeſſus qui ne tombe qu'à la moitié de la cuiſſe. Les manches, peu longues, ſe retrouſſent au-deſſous du pli du bras, & aſſez haut pour qu'elles puiſſent porter des gants de ſoie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe; étant extrêmement pliſſée tout autour, excepté ſur le devant; ces plis ſont rangés & couſus avec une aiguille, de ſorte que l'un ne paſſe pas l'autre. Elle eſt ſi peu longue, qu'on leur voit aiſément toute la moitié de la jambe; auſſi ont-elles ſoin d'avoir toujours de beaux bas bien tirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon eſprit d'alonger un peu leurs jupes; mais elles n'ont pas renoncé à une mode que Thevenot leur reproche avec quelque raiſon. Ce Voyageur remarque d'abord que les Sciotes ſont généralement parlant auſſi jolies que les Sciots ſont laids : mais il ne ſauroit ſouffrir, aimables comme elles ſont, qu'elles ſe laiſſent hâler la gorge par le peu de ſoin qu'elles en prennent. Elles étalent leur ſein, autant qu'on peut le faire, ſans renoncer entièrement à la pudeur, & cela, depuis le matin juſqu'au ſoir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maiſon. Un paſſage élégant tiré d'un Voyage très-moderne, achevera de deſſiner les femmes de Scio. Elles ſont gaies, vives & piquantes : à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguroient pas par l'habillement le plus déraiſonnable & en même-temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la Nature, tandis que les Grecques de

Smyrne & celles de quelques Iſles de l'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio ſont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée ſied moins que leur ſimple négligé. Elles forment un ſpectacle charmant, lorſque aſſiſes en foule ſur les portes de leurs maiſons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle & le deſir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi, comme nos Marchandes du Palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les ſoupçonner d'abord de pouſſer peut-être un peu trop loin leur affabilité; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne ſont ſi libres & ſi ſages.

A côté de ce portrait aimable des Sciotes, on nous ſaura gré ſans doute de placer celui que nous en a laiſſé le bon Plutarque, & qu'Amiot a rendu plus touchant encore par la ſimplicité de ſes couleurs :

« La coutume étoit des filles de Cio, qu'elles alloient » enſemble ès Temples publiques, là où elles demeu- » roient tout le long du jour, & leurs amoureux qui » les pourſuivoient en mariage, les regardoient jouer & » baller enſemble, & le ſoir elles alloient ès maiſons les » unes des autres par ordre; là où elles ſervoient ès » pères & mères & aux frères les unes des autres, juſ- » qu'à leur laver les pieds. Or advenoit-il que bien ſou- » vent pluſieurs des jeunes hommes aymoient une meſme » fille, mais leur amour étoit ſi bon, ſi honnête & ſi

» modeſte, que ſi-toſt qu'elle eſtoit fiancée à l'un, les » autres ſe déportoient de luy faire l'amour : mais en » ſomme, l'honneſteté de ces femmes ſe peut connoître » en cela qu'en l'eſpace de ſept cents ans, il n'eſt point » de mémoire que jamais il y ait eu femme mariée qui » ait commis adultère, ne fille qui hors mariage ait été » dépucelée. »

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Sciotes.



Bourgeoise florentine.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FLORENCE.

LE Commerce eſt le père nourricier des Arts, (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi). Rien ne le prouve autant que la deſtinée de Florence. Rivale de Rome, cette Ville a été comme la Pépinière des Artiſtes ; & c'eſt à elle principalement que les modernes doivent l'avantage de pouvoir ſe meſurer avec les anciens. Une ſeule famille a opéré cette heureuſe révolution. Les Médicis, d'abord Manufacturiers en laine, ont fait autant pour les Sciences, qu'Alexandre, Periclès & Auguſte ; & ce n'eſt pas après avoir ravagé le Monde, après l'avoir fait paſſer ſous le joug, qu'ils ſont venus à bout de l'éclairer. Ils ont enrichi leur patrie, avant de lui créer des Arts ; & le Port de Livourne a été la ſeule voie qu'ils ayent fréquentée, pour faire paſſer leur Ville natale au degré de gloire & de puiſſance des antiques Phéniciens, dont elle ſe dit une Colonie. Avant Côme, Florence, qui devoit ſon origine certaine à un détachement de Soldats de Sylla, & à une poignée de Bourgeois de Fieſole (1), n'étoit dans les premieres ſiècles de l'ère

(1) Cette mère-patrie de Florence, n'eſt plus aujourd'hui

vulgaire, qu'une mince République ; laquelle ne couta qu'un coup de main à Totila & à Narsès. Charlemagne, qui sembloit préſager le rôle qu'elle devoit jouer un jour, lui redonna une ſorte d'exiſtence. Mais elle étoit ſi peu libre, qu'une (1) Femme en fit don au Pape. Elle ſe racheta bientôt de la ſervitude, & Rodolphe de Habsbourg lui fit payer aſſez cher ſa liberté. Elle avoit peine à conſerver intact, ce dépôt fragile, au milieu d'une foule de petits Etats, qui, envieux de ſa proſpérité naiſſante, la harceloient ſans ceſſe. Mais elle nourriſſoit dans ſon ſein, le germe de ſa grandeur prochaine. La famille des Medicis s'élevoit peu-à-peu au-deſſus de ſes concitoyens. Ses richeſſes, & ſur-tout le noble uſage qu'elle en faiſoit, ſoutenoient ſon ambition, & la juſtifioient preſque ; & ſi les Florentins finirent par perdre leurs droits, elle ſut les en dédommager par les bienfaits d'une civiliſation brillante & honorable. Et peut-être n'y eut-il dans le fait, qu'un nom de changé. Le Gonfalonier de Florence, devenu Grand Duc de Toſcane, les Florentins & les Toſcans n'en furent que plus heu-

---

qu'un Bourg, ſiège d'un Evêque, & réſidence de pluſieurs riches Chanoines. Elle a produit un Peintre dans le quinzième ſiècle, & un Poëte dans le ſeizième.

(1) C'eſt cette Matilde, Comteſſe de Toſcane, qui épouſa ſi chaudement la cauſe de Grégoire VII, & qui fit à ce Pape, donation entière de tous ſes biens. La chronique ſcandaleuſe s'eſt fort exercée ſur cette Princeſſe, qui, s'il faut l'avouer, avoit au moins les apparences contr'elle.

reux,

reux, & ſe trouvent placés à égale diſtance, entre l'anarchie & le deſpotiſme ; & ce n'eſt pas en ce moment qu'ils ont lieu de regretter la forme primitive de leur Gouvernement.

L'Etranger, qui arrive à Florence, héſite d'abord auxquels il doit donner la préférence pour ſon admiration, de la Nature ou de l'Art : le concours des beautés de l'une & des chef-d'œuvres de l'autre, rendent cette vallée de l'Italie, qui renferme la Capitale de la Toſcane, l'un des points de la terre le plus digne du ſéjour de l'homme de goût. Ce n'eſt pas là qu'on peut craindre de voir l'eſpèce s'abbâtardir. L'air qu'on y reſpire eſt ſi pur (1), ſi léger, qu'on trouve tout naturel que le ſol ait donné le jour à tant de beaux génies & de grands Artiſtes. Il n'eſt pas auſſi facile de ſortir de la Ville que d'y entrer. Le charme que l'on éprouve, y captive tellement l'Amateur qui voyage, que, n'ayant ſu par où commencer, il ne ſait comment il pourra achever de viſiter tant de merveilles.

Rome s'enorgueillit de ſon Apollon du Belvedere ; Florence a ſa Vénus de Medicis, modèle parfait de beauté & d'innocence, de pudeur & de volupté. Plus on s'y arrête, plus on s'y intéreſſe ; en la fixant, on déſire, & on n'oſe. L'Amant délicat retourne auprès de ſa Maîtreſſe, plus amoureux. La Femme ſenſible ſe met à la place de cette Figure, & rougit pour elle. Le

(1) L'Automne y met quelques reſtrictions.

Statuaire seul est mécontent, & rentre dans son attelier, le désespoir dans l'ame.

Cette Vénus, pour laquelle on auroit dû bâtir un Palais qui l'eût logée toute seule, ne doit cependant pas faire dédaigner les six belles Statues Grecques, & d'autres morceaux antiques que renferme l'ancien Palais Ducal, dépôt le plus précieux de la terre.

Le grand homme, Côme I., à qui on en a la principale obligation, a aussi devant ce sanctuaire des Arts, une Statue équestre, ouvrage célèbre (1) du Sculpteur François, qui nous a reproduit l'image adorée de Henri IV. Mais il semble que Jean de Boulogne ait été mieux inspiré à Florence (2) qu'à Paris.

Dans la Galerie du même Muséum, on voit une Statue de Brutus, que l'Artiste, dit-on, n'acheva pas du moment qu'il vint à réfléchir au meurtre de César. Ce scrupule n'annonçoit pas une ame républicaine. Pareil remord n'arrêta pas la plume de Shakespeare (3).

Dans le riche Médailler de l'ancien Palais Ducal, on remarque sur-tout une pièce de Monnoie d'or, de

(1) Jean de Boulogne étoit Elève de Michel-Ange : né à Douai, il a son Tombeau à Florence, dans l'Eglise de Sainte Marie *della Nonciata*.

(2) Le Cheval de la Figure équestre de Henri IV, sur le Pont Neuf, n'est pas aussi estimé que le Cavalier.

(3) Voyez *Jules-César*, tome 2, *in*-8°. du Théâtre du premier Dramatique Anglois, si bien traduit par M. Letourneur.

la valeur d'une piſtole de France; eſpèce de ſéquin, ſur lequel ſe trouvent ces mots :

JESUS-CHRISTUS (1), *primus Rex Florentinorum*;
JESUS-CHRIST, premier Roi des Florentins.

Pour éviter l'embarras du choix & les ſuites d'un choix peu ſage, les Florentins avoient aviſé de ne reconnoître d'autre Souverain que J. C. Mais au bout de quelques jours, ils renoncèrent bientôt à cet expédient, dans la crainte de paſſer immédiatement ſous le joug du Clergé, qui n'auroit pas manqué (à ce qu'ils crurent), de prendre acte en ſa faveur, d'une telle élection. L'exemple de la Théocratie Juive, les effraya. Cependant, ils auroient dû peut-être, avec de certaines modifications, tâter un peu plus long-tems de ce régime politique, d'autant plus convenable, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un Etre au-deſſus des hommes, qui pût leur commander *avec ſuccès*.

A la grande Place, ſous un des portiques du Palais, on rencontre deux belles Statues de bronze, qui repréſentent Méduſe & Judith, tenant à la main la tête de Perſée & d'Holopherne. Les Amateurs Ortodoxes auroient déſiré qu'on n'eût pas mis en regard la Mythologie & la Sainte Bible.

(1) Cette Légende rappelle ce qu'on voit dans la Bibliothèque des Prêtres de la Doctrine Chrétienne, à Paris; le Catalogue & les rayons des Livres ne commencent que par les numéros 2, 3, 4, 5, &c. On lit au bas d'un Chriſt, peint à l'entrée : *Liber primus*.

Les traces gothiques de la Cathédrale, ne ſont pas ce qui la rend recommandable; mais on les a fait comme diſparoître, ſous les acceſſoires précieux qui les couvrent. Les plus grands talens, tels que *Bandinello*, *Jottus*, *Sanſovin*, *Zucchro*, *Vaſari*, *Donatelle*, &c. ſe ſont réunis pour décorer ce vaſte Edifice. On y admire la Statue brute de la Vierge, pleurant ſon Fils, ſublime ébauche de Michel-Ange, que le ciſeau ſeul d'un autre Michel-Ange pouvoit oſer terminer. Mais il renferme quelque choſe bien au-deſſus de tout cela. Parmi les Reliques conſervées dans la Sacriſtie, on y montre encore aux Fideles, un fragment de la Verge de Moïſe, & de celle d'Aaron ſon frère.

Cette Métropolitaine eſt conſacrée ſous l'invocation de *Notre-Dame des Fleurs*, (*delli Fiori*), apparemment par alluſion au nom de la Ville de *Florence*. Peut-être auſſi cette Egliſe fut-elle conſtruite ſur les fondemens ou avec les matériaux d'un Temple de Flore. Pour expier les déſordres du Paganiſme, qui avoit longtems ſouillé cet emplacement converti en un lieu ſaint, on crut devoir en agir ainſi. Il ſe fit une métamorphoſe dans le même genre, un peu plus loin. Un Temple de Mars, eſt aujourd'hui un Baptiſtère, dédié au paiſible St. Jean. C'eſt en face des Fonts Baptiſmaux, qu'on voit le Tombeau de Jean XXII, qui fut Pape, & qui n'avoit de vocation que pour être Corſaire, profeſſion par laquelle en effet, il avoit débuté dans le monde.

Dans l'Egliſe de St. Laurent, la Chapelle funéraire

du Grand Come & de ſes ſucceſſeurs, dont on pourſuit la conſtruction, depuis ſi long-tems, ſur les deſſins de Michel-Ange, deviendra, quand elle ſera achevée, l'une des merveilles du monde.

A l'entrée de cette même Egliſe, l'Hiſtorien Paul (1) Jove a ſon Tombeau & une Statue. Ce n'eſt donc pas aſſez que les Princes ayent un flateur à gages, pendant leur vie ; faut-il donc encore qu'ils ſe faſſent accompagner de ſon ombre après leur mort !

Dans l'Egliſe de Ste. Marie *della Nonciata*, l'Ami des Arts va viſiter le Tombeau du célèbre *Bandinelli* ; & le peuple s'agenouille devant un Portrait de la Vierge, fait de main d'Ange.

Michel-Ange, (pour me ſervir de ſes propres expreſſions), avoit *épouſé* l'Egliſe *di Sancta Maria Novella*, à cauſe de ſa noble ſimplicité, caractère ſi analogue au génie de ce grand homme.

L'Egliſe de St. Marc poſſède le corps & offre la Statue de St. Antonin, Archevêque de Florence, qui conſacroit au ſoulagement des infortunés, ce que d'autres Prélats prodiguent à la repréſentation. Ange (2) Politien

(1) On connoît cet Ecrivain vénal, natif de Come dans la Lombardie, Médecin, puis Evêque. Malheur à ſes contemporains illuſtres, qui ne pouvoient ou qui ne daignoient pas ſalarier ſa plume. Mais la poſtérité, Juge à la fois des Héros & de leurs Hiſtoriens, a mis depuis long-tems, Paul Jove à ſa place.

(2) Bon Littérateur, dans ſon tems ; il fit peu de choſe pour la poſtérité.

& Pic (1) de la Mirandole, unis pendant leur vie, ont leurs Tombeaux dans cette même Egliſe.

Michel-Ange s'eſt beaucoup multiplié à Florence, & on voudroit l'y rencontrer par-tout. Le Maître Autel de l'Egliſe du Saint-Eſprit, eſt de lui. Il a encore donné le plan de celle de Ste. Croix ; il y a auſſi ſon (2) Tombeau vis-à-vis celui de Galilée. Galilée ! qui, à 70 ans, ſe vit obligé d'abjurer une vérité phyſique, & d'en faire amende honorable, comme d'un crime. Telle eſt la deſtinée preſqu'ordinaire de ceux qui ſont trop au-deſſus de leur ſiècle, pour être entendus de leurs contemporains. Au reſte, la Sentence portée contre le célèbre Partiſan de Copernic, fut plutôt un ſcandale qu'une injuſtice. Pour l'éviter, il faudroit que les grands hommes puſſent deſcendre juſqu'au vulgaire, ou l'élever juſqu'à eux. Au reſte, ce n'eſt pas Florence qui a à ſe reprocher de s'être mépris ſur le compte de Galilée.

Florence eſt la patrie d'un autre beau génie que ſon ſiècle, & même la poſtérité, n'ont pas bien compris, puiſqu'on l'accuſa, & qu'on l'accuſe encore, d'avoir propoſé Céſar Borgia comme le modèle des Souverains ; lui qui s'étoit rendu ſuſpect aux Medicis, par les éloges

(1) Prodige de mémoire ; il ne montra pas autant de judiciaire, en propoſant, à 23 ans, de ſoutenir Thèſe *in omni re ſcibili*.

(2) M. l'Abbé *Hochecorne* n'a preſque rien laiſſé à dire ſur Michel-Ange, après la vie qu'il en a faite, publiée en 1783 ; à Paris, chez Cellot, 430 pages *in*-12.

qu'il donnoit à Brutus. Machiavel avoit cru ſans doute, au contraire, qu'un portrait fidèle de la tyrannie, doit ſuffire pour en dégoûter un Prince.

Florence donna auſſi le jour au Dante, & un Tombeau dans ſa Cathédrale. On devoit une place diſtinguée à celui qui avoit peint en beaux vers, le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer. A-t-on rendu les mêmes honneurs à Marſile Ficin, pour avoir voulu inſérer au répertoire des Saints, le nom de Platon, dont il nous a laiſſé une aſſez bonne traduction Latine ?

Un nom qui ne groſſira pas la légende, mais qui doit trouver place parmi ceux des grands hommes : c'eſt Léon X. Ce Pontife aimable, dont le règne brillant mérita de faire époque dans l'Hiſtoire des Lettres : la Religion le déſavoua quelquefois ; mais les Sciences & les Arts, qu'il réhabilita en Italie, ont fait bénir ſa mémoire.

Si Florence a perdu de ſon éclat, ſon Souverain lui acquiert de jour en jour, une gloire plus ſolide. Au règne des Talens ſupérieurs, a ſuccédé celui des Mœurs, de la Philoſophie & de la ſaine Politique. Les réformes les plus ſages, & ſur-tout l'empire de l'exemple, plus puiſſant que celui de la force & des Loix, vont faire de ce beau pays, le ſéjour du bonheur. Jamais le glaive de la Juſtice n'a trouvé moins à s'exercer qu'aujourd'hui. Les avenues du Trône ne ſont plus obſtruées par l'étiquette puérile & gênante ; les Florentins, moins induſtrieux, moins actifs peut-être, ſont devenus plus

économes. Leurs Manufactures languiſſent un peu ; mais ils ont renoncé à une partie de leur faſte ; leur politeſſe, qui dégéneroit en aſtuce Italienne, n'eſt plus aujourd'hui que de l'urbanité. Le myſtère ne préſide plus auſſi ſouvent à leurs démarches les plus ordinaires. Les femmes deviennent plus communicatives, ſans manquer à la réſerve qui doit toujours caractériſer leur ſexe. Elles aiment à s'inſtruire, & le goût de la lecture eſt répandu dans preſque toutes les claſſes.

Il y a, dit-on, parmi les Florentins, une Société ſecrette de hardis Penſeurs ; mais ils ne ſe diſtinguent de leurs compatriotes, que par leur amour pour l'étude, le goût de la retraite, la tolérance & la retenue. Bornés dans leur ſphère obſcure, mais paiſible, on ne les rencontre pas ſur le chemin de l'intrigue, dans l'antichambre des gens en place. Ils aiment à méditer dans le ſilence ; & ſi leur ſyſtême pouvoit être dangereux, comme ils ne cherchent point à le prôner, il n'en peut réſulter aucun inconvénient pour le public.

Le Coſtume des Florentins eſt un mêlange de modes Italiennes & Françoiſes, & ſubit pluſieurs modifications, ſelon l'état des perſonnes. Les Bourgeoiſes n'affichent cependant pas le luxe des habits, autant que dans les autres capitales ; mais elles ſavent ſe mettre avec grace, ſans beaucoup de recherches. Elles ne font plus guère d'uſage de la Florentine, étoffe de ſoie, qu'on ne fabriquoit d'abord qu'à Florence. Elles poſent volontiers ſur leur tête, des chapeaux de paille très-propres, qui ſe font dans cette Ville.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Florence.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme Tschouwache.

MŒURS

ET COUTUMES

DES TSCHOUWACHES.

Les Tſchouwaches, répandus ſur les deux rives du Wolga, dans les Gouvernemens de Niſchnei-Nowghorod, Kaſan & Orenbourg, (1) ont beaucoup d'affinité avec les Tſcheremiſſes, qui les déſignent ſous le nom de gens des montagnes. Ce Peuple, dont le nombre des Capitaliſtes ſoumis au cadaſtre de la Couronne Ruſſe, ſe monte à deux cens mille, jadis nomade & idolâtre, eſt devenu ſédentaire, agriculteur, & chrétien, au moins pour la forme. De toutes les habitudes contractées par l'homme, le culte religieux eſt celle dont il ſe défait avec le plus de peine. Le Tſchouwache tient autant aux pratiques ſuperſtitieuſes qu'au coſtume & à l'idiôme de ſes ancêtres. Son dialecte originaire de la Langue Finnoiſe lui eſt particulier, quoique purement traditionnel. Son éloignement pour la fréquentation des villes a bien pu contribuer à cette permanence. Il préfère au ſéjour des cités celui des forêts, & n'eſt à ſon aiſe que là. Ses habitations, éparſes par pelotons, pré-

(1) Voyez leur article.

sentent l'aspect de plusieurs petits hameaux, où l'exemple des pères est une loi pour les enfans. Cette Peuplade pourroit mener une vie, sinon plus douce, du moins plus agréable; mais ce seroit peut-être la conseiller mal que de lui proposer, dans l'état actuel des choses, une situation plus raffinée. L'homme grossier de la Nature n'a pas toujours gagné à devenir l'enfant gâté de la Civilisation.

Le calendrier des Tschouwaches commence par Novembre, qu'ils appellent le mois des sacrifices: la semaine chez eux débute par le vendredi; & ce jour est consacré au repos, sous le nom d'*Ama*. Le mercredi est nommé *jour de sang*. S'ils avoient des annales, on y trouveroit peut-être la raison de cette expression.

Ils sont plus mal-propres encore que leurs voisins les Tscheremisses, parce qu'ils sont encore plus indolens & paresseux. Cependant ils n'aiment pas moins qu'eux la chasse, & préfèrent à l'arc nos fusils rayés. Ils prennent leur repas à table & à des heures règlées. Avant de manger, ils font une prière, à peu près conçue en ces termes: « Dieu! puisque tu nous a donné la vie, tu » nous dois du pain pour la soutenir ». Il est de l'honnêteté de l'Hôte de porter lui-même les morceaux à la bouche de ses convives dans des cuillers d'une grande capacité. Ce cérémonial se répète si fréquemment pendant le repas, qu'il seroit nécessaire de digérer à mesure, pour n'être point incommodé en quittant la table. On se couche ensuite sur de larges bancs à la Tatare. On voit pourtant quelques lits de plume chez les Tschou-



Desrais del. Mixelle sculp.

fille Tschouwache.

waches. La naiſſance d'un enfant eſt l'objet d'un régal qui a lieu chez l'accouchée ; les parens & les amis ſe raſſemblent pour boire de la bierre, & ne manquent pas de jetter quelques (1) *kopeks* dans le vaſe où ils ont bu. Ce qui s'appelle *mettre l'enfant au berceau.*

Le contrat de mariage eſt ici comme ailleurs une eſpèce de contrat de vente. Les parens d'une fille Tſchouwache en retirent ordinairement depuis vingt (2) juſqu'à cinquante roubles ; & ils donnent à-peu-près l'équivalent en bétail & en trouſſeau. Les pauvres peuvent trouver une femme pour dix & même pour cinq roubles. Les riches quelquefois ne craignent pas d'y mettre quatre-vingt roubles. Les conventions arrêtées, on procède aux fiançailles qui ſe célèbrent avec une ſorte de pompe & de dignité. A cette occaſion le père de la fille promiſe préſente au Soleil, en oblation, un pain de froment & une portion de miel ; il accompagne cette offrande d'une prière dont voici un échantillon :

« Toi qui vois tout & par qui tout voit ; Auteur de » la lumière ! Père de la fécondité ! Toi qui développes » les germes au ſein de la Terre dont tu es l'époux

(1) Petite monnoie ruſſe dont 100 font un rouble ; ce qui revient à un ſol de France.

(2) C'eſt-à-dire quarante écus ou 120 livres, argent de France. On achete donc une femme dans ce pays pour le prix d'une année de gages de nos ſervantes bourgeoiſes. Quelquefois on peut s'en procurer une pour dix écus.

» ardent : Soleil ! lève toi toujours ſerein aux yeux de
» ce couple aimable. Répands ſur ce nouveau ménage
» la roſée fertiliſante. Que l'un de ces deux jeunes gens
» ait toujours en partage la force ſubſtantielle de ce
» froment que nous te préſentons en offrande ! Que
» la jeune épouſée le diſpute pour la douceur à ce miel
» dont nous te faiſons l'hommage ! Et dans leur foyer,
» allume & fais brûler long-tems ton feu créateur &
» vivifiant ! »

Après avoir répondu, *amin*, les Aſſiſtans délibèrent ſur le jour de la noce. On y obſerve pluſieurs petits uſages communs à preſque tous les Peuples. Mais il en eſt un qui, à coup-ſûr, choquera la galanterie françoiſe. Il eſt d'étiquette chez les Tſchouwaches que la mariée, avant de monter ſur le lit nuptial, tire elle-même les bottes au marié, prélude de la conduite qu'elle doit obſerver dans ſon ménage. La ſubordination de la femme envers ſon mari eſt une loi de rigueur dans le code matrimonial des Tſchouwaches ; & on s'en trouve bien en ce pays. Quand deux maîtres, ſur-tout de ſexe différent, habitent le même toît, la paix ne doit pas y reſter long-temps. Pour éviter les querelles, il eſt bon que l'un des deux conjoints obéiſſe à l'autre, ſans coup férir. Si la réplique étoit permiſe, ce qui n'eût été qu'un nuage paſſager, devient un gros orage. Ce contre-temps n'arrive preſque jamais chez ce Peuple. Un mari cependant a-t-il des raiſons graves d'être mécontent de ſa femme ; *ipſo facto*, le mariage eſt rompu du moment qu'il a déchiré le voile de ſa compagne, &

le divorce s'enſuit. Nous ſommes loin de propoſer un tel peuple pour exemple ; mais il ſeroit peut-être de l'intérêt de nos époux de réfléchir un peu ſur de telles mœurs.

Une autre coutume plus injurieuſe pour le ſexe eſt celle-ci : Le lendemain des noces, de grand matin, on ſe hate de faire la preuve (1) moſaïque de la virginité de la nouvelle épouſée. Le jeune homme qui lui ſert de *Paranymphe*, & qui eſt chargé de cette recherche, s'il n'a point trouvé aſſez de marques viſibles, prend un gobelet percé par le fond, le remplit de bierre, en bouchant le trou avec ſon doigt qu'il a ſoin de retirer à l'inſtant qu'il porte le verre à la bouche de la mariée toute confuſe. Mais les choſes en reſtent là ; on n'en parle plus dans la ſuite.

Un troiſième uſage, mais d'un autre genre, conſiſte à ſervir aux Conviés un pain percé d'une flèche. Cet emblême s'explique aſſez de lui-même. Mais hélas ! quand donc les hommes ceſſeront-ils d'être obligés de ſe diſputer l'exiſtence à la pointe de l'épée ?

Les Tſchouwaches Chrétiens ne s'abſtiennent point

(1) Les Rabbins diſent que le principal devoir du Paranymphe parmi les Juifs, étoit d'obſerver que l'époux & l'épouſe ne ſe fiſſent aucune fraude dans ce qui regarde la marque de la virginité de l'épouſe, (Moïſe, Deuter. c. 12, 14, 15,) de peur que l'époux ne ſupprimât le linge où cette marque paroiſſoit, ou que l'épouſe n'en ſuppoſât de faux.

de ces pratiques nationales, & il ſeroit imprudent de vouloir les leur interdire.

Quant aux funérailles, voyez les Tſchérémiſſes.

Parmi ceux qui ſont reſtés fidèles au paganiſme, *Thore* eſt le nom de l'Etre Suprême ; Satan ou *Schaïtan* eſt celui du Prince des démons. Pluſieurs de leurs villages ont le bon eſprit de ſe paſſer de Prêtres & de leur ſubſtituer le plus ſage des anciens du lieu. Auſſi leurs fêtes ſont plutôt domeſtiques que religieuſes.

Au printemps & en automne, un père de famille raſſemble ſes enfans autour de lui, &, ſans avoir recours à l'entremiſe des Prêtres, il adreſſe directement ſes vœux ou ſes actions de grace aux Divinités que lui ont tranſmiſes ſes ancêtres. Il invoque *Keremet* le père, *Keremet* la mère, *Keremet* le fils, & leur immole quelques pièces de bétail dont les débris ſervent à garnir la table de toute l'aſſemblée. Les prières dont on ſe ſert ſont dignes de la pureté de ce culte. « Dieu » ! (s'écrie le Célébrant, en élevant les mains vers le Soleil) « donne » moi des fils & des filles ; je dirigerai leurs jeunes » ans ; ils abriteront mes vieux jours. Donne-nous du » pain, pour pouvoir en rompre un morceau avec » le pauvre. Benis notre cabane, afin que le voyageur, » étranger en y entrant, en ſorte notre ami. »

Le coſtume des hommes Tſchouwaches reſſemble à celui des Tſchérémiſſes, quant à la manière de porter les cheveux & la barbe, & auſſi à l'égard des chemiſes brodées qui ſont en uſage chez eux. Mais il tient de l'habillement des payſans Ruſſes, pour les hauts-de-chauſſes,

les ſouliers, les haillons qui tiennent lieu de bas, les chapeaux & les bonnets. Leur juſte-au-corps n'a pas non plus de collet large & rabattu.

L'habillement des femmes mariées ne diffère du coſtume des filles qu'en ce que, contre l'ordinaire, celui-ci eſt plus meſquin. Leurs chauſſures & leurs chemiſes ſont preſque les mêmes que celles des Tſchérémiſſes. En été elles portent aſſez communément une chemiſe de deſſus, appliquée à la taille par une ceinture appellée *ſarr*. Une pièce garnie de franges deſcend de chaque côté de la ceinture. En hiver elles portent pardeſſus la chemiſe une eſpèce de robe de pelleterie ou de drap coloré. Le bonnet des femmes, connu ſous le nom de *Ghouſpou*, eſt tout couvert de perles de verre & de petites monnoies d'argent diſpoſées comme des écailles. Les femmes font uſage auſſi d'une eſpèce de *mante* très-longue, appellée *ama*, qui paſſe pardeſſous la ceinture, & dont la partie ſupérieure eſt ornée dans le goût du bonnet. Sous ce bonnet elles ſe couvrent la tête d'une toile blanche, brodée ou piquée, garnie de verre ſur les bords. Elle ſert de voile aux fiancées. Mais les femmes mariées plient cette pièce de toile en deux treſſes, & la font deſcendre ſur le ſein avec plus ou moins de prétention à la coquetterie. Les extrémités ſont garnies de houppes ou de franges. Elles font auſſi de leur chevelure une double treſſe qu'elles dérobent ſous leur chemiſe. A l'exemple de leurs voiſines les Tſchérémiſſes, les femmes Tſchouwaches, au lieu de bonnets, portent de ſimples bandeaux chargés de petits

ornemens. A ce bandeau eſt attachée une mante plus courte que celle qui tient au bonnet, & qui deſcend de même ſur le dos. Par derrière, elles attachent à la ceinture une ſeconde mante ſemblable à la première. Quelques-unes, pour ſe diſtinguer davantage, portent une bande de peau, large comme la main, & ornée de mille petits objets; cette bande placée ſur l'épaule gauche, croiſe la poitrine, à l'inſtar du cordon de quelqu'Ordre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tſchouwaches.



Toreador.

Mixelle sculp.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TOREADORS.

Les Modernes ont quelque choſe à oppoſer aux jeux ſanglans du Cirque des Anciens. Les (1) *Toreadors* peuvent donner une idée aſſez complette des Gladiateurs.

Le combat des taureaux eſt un ſpectacle imaginé par les Mores, & devenu le plus cher amuſement de la Nation Eſpagnole. La force, mais ſur-tout le courage & l'adreſſe y brillent dans tout leur éclat. Une femme Eſpagnole engageroit ce qu'elle a de plus précieux pour aſſiſter à cette ſorte de fête nationale. Le ſang d'un Eſpagnol bouillonne, quand il rencontre un taureau; il

(1) *Torero* eſt encore plus uſité dans la langue Eſpagnole pour exprimer celui qui combat un taureau. *Torero* ou *Toreador* eſt le mot générique; en voici les eſpèces:

Picador, Piqueur, ou celui qui combat à cheval avec la lance le premier taureau.

Banderillador, le poſeur de banderolles, ou celui qui combat à pied le ſecond taureau, avec des banderoles dans les mains, qu'il fiche & accroche au col de l'animal furieux.

Matador, le Tueur; c'eſt le principal Toreador, celui qui, à pied, tue le taureau.

ne peut ſe retenir & lui préſente ſa *cape* * pour l'exciter & le mettre en furie. Les capes rouges ſont celles qui l'animent le plus.

Les plus fameux combats de taureaux pour la force, la grandeur, & la vaillance des animaux qu'on y lâche ſont ceux de Cadix. Il y en a de fort beaux à Madrid & au *Sitio* (1) d'Aranguez. Ils ont lieu une fois par ſemaine, pendant quatre mois, finiſſant à la canicule. Le jour n'eſt pas le même pour la ville que pour la Cour. Chaque ville d'Eſpagne donne des combats de taureaux plus ou moins fréquemment.

Les mêmes Toreadores ſoutiennent deux combats par jour; un de ſix taureaux le matin; un de douze le ſoir. Le plus intéreſſant, pour la bravoure qu'on y déploie, eſt celui du matin. Le plus impoſant pour la pompe du ſpectacle de l'amphithéâtre eſt celui du ſoir.

Les femmes vont néanmoins à celui du matin. Elles y aſſiſtent dans leur négligé (la *mantille* & la *baſquine*.) C'eſt leur coſtume, quand elles ſe rendent à l'Egliſe. Les deux ſexes ont une égale paſſion pour ces amuſemens féroces. Les dangers auxquels s'expoſent les Acteurs de cette ſcène ſanglante, & même les Aſſiſtans, & les excommunications des Pontifes de Rome, dont

* *Cape*, c'eſt un manteau.

(1) Maiſon de plaiſance du Roi d'Eſpagne, ſur le Tage, dans la nouvelle Caſtille. On y voit un des quatre grands Amphithéâtres permanens d'Eſpagne : bâti de brique, & d'une forme circulaire, il peut renfermer 5000 perſonnes : Cet amphithéâtre eſt deſtiné aux combats de taureaux.

on connoît tout l'aſcendant ſur l'eſprit religieux des Eſpagnols, rien ne ſauroit les détacher du plaiſir qu'ils goûtent aux combats des taureaux. Il arrive aſſez ſouvent les accidens les plus tragiques. Le Voyageur inſtruit qui nous a communiqué ſes Journaux écrits ſur le lieu même en 1784, a vu à un combat du matin un ſeul taureau éventrer ou mettre hors de combat huit à dix chevaux, & bleſſer deux ou trois hommes. Il a vu un Taureador fuyant un taureau, mais, pourſuivi par les huées des Spectateurs, revenir ſur ſes pas en déſeſpéré, & défier le quadrupède furieux; lequel le jetta ſur l'arêne à plus de dix pieds pardeſſus lui. Ce ne fut que par un haſard inoui qu'il ne mourut point de ſa chute. Eh bien! on fut obligé d'empêcher ce malheureux de retourner une ſeconde fois au combat (tant l'opinion publique & l'amour-propre ont de pouvoir ſur l'homme.) Il faut en être le témoin pour avoir une idée de la vaillance & de l'adreſſe des Toreadors. Ils jouent avec un taureau en fureur, comme on s'amuſe avec un jeune chien. Ils font avec leur manteau des feintes qui éloignent d'eux l'animal qu'ils ont agacé. Qu'on ne juge point des taureaux qui ſervent au combat, d'après notre gros bétail de France. Leurs cornes menaçantes, leur taille giganteſque, l'expreſſion de leurs yeux ardens les rendent véritablement effrayans & redoutables. Mais s'ils paroiſſent terribles, ce n'eſt pas pour les Toréadors. On eſt tout ſtupéfait, & l'admiration ſe mêle à l'étonnement, quand on voit ces hommes intrépides, renverſés, foulés ſous les pieds

du taureau ou jettés contre les barrières de l'amphithéâtre d'une telle impétuosité, qu'on peut entendre craquer leurs os; quand on les voit se relever sains & saufs, & prêts à assaillir de nouveau l'ennemi redoutable plutôt lassé qu'eux. On a peine à concevoir comment ils ne sont point brisés des secousses violentes dont ils sont le jouet. On les croiroit en ce moment d'une nature surhumaine. Il y en avoit un à Cadix, nommé *Candid*, qui faisoit des tours d'agilité les plus surprenans; quand le taureau fondoit sur lui, tête baissée, suivant son usage, il lui mettoit le pied sur la tête, & le coup que donnoit le bœuf pour s'en délivrer, lui servoit à franchir l'espace dans toute la longueur de l'animal. Cet infortuné Toreador mourut misérablement, mais avec beaucoup de gloire, au Port Sainte-Marie, petite ville distante de deux lieues & séparée de Cadix par la baie. Candid voyant un de ses camarades en danger, jetta son manteau entre lui & le taureau, & parvint à le sauver. Mais l'animal irrité d'avoir laissé échapper sa proie, s'adressa au généreux libérateur. Celui-ci, privé de son manteau, & n'ayant plus aucun moyen de défense à opposer, prit le parti de se jetter à plat ventre contre terre. Le taureau lui passa plusieurs fois sur le corps, sans pouvoir l'accrocher avec ses cornes. Les camarades de Candid eussent eu tout le temps de le secourir; mais on prétend que par une jalousie dont seroit incapable le plus féroce des Antropophages, ils ne firent aucun mouvement. Enfin, après plusieurs tours, le taureau enfila le malheu-

reux, le fit ſauter en l'air, le reprit encore & traîna ſur l'arène ſanglante le cadavre ſuſpendu à ſes cornes. Telle fut la fin de l'un des plus braves Toreadors dont on garde la mémoire en Eſpagne. Il fut remplacé par le célèbre Joaquin Coſtillares, homme de la première force & très-adroit. Romero, qui l'emporte encore ſur Coſtillares, eſt aujourd'hui le premier Toreros de la Cour.

C'eſt aux combats du taureau, plus peut-être que dans leurs armées & même à leur infanterie, qu'on reconnoît les Eſpagnols pour une Nation hardie & courageuſe.

L'enſemble d'un combat de taureaux forme un magnifique ſpectacle. On y eſt placé comme dans les amphithéâtres Grecs & Romains. Et en effet, à *Mérida*, ville Eſpagnole, illuſtre par ſon antiquité, & par les belles ruines qui l'atteſtent, l'amphithéâtre, bâti par Auguſte, ſert d'emplacement aux combats de taureaux qui s'y donnent.

Dans nos mœurs françoiſes, ce ſpectacle doit paroître cruel; mais il ne doit pas inſpirer la même pitié que le combat des Gladiateurs. Les Gladiateurs étoient pour la plupart des eſclaves que l'on ſacrifioit inhumainement aux plaiſirs du Public. C'étoient des victimes du préjugé politique, & les jeux du Cirque étoient comme des ſupplices auxquels on les condamnoit. Rien n'oblige les Toreadors à exercer cette profeſſion inouie. Un vil ſalaire eſt preſque toujours le ſeul aiguillon qui les pouſſe ſur l'arène. Ils ſont peut-être moins intéreſſans

que leurs courſiers ; on abuſe de leur bravoure naturelle pour les conduire à la boucherie en pure perte. Les taureaux inſpirent moins de pitié ; ce ſont des animaux féroces dont on a tout à craindre. Cependant ce goût de la Nation pour le carnage dépeuple les campagnes d'animaux utiles. Il en réſulte un autre inconvénient auquel on ne prend pas garde aſſez. On permet au bas peuple de ſe nourrir de la chair des taureaux morts enragés dans le combat ; cette chair, achetée à vil prix, ne ſauroit être ſaine, & doit dépoſer le germe de pluſieurs maladies dans le corps de ceux qui s'en repaiſſent.

Mais paſſons aux détails curieux des combats de taureaux. Le monde occupe tout un amphithéâtre ou la charpente de bois conſtruite autour de l'arêne.

Il y a des places à très bon compte ; mais on y eſt mal à ſon aiſe, expoſé au ſoleil. Ce ſont des endroits bas où le taureau peut s'élancer, mais où il ne ſçauroit nuire. Les places honnêtes ſont à ſix livres. Les loges coûtent aux environs de deux louis.

Quand les trompettes ont ſonné, l'arène, rempli de populace, ſe vuide. Des Cavaliers ou Dragons (1), précédés de deux hommes auſſi à cheval, en robe & en grande perruque, font le tour de l'arène & en balaient tout le monde. On ſort.

Les trompettes ſonnent encore ; trois *Picadors* entrent ; une porte s'ouvre ; un taureau en ſort &

(1) C'eſt la Police Militaire & celle de robe.

s'élance avec furie ſur le premier objet qui le frappe. Le Picador l'attend de pied ferme & ſa lance en arrêt ; & à l'inſtant qu'il fond ſur lui, il lui donne un coup de lance ſur le col. Quelquefois le choc eſt ſi rude que l'arme ſe rompt, ou bien elle entre ſi avant, que le Picador ne pouvant la retirer, le taureau l'emporte & fait pluſieurs tours avant d'en être débarraſſé. Quand le Picador eſt en danger, des gens à pied, munis d'un manteau, occupent le taureau, & rendent vains tous ſes efforts. Entre les mains d'un homme de ſang froid, le manteau eſt l'arme la plus ſûre en pareil cas. Mais ſouvent l'animal opiniâtre ſe jette ſur le cheval ou le bleſſe à la croupe, rarement au poitrail, parce que la lance du Cavalier eſt aſſez longue pour mettre ſa monture à l'abri.

Quand le combat à cheval a duré quelque temps, arrivent les Banderilladores ; en chaque main ils portent un bâton dont le bout ferré ſe termine par un crochet ou une pointe acérée. Le bâton, dans toute ſa longueur, eſt garni de franges de papier. Ils s'approchent du taureau avec adreſſe, lui fichent dans le col un de ces *banderillas*, qnelquefois tous les deux, & s'écartent précipitamment. Le taureau les pourſuit. Mais ils franchiſſent la barrière, quoiqu'elle ſoit fort haute, & de-là, comme dans un retranchement, ils inſultent au taureau avec impunité. Pendant cette ſeconde partie du combat les chevaux ne ſe retirent pas toujours. Quelquefois, & même aſſez ordinairement, les Picadores à leur tour offrent leurs ſervices & donnent de tems en tems du ſecours.

Quand on entend les trompettes, c'eſt l'arrêt de mort. Préalablement les Matadors qui arrivent ſur la ſçène provoquent le taureau en jouant à ſes yeux de leurs manteaux rouges ou violets, & amuſent les ſpectateurs par des tours de force & d'adreſſe ſurprenants.

Enfin, un Matador prend bien ſon tems & enfonce ſon épée entre les deux épaules du taureau, au moment que cet animal, dans ſa plus grande furie, ſe diſpoſe à fondre ſur ſon ennemi. Il faut, pour la gloire du Matador, que le taureau tombe & meure en même temps du coup. Si le Matador le manque, s'il le fait ſaigner, ou place mal ſon épée, on le hue, & c'eſt ce qui arrive aſſez communément. S'il réuſſit, on bat des mains. Le taureau à terre, on l'achève en lui portant entre les deux cornes un coup de poignard ou d'un grand & fort ſtilet. Il eſt un endroit du corps, connu des Toreadors, auquel ils s'adreſſent pour le tuer roide.

Cette expédition finie, la barrière s'ouvre pour laiſſer entrer avec impétuoſité trois mulets vigoureux & richement parés. Des gens à pied les conduiſent au grand galop. On attache à leurs harnois, avec des cordes, les cornes du taureau expirant, & on l'entraîne avec rapidité hors de la barrière qui ſe ferme. L'arène ne reſte pas long-tems vacante; une autre porte s'ouvre pour y laiſſer entrer un nouveau taureau, qu'on emmene de la même manière.

Un étranger qui aſſiſte à ces différens détails d'un combat de taureau, ne revient pas de l'agilité & de la vivacité qu'il remarque dans la Nation Eſpagnole, que

tout le monde croit lente & grave. Il faut voir comme tout cela se passe. En un clin d'œil la scène change, sans qu'aucun des Acteurs soit blessé ou foulé aux pieds des mulets les plus agiles & des plus rapides coursiers qu'il y ait dans l'univers. On doit même être surpris que pendant le combat il arrive si peu d'accidens; il faut toute l'adresse, toute la souplesse, tout le courage & en même temps tout le sang froid des Espagnols, pour qu'ils ne soient pas plus souvent victimes de leur passion pour des jeux où l'on court les plus tristes hasards, où la vie est exposée de toutes les manières.

On observera que, par précaution, il y a des Chirurgiens & des Prêtres munis de médicamens & des Huiles Saintes, pour secourir & administrer sans délai, sur l'arène même, les hommes blessés ou mourans.

Enfin, pour terminer le spectacle, on sort un taureau dont les cornes sont émoussées à leur pointe avec une petite boule de bourre comme le bouton d'un fleuret; ou bien on fait choix d'un jeune taureau fort doux. Un alguasil à cheval vient voltiger & faire le fanfaron autour de l'animal paisible, mais cependant d'un peu loin. Quelques momens après, on permet à la populace & aux enfans de se précipiter dans l'arène, pour combattre la dernière victime, ou plutôt pour faire mille voltes autour d'elle. Jusqu'à ce moment, il faut une peine infinie pour contenir le peuple impatient pendant le combat de sauter dans l'arène pour se mesurer contre les taureaux les plus furieux; il les anime du dedans des barrières avec des mouchoirs & des chapeaux,

tout le peuple, ſans exception, eſt hors de lui quand il rencontre ſur ſon chemin un taureau.

A l'occaſion de l'avènement des Rois d'Eſpagne, à la Couronne, ou bien à la naiſſance de leurs enfans, on donne à Madrid (1) un ſuperbe combat de taureaux, à la plaza-Major, large quarré dont les balcons réguliers contiennent un peuple immenſe. Des Gentils-Hommes pauvres s'y font Toreadors dans l'eſpoir d'obtenir du Roi dans la ſuite un grade dans ſes troupes. Les combats de taureaux qui ſervent de fêtes publiques, ont lieu ordinairement en préſence du Roi, de la Cour & des Miniſtres Etrangers.

Les jeunes gens de la bonne Compagnie y aſſiſtent en *Maxos*, c'eſt à-dire en Petits Maîtres, avec le grand feutre, le manteau & un redecilla ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs cheveux. Ils portent de longues épées ſous le manteau. Dalrymple vit à Cordoue un combat de taureau où une femme, eſpèce de Bat-

(1) Il y a dans cette Capitale un amphithéâtre deſtiné aux combats de taureaux. Il fut conſtruit en bois en 1746. l'aire a 160 pieds de diamètre. Il y a des loges couvertes, & peut contenir dix mille ſpectateurs. Le produit de la recette eſt pour les Hôpitaux. Ecoutons un moment le Major Dalrymple : Il y a eu ici deux combats de taureaux, pendant mon ſéjour. A l'un d'eux, il périt un homme & cinq chevaux. La fureur de ce plaiſir eſt réellement ſingulière. Cependant on m'a aſſuré qu'elle étoit beaucoup diminuée dans la Capitale. La première attaque du taureau par un homme à cheval a vraiment quelque choſe de noble & de courageux qui plaît. Mais la fin, que j'appellerai mieux la boucherie, eſt un ſpectacle fort dégoûtant.

leuſe, *Guittana*, oſa entrer en lice ; elle fut renverſée & foulée aux pieds de l'animal, au milieu des applaudiſſemens de tout l'amphithéâtre. Une groſſe poignée de piaſtres-gourdes dédommagea de ſa défaite le Toreador femelle.

Le combat de taureaux qui a lieu hors des murs de Paris, n'a de commun avec ceux d'Eſpagne que le nom.

Le coſtume du Toreador s'explique aſſez de lui-même, & à la ſeule inſpection. Il tient beaucoup de l'habillement leſte de nos Coureurs.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Toréadors.



Desrais del. Miæelle Sculp.

Homme Zantiote.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE ZANTE.

CETTE Isle de la Grèce, dans la mer d'Ionie, d'une étendue très-bornée, mais dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité, eut pour premiers habitans une colonie d'Achéens, & pour maîtres Ulysse & un fils (1) du Fondateur de Troye, qui lui donna son nom. Du temps de Pline, elle jouissoit de sa liberté. Elle fut, dit-on, appellée pendant quelque temps Jérusalem, pour se conformer à une vision de Robert Guiscard. Ce Duc de la Pouille, digne contemporain & compatriote de Guillaume-le-Conquérant, qui, à son exemple, de Gentilhomme Normand se rendit Souverain, étoit pieux, ou du moins faisoit servir la religion à sa politique. Méditant de nouvelles victoires en Orient, il feignit un pélerinage à la Terre-sainte. Mais une fièvre violente l'arrêta à Zante. Dans son délire, le Ciel lui révéla qu'il devoit mourir dans la Cité-sainte, célèbre à jamais par la mort du Fils de Dieu. Ceux qui assistoient ce Prince à ses derniers momens, voulurent lui

(1) Zacynthus avoit pour père Dardanus. Selon d'autres, Zante doit son nom à la fleur d'hyacinthe, originaire, dit-on, de cette Isle.

épargner un chagrin de plus, en lui apprenant qu'en effet la Ville (1) où il expiroit étoit préciſément Jéruſalem. Les Souverains ont donc des flatteurs juſques ſur le bord de leur tombe. Il en eſt même qui en ont eu au-delà. C'eſt auſſi à Zante que Veſale, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. Roi d'Eſpagne, Anatomiſte, qui fit plus d'honneur & rendit plus de ſervice à l'eſpèce humaine que Robert Guiſcard, échoua miſérablement, & ſuccomba le 15 Octobre 1564, après avoir lutté pendant quarante jours dans ſon vaiſſeau contre la tempête & la mort. Il revenoit de la Terre-ſainte, & s'en alloit à Veniſe pour ſuccéder au célèbre Fallope.

En 1350 Robert, Prince de Tarente, fit pluſieurs acquiſitions conſidérables, du nombre deſquelles étoit Zante.

Les Turcs, ſous la conduite d'Uluzzali, Bacha, deſcendirent dans cette Iſle en 1571, & y ſignalèrent leur ſéjour par d'affreux ravages.

Les Inſulaires, en ſe ſoumettant à la République de Venoſe, ont perdu leur liberté. Mais ils s'en croient ſuffi-

(1) D'autres veulent que Robert Guiſcard mourut à Caſopoli, Promontoire de l'Iſle de Corfou, en allant rejoindre ſon fils Bohemond à Céphalonie qu'il aſſiégeoit. Il termina ſa trop brillante carrière en 1084, âgé de 80 ans. Son corps fut inhumé à Venoſe, Ville du Royaume de Naples, & lieu de la ſépulture des Princes Normands.

Les Hiſtoriens varient beaucoup ſur l'époque & ſur les circonſtances de la mort de Guiſcard.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Zantiote.

ſamment dédommagés par la tranquillité dont ils jouiſſent. Sous le deſpotiſme des Turcs, ils n'auroient pu conſerver le libre exercice de la Religion grecque, à laquelle ils ſont fort attachés encore aujourd'hui. Cependant ils ont adopté beaucoup de choſes de l'Egliſe latine. Ne ſeroit-il pas temps que les hommes qui n'ont qu'un Soleil pour les éclairer, n'euſſent auſſi qu'un ſeu flambeau de la foi? Il n'y a pas deux morales; pourquoi exiſte-t-il plus d'une Religion?

Il y a à Zante pluſieurs Couvens catholiques & pluſieurs Maiſons de Caloyers. Mais les enfans de S. Dominique & ceux de S. Baſile ſe portent une haine ſecrète qui éclateroit à la première occaſion & au grand ſcandale des gens du monde, s'ils n'étoient retenus par la préſence impoſante du Provéditeur Vénitien. Le mot de Frères qu'ils ont toujours à la bouche, n'auroit-il aucun ſens pour leur cœur? Scrupuleux obſervateurs de quatre (1) Carêmes, croient-ils donc que le jeûne diſpenſe de la charité? Les Caloyeres, dont il y a auſſi quelques Egliſes dans l'Iſle, ſont des Religieuſes qui

(1) La Règle de S. Baſile offre un article bien plus raiſonnable, & qui devroit être obſervé par d'autres encore que par les Caloyers : il enjoint à ces Religieux de ne porter à leur bouche qu'un pain humecté de la ſueur de leur front; le droit de manger n'eſt accordé qu'au travail des mains. C'eſt peut-être à ce beau réglement que les Moines grecs doivent le maintien de leur diſcipline, qui n'a pas encore eu beſoin de réforme, & la conſidération publique dont ils jouiſſent encore aujourd'hui, ſur-tout à Zante.

n'en portent que l'habit; elles franchiſſent la grille ſous le plus léger prétexte. Sous le plus léger prétexte auſſi, on a droit de les viſiter; & jadis il n'étoit pas rare de voir à la porte de leur cellule des Turcs qui leur achetoient différens petits ouvrages travaillés à l'aiguille.

Les Zantiotes ſouffrent parmi eux pour l'avantage du commerce, un aſſez bon nombre de Juifs, & leur permettent même d'avoir des Synagogues. Pourquoi ne point faire par eſprit de bienveillance ce qu'on fait par intérêt? Hélas! les uſages louables qui ont lieu parmi les hommes, ont preſque tous un motif qui ne l'eſt pas. Le Père Coronelli a obſervé que de ſon temps il y avoit à Zante beaucoup d'incrédules & d'athées. Mais l'Auteur de cette remarque étoit de l'Ordre des *Minimes*, & en devint le Général.

Jadis, à Zante, l'entrée des Egliſes grecques étoit interdite aux femmes & aux hommes ſuſpectés de quelques vices. Mais depuis quelque temps on s'eſt beaucoup relâché de cette rigueur, dans la crainte de réaliſer trop ſouvent ce paſſage ſi connu de Saint-Jean: *Vox clamantis in deſerto.*

Les Zantiotes ne vivent pas bien unis entr'eux, & ſont amis des procès. Les habitans de la Ville ne ſympathiſent pas avec les gens de la campagne; & chaque jour voit éclorre plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces mœurs ont donné beaucoup d'importance à la profeſſion d'Avocat, qui y eſt exercée avec diſtinction par le plus grand nombre. On retrouve par fois dans leurs plaidoyers quelques traces

de l'éloquence de Cicéron, dont on prétend poſſéder la tombe près de la Ville de Zante. Il paroît que le Zantiote auroit plus de ſuccès dans les lettres ou le commerce, que dans le métier de la guerre. Cependant les fréquens tremblemens de terre l'a tellement aguerri, qu'il y eſt comme accoutumé. On reproche à ce Peuple un caractère auſſi remuant que le ſol qu'il habite. L'Evêque de Zante a eu jadis beaucoup de peine à contenir ſes diocéſains; & il n'avoit pas trop de ſes ſix mille ducats de revenu, pour donner du poids à ſes paroles de paix, en y ajoutant la reſſource des armes.

La Nature avoit fait aſſez en faveur des Zantiotes, pour les porter à vivre en bonne intelligence entr'eux. Le terrein de leur Iſle, inégal, mais fécond preſque par-tout, répond toujours à terme à tous leurs vœux. Ils n'ont pas beſoin de ſe diſputer le néceſſaire, puiſqu'il leur reſte encore du ſuperflu. Mais telle eſt apparemment la Nature de l'homme. Dans la miſère ou dans l'abondance, également mécontent de ce qu'il eſt, quand il n'a pas au-dedans de lui des ſujets de peine, il en cherche au-dehors; & il a plutôt trouvé des prétextes pour faire le mal, que des motifs pour faire le bien.

C'eſt ſur-tout depuis le riche commerce de ſes raiſins de Corinthe, que Zante mérite d'être nommée *l'Iſle d'or*, comme l'ont déſigné quelques Géographes anciens. On y trafique auſſi d'excellens vins Grecs. Nous y avons un Conſul (1).

(1) Le Conſul actuel eſt M. *Graſſet de S. Sauveur*, le père. Honoré de la conſidération & de la confiance du Miniſtère

La pièce principale du coſtume des femmes & des filles de Zante, eſt un maſque noir dont elles ſe couvrent le viſage preſqu'en tout temps. L'étranger, qui n'eſt pas encore au fait de cet uſage ſingulier, regarde ce maſque comme un rempart de la Beauté : mais c'eſt préciſément cet extérieur ſi peu galant, qui favoriſe la galanterie. Munies de leur maſque, il eſt permis aux femmes Zantiotes de ſortir de chez elles & d'aller partout où bon leur ſemble, ſans en rendre compte à leurs maris ou à leurs parens. Ce maſque leur ſert comme de paſſe-port. A l'abri ſous cette égide, elles s'expoſent en public avec une aſſurance qu'on trouveroit peut-être ſuſpecte ailleurs. C'eſt à l'âge de dix ans que les filles prennent le maſque pour ne plus le quitter. Les femmes & les filles de la campagne, qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le maſque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête, de manière à n'être point vues. Seroient-ce les hommes qui, par une politique mal-entendue, ont

---

de France, & digne repréſentant de ſa Nation, nous ſaiſiſſons cette occaſion de lui rendre un témoignage public de notre reconnoiſſance. Les deux deſſeins du coſtume de cet article ont été envoyés par lui, ainſi que pluſieurs autres, accompagnés de quelques Notes manuſcrites, que le Rédacteur a fondues dans ſon texte. Nous nous ferons un devoir de citer ainſi le nom des perſonnes qui voudront bien concourir à la perfection & s'intéreſſer au ſuccès de cet Ouvrage, en nous communiquant des Notices ou des Croquis. Nous garderons le ſilence, toutes les fois qu'on l'exigera.

ordonné le masque aux femmes? L'expérience, au reste, a trompé leur attente. Probablement on doit se permettre tout, toutes les fois qu'on a la ressource de l'incognito. Outre cela, un masque noir est d'autant plus commode, qu'il dispense de rougir.

La pluplart des femmes Zantiotes emploient à leur toilette du fard rouge & blanc; elles s'en peignent le visage, la gorge & les bras, & souvent le luxe est poussé plus loin encore. Leur habillement consiste en un corset, un juste avec le juppon, ordinairement de la même étoffe & de la même couleur. Le bas de la juppe est communément aussi orné d'un double cercle de frange ou autres agrémens. Ce juste a des manches qui tombent jusqu'au poignet. Elles passent une espèce de mantille qui a une capotte pardessus laquelle elles se coëffent d'un chapeau d'homme à trois cornes; le dedans des bords est garni de fleurs artificielles. Leurs chaussures ne diffèrent des hommes qu'en ce qu'elles sont plus petites & plus délicatement travaillées.

Un Zantiot se couvre la tête d'un bonnet rouge, dont la pointe retombe sur l'oreille. Le reste de son costume consiste en une cravatte, un gillet & au bas une ceinture; pardessus, une veste ouverte bordée de poils, & dont le bout des manches a un revers qui se termine en pointe; il porte aussi une espèce de manteau doublé & garni de poches, de grandes culottes à la hollandoise, &c.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Zante.



Kirgise à cheval.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KIRGUISES.

Ce n'eſt pas dans les Traités volumineux de nos Publiciſtes ſyſtématiques qu'il faut étudier l'origine & les progrès de la Société civile. L'état préſent des choſes dans les contrées policées ne peut ſervir d'induction pour juger du paſſé. Ceux qui ſe deſtinent à la ſcience diplomatique, devroient préalablement faire un cours pratique chez les Nations demi-ſauvages éparſes encore ſur plus de la moitié du globe connu. Le Philoſophe, dont Genève s'honorera à jamais, tranſporté parmi les *Kirguiſes*, y eût peut-être corrigé pluſieurs chapitres de ſon immortel Contrat Social.

Quarante *Nogaïs*, (1) mécontens, déſertent leur patrie & ſe retirent dans le grand déſert de la Sibérie. Commandés par la néceſſité, le vol des troupeaux & l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître & craindre ſous le nom des *quarante Garçons* : & dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable & importante. Rome n'eut point une ſource plus pure : mais la même cauſe produiſit des effets tout

(1) Voyez l'article de ce Peuple.

opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de *Kirguis* a été différemment interprêté. C'étoit ainsi, dit-on, que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs dont nous donnons ici l'abregé historique. Mais leurs voisins, qui avoient & ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que *Kirguis* est un mot Tatar qui signifie un homme de rien. C'est le synonyme de notre expression injurieuse *Manant*.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des Nations soumises à son Sceptre Impérial. Leur vie vagabonde les conserve indépendans; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs; tant qu'ils sont vaincus, on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'Empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passerent du côté des *Turkostans*. Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Soongariens. Mais en 1643, la Horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve *Ob*, ce peuple s'est divisé en trois Hordes; la grande, la moyenne & la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, & sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 Cavaliers, tout-disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces Hordes, gouvernée par un Kan, & renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en *Oulousses* ou Sociétés de plusieurs familles d'une souche



Kirguisienne.

commune ; & chaque Horde peut bien être évaluée à 30000 cabanes ou familles.

Les *Steppes*, ou les déſerts qu'habitent les Kirguiſes de la moyenne & de la petite Horde ſont immenſes, & s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural juſqu'au Saraſou ; & du nord au midi, depuis le fleuve Ouï juſqu'à la mer Caſpienne. On ne trouve dans cette vaſte ſolitude que des ſables & du ſel. Le Voyageur n'y rencontre point de forêts pour ſe repoſer, ni d'eau fraiche pour ſes beſoins.

C'eſt à Orenbourg que ſe paſſent les Traités entre l'Impératrice de Ruſſie & les Kans des trois Hordes Kirguiſes. Mais ces négociations ont rarement leur plein & entier effet, malgré les *Amanati* ou Otages donnés d'un côté, & les préſens prodigués de l'autre part.

Les Kirguiſes reſſemblent, pour l'air du viſage, aux Tatars de Kaſan. Leur regard eſt auſſi vif, ſans être farouche. Si leurs yeux ſont plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occaſionnée par la neige éblouiſſante qui couvre le ſol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être ſoit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaiſirs & à toutes les aiſances tant recherchées par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne ſont point féroces, pour le plaiſir ſeul de l'être. Leur exiſtence précaire, & les préjugés nationaux pervertiſſent en eux les inclinations les plus louables, & même les plus douces.

Les femmes Kirguiſes ſçavent parfaitement tenir un ménage. Les Eſclaves que font leurs maris ont beaucoup

à se louer d'elles. Sensibles & compatissantes, elles adoucissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la captivité, & souvent elles fournissent des moyens d'évasion, quoiqu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une bonne action les rend aveugles sur les dangers & les mauvais traitemens auxquels elles s'exposent. Nous aimons à croire que leur caractère obligeant est tout-à-fait dénué de motifs étrangers. Réservons nos soupçons pour les peuples d'une civilisation plus avancée.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises. Peu d'entr'eux sçavent écrire leur langue qu'on croit être un dialecte Tatar.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse Noblesse, & se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'est point du tout question des femmes; sans doute parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le Prince régnant s'appelle *Saltan*. C'est ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste cet inconvénient n'a aucune suite. Car l'autorité du Kan ou Chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les revenus de la Couronne ne sont point fixes; & les Ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel. Le peuple ne paie que quand il lui plaît. C'est au Saltan à se faire aimer, s'il veut être obéi. Ce régime politique doit nous paroître bien extraordinaire.

Quand le Prince & les Chefs de la Nation ont opiné pour la guerre, tout n'est pas fait; il faut encore y faire consentir chaque individu du peuple : dans une expédition, il est permis à chaque Soldat de quitter l'Armée

quand il eſt las de combattre, & de s'en retourner au ſein de ſa famille conſommer le butin qu'il a fait pour ſa part ſur l'ennemi. Il arrive de-là que les guerres ne ſont pas ſi longues, & qu'elles ne dépendent pas du caprice ou de l'opiniâtreté des chefs. Leur tactique eſt encore loin de la perfection ; ils manient gauchement nos armes ; avec leurs égaux, ils ſont braves ; & prudens avec les autres.

A la peine du talion, leur Juſtice diſtributive a ſubſtitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'eſt évalué que vingt brebis. La perte des oreilles eſt ſans prix ; il faut ſe ſoumettre à l'arbitrage du Juge, ſi l'on n'eſt point condamné à la diſcrétion du plaignant. La mutilation n'eſt comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les Parties nobles, eſt un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant ſept fois ſa valeur. Si ce code n'annonce point de génie dans le Légiſlateur, il fait au moins l'éloge de ſa droiture & de ſon humanité. Nos Juriſconſultes hauſſeront les épaules de pitié ; mais que diroient d'eux les Kirguiſes, ſi on leur apprenoit qu'en Europe on punit de la corde le larcin d'un lacet.

Le terrein qu'ils habitent ſe refuſant aux travaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entiers à la vie paſtorale & nomade. Le ſoin des beſtiaux fait leur unique occupation. La chaſſe & la pêche leur ſervent d'amuſemens. Ils changent de contrées ſelon la ſaiſon, emportant avec eux leurs barraques ; leurs chameaux ſe chargent de tout le ménage. Ce quadrupède eſt leur

troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnoiſſance ne dégénère en ſervitude, ni la bienfaiſance en deſpotiſme ; l'on ne conſent à recevoir aujourd'hui, que dans l'eſpoir de rendre demain. Tout eſt réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont ſemé dans la ſaiſon de l'abondance. L'eſclavage n'eſt rude que chez un peuple eſclave : chez les Kirguiſes, ce ne ſont pas les mauvais traitemens qui font déſerter leurs priſonniers ; ils ſont regardés comme de la famille du Maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne ſervent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, ſi celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils ſont bons maîtres, autant ſont-ils ennemis implacables.

Ces détails, qu'on ſeroit tenté peut-être de regarder comme un jeu de l'imagination, nous ſont atteſtés par de ſages obſervateurs envoyés par le Gouvernement Ruſſe pour faire la deſcription fidelle des Peuples ſoumis à la Couronne.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguiſes, ſur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Ruſſie. Leurs tentes portatives ſont plus ou moins riches, plus ou moins ornées ; mais toutes ſont propres & commodes. Les Grands ont des *Yourtes* deſtinées ſeulement à l'habitation des femmes & de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, & où l'on ne brûle que de la fiente ſéchée des beſtiaux, il n'eſt pas rare de voir étendus des tapis de Perſe. Les parois de l'intérieur ſont aſſez ſouvent garnis d'étoffes de ſoie. Les menus meubles ſont rangés tout autour avec beaucoup

beaucoup d'ordre ; les armes & les harnois ſont ſuſpendus aux côtés. A toutes nos vaiſſelles plattes dont ils ont connoiſſance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles ſont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrein, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui ſeul, dreſſe plus de mille tentes.

La propreté la plus ſcrupuleuſe fait le principal aſſaiſonnement de leurs mets ſimples & peu recherchés. Ils obſervent dans leur comeſtible les préceptes du Coran. La chair de brebis eſt leur nourriture d'Hyver. Ils réſervent les jeunes agneaux pour la Cour de Saint Péterſbourg. En été, ils ne mangent guère autre choſe que du *Koumiſſ ;* c'eſt du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats de plus, tels que des racines ſauvages, des farines & divers laitages. Ils font auſſi uſage de bouillons, réſultat de la grande quantité de viande qu'ils conſomment. Ils ſont fort friands de graiſſe, de ſuif & de beurre. Ils compoſent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens beſtiaux. Du reſte, l'appétit ne leur manque jamais, & n'a pas beſoin d'être excité. Une brebis toute entière ſuffit à peine au repas de quatre Kirguiſes.

Le koumiſſ, l'arrak ou l'eſprit de lait, & le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoiſes, ou à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis ; & ils ſe paſſent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs & les Romains ſe paſſoient à

table le même vaſe à boire. Mais leur grande jouiſſance eſt de fumer en nombreuſe compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne proviſion de tabac eſt ramaſſée dans une petite foſſe ; alors chaque fumeur, couché par terre, & la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loiſir de la fumée qu'il aſpire, & perd délicieuſement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hoſpitalité avec plaiſir ; ils ont un uſage pour faire honneur aux convives aſſis à leur table, qui ne ſeroit pas du goût de tout le monde ; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux Grands de ſa Cour : c'eſt de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts ; eſpèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur généroſité, doivent leur marquer de la confiance. Qui ſe remet entre les mains de l'un d'eux n'a pas beſoin d'autre eſcorte pour traverſer la Horde en ſûreté.

Ce n'eſt pas par de grands airs que les premiers de cette Nation ſe diſtinguent du reſte. Un ton impérieux, une démarche altière ſeroient hués par le peuple. Les Grands n'ont point le pas ſur les petits. Tous marchent de front & ſur la même ligne. Les plus riches ont néceſſairement une ſuite plus nombreuſe en eſclaves & en troupeaux ; mais ils ſe donnent bien de garde de ſe prévaloir d'un avantage que les mêmes circonſtances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent ſe place où il ſe trouve, & prend le haut bout indifféremment ; tout le monde met à la

fois la main au même plat. Les Anciens & le Kan ſont les ſeuls objets de la déférence publique. Un Kirguiſe à cheval met pied à terre quand il rencontre ſon Saltan, le ſalue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genouil devant lui.

Leur commerce ne ſe fait que par échange; ils ne poſsèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur ſuffit pour ſe procurer tout ce qui leur manque. C'eſt à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, ſur-tout des rouges, des étoffes & des mouchoirs de ſoie, des bottes toutes prêtes à leur uſage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes diſpoſées d'avance, des perles de verre, des bagues & autres bijoux.

Ils achetent auſſi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voiſins : & ils ont la liberté d'en poſſéder quatre, ſans compter les concubines. Mahomet, dont ils ſuivent le code religieux, l'a permis ainſi. Mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux ſur toutes les autres beautés. Les Kirguiſes ſenſuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaiſir & d'en prendre. Elles poſsèdent, dit-on auſſi, le ſecret de ſe conſerver au-delà du terme (hélas! ſi court) la fraîcheur de la première jeuneſſe. Les femmes de Perſe ont peut-être plus d'éclat; mais ce ſont des fleurs qui paſſent vîte, & qui n'ont qu'une ſaiſon. Auſſi abandonne-t-on celles-ci aux Eſclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier eſt de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux ou un eſclave & une cuiraſſe. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres,

& d'une valeur bien au-deſſus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à peu près comme chez les Tatars de Kaſan. (Voyez leur article.)

La gloire d'un mari eſt d'être ſouvent père. Une épouſe ſtérile perd tout ſon crédit, & les concubines ſont plus conſidérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux & les grandes choſes qu'on en attend. On les appelle : le *Hèros ;* le *Puiſſant Ami*, *Doſt Hali ; Témir Ir*, l'*Homme de Fer ; Erali*, l'*Homme élevé*, *&c.*

Si les déſerts qu'habitent les Kirguiſes ſont rebelles à toute culture, ils ont du moins l'avantage de laiſſer reſpirer un air pur & dégagé de toute vapeur malfaiſante. Cette circonſtance, jointe à la ſimplicité de la vie qu'on y mène, & au caractère inſouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortége des maladies. Celle de Vénus y a pourtant pénétré. On la déſigne ſous le nom de *Kouroufaſlan* ; & ils la croient un préſent du diable. Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans ; & ſur la foſſe, creuſée peu avant, ils élèvent un amas de pierre ou dreſſent une lance.

Aſſez ſouvent les mères en pleurs y viennent dépoſer le berceau de l'enfant que la mort arrache de leur ſein. Un petit drapeau noir, arboré ſur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt eſt mis en pièces, & les morceaux en ſont diſtribués à ſes amis pour les garder en ſa mémoire. Les Riches & les Grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque perſonnage ſanctifié. Ce qui s'appelle *repoſer avec des oſſemens blancs*. Quand on paſſe devant

la tombe d'un parent ou d'un ami, il eſt d'uſage de le ſaluer, de lui adreſſer la parole, de converſer avec lui, & de dépoſer ſur la pierre ſépulchrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque Ouliſſ ou Tribut de familles conſacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'eſt alors, ainſi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'eſt alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, & ſur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas ! (s'écrient celles-ci), » c'étoit bien le mari le plus tendre » & en même temps le plus fidèle de la Horde. Il étoit » ſage, & ſa ſageſſe ne nuiſoit point à ſa généroſité. Qu'il » avoit bonne grace ſous la cuiraſſe du guerrier ! A cheval » il avoit le port d'un Héros. Mais il n'en étoit pas plus » fier. Comme il prenoit ſoin de nos troupeaux ! Il s'enor- » gueilliſſoit du nombre de ſes eſclaves ; mais ſes eſclaves » vantoient par-tout les bontés de leur Maître. Les plus » vives careſſes, c'eſt à moi qu'il les réſervoit toutes. » De vils beſtiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma poſ- » ſeſſion. Il expoſa ſa vie, pour mériter mon cœur & » pour obtenir ma main, &c. »

Les Kirguiſes ont des Prêtres & des Magiciens, & ſçavent à peine en faire la différence. On leur parle ſouvent du Koran ; mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu ſeulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Alla ;* mais ce n'eſt qu'un mot pour eux qui peut ſervir par fois à les contenir, mais dont plus ſouvent encore on abuſe pour les tromper. L'hiſtoire religieuſe des Kirguiſes peut convenir à bien d'autres Peuples.

Les Kirguiſes s'habillent à l'Orientale. Les hommes ſe raſent la téte & laiſſent croître la mouſtache & une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chauſſes ſont fort amples. Les talons de leurs bottines ſont hauts & aigus, & les ſouliers de ces bottines ſe terminent en pointe auſſi. Les ſemelles ſont garnies de clous. Les coutures en ſont ſouvent brodées en or. Les chemiſes, d'un aſſez rare uſage chez les Kirguiſes, ſont remplacées par leurs *Yegda*, juſte-au-corps légers & longs qu'on porte ſur la peau, & ſur le patron deſquels eſt un autre vêtement de deſſous fait d'étoffe de ſoie, & qu'on nomme *Tſchapan*. Par-deſſus on paſſe un *Tſchepkow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Pluſieurs, en place de ceinture, portent le ceinturon du ſabre, dans lequel on ſerre la bourſe à tabac, la pipe, le briquet, & un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée & pointue qu'ils portent ſous le bonnet qui repréſente un cône. Ce bonnet a des aîles qui couvrent les joues & qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle; le ſommet eſt ordinairement garni d'une houpe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la chine, de drap rouge, d'étoffe de ſoie, & même d'or & d'argent. Les habits de deſſus ſont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguiſes ont à cœur la parure de leurs chevaux, & leurs donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chaſſe, ils portent des hauts-de-chauſſe ſi longs qu'ils montent juſqu'aux épaules, & ſi amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en ſorte que de loin, on prendroit un Kirguiſe, ainſi vêtu, pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes reſſemble tout-à-fait à celui des femmes Tatares de Kaſan. Mais leur manière de ſe coëffer leur eſt parriculière. Leur *Kouirouk* eſt un ornement que les Kirguiſienes mettent dans leurs cheveux ; c'eſt une pièce large, garnie de houpes & de perles de verre. Le voile eſt leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-deſſus du commun ſur-tout, ſe couvrent d'une eſpèce de turban fort élevé, d'une étoffe aſſez ample pour faire pluſieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguiſienes mettent leurs cheveux en pluſieurs treſſes. Les Saltanes, ou les Princeſſes & Filles notables de la Nation ſe diſtinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui eſt fort beau, s'élève pardeſſus la tête en forme de cône. Les femmes riches, ou de haut parage, font uſage d'habits de ſoie ou de drap fin. Le velours eſt fort commun dans la garde-robe des Dames Kirguiſienes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons & des ganſes d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kirguiſiens.



Jacout.

MŒURS
ET COUTUMES
DES YAKOUTES.

Sogha est le véritable & l'ancien nom des Yakoutes, jadis épars sur les montagnes Sayanes. Aujourd'hui, depuis 1620, époque de leur réduction à la Couronne Russe, ils fréquentent les vastes déserts de la province de Yakoutzk, au Gouvernement d'Irkoutzk. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis le fleuve Witim jusqu'à l'embouchure de la Lena, dans la mer Glaciale; depuis la partie occidentale du fleuve Anabara, à l'orient, jusqu'au golphe Penschinskoy; & vers le nord, jusqu'au Kolyma; espace, en ligne droite, de deux mille Werstes, ou six cens lieues françoises. Des rochers arides, des marais mal sains affligent ce vaste pays, & le rendent nul pour l'agriculture & les douceurs de la vie. C'est sur ce sol ingrat que les Yakoutes végètent en paix & sans desirs, divisés par familles réunies en petits pelotons.

Ils sont d'un naturel si bénin, que le Gouvernement Russe n'a pas cru devoir se mettre en garde contr'eux. Des palissades sont dressées, plutôt pour marquer les limites de chaque district, que par méfiance & précau-

tion. La Nation Yakoute reſſemble à un troupeau de moutons qu'on fait *parquer* où l'on veut, & qui courbent la tête ſous la houlette du Paſteur. Cette exiſtence, aſſez douce, n'a pas nui à leur population, plus conſidérable qu'on ne l'eſpéreroit ſous un climat auſſi rude. Leurs Maîtres leur trouvent l'eſprit lent ; un obſervateur déſintéreſſé l'appelleroit ſtupide. On ne les croit que pareſſeux ; on pourroit dire qu'ils ſont mous & lâches. Leur taille eſt moyenne, leur viſage applati, le nez ſec, l'œil petit & la bouche peu épaiſſe. Ils n'ont point le courage d'être vindicatifs. Ils vivent aſſez bien entr'eux, craignant les Dieux, leurs ſupérieurs & leurs Prêtres. Les femmes ſont plus laborieuſes & plus éveillées que les hommes : quand un peuple dégénère, celles-là s'abâtardiſſent peut-être moins vîte que ceux-ci. Cette Nation eſt un mêlange des caractères affoiblis Tatare & Mongol. Les Yakoutes ne ſont nomades que l'été. L'hiver, ils ſont ſtationaires. Leurs *Yourtes* ou huttes ſont compoſées de poutres dont ils bouchent les jointures avec de la mouſſe. Un trou pratiqué au ſommet du toît laiſſe ſortir la fumée du foyer intérieur, & donne entrée au jour & à l'air extérieur. L'architecture Grecque & Romaine n'eut point d'autre origine ; les élémens groſſiers de ce bel art ne varient point chez les Sauvages de tous les temps & de toutes les contrées. En été les cabanes Yakoutes ſont d'une conſtruction plus légère. C'eſt tout ſimplement une carcaſſe de perches jointes par leur extrêmité en forme de cône & recouvertes d'écorces de bouleau.

Les meubles & uſtenſiles, peu nombreux, ſont dignes



femme Jacout.

d'une telle habitation. Le bois & le cuir en font toute la matière. Cependant ils forgent eux-mêmes des marmites de fer. Qu'on y joigne leurs mortiers faits avec de la fiente de vache séchée, & on aura l'inventaire de leur mobilier & de leur batterie de cuisine. Il ne faut pas oublier leurs traineaux étroits, & leurs petits canots, dont le bouleau, seule production végétative de ce triste pays, fait tous les frais. La pique, l'arc & la flèche composent leur artillerie. Leurs carquois sont des bourses de fourrures, travaillées avec quelques soins & une sorte d'élégance. Ils sont chasseurs, bergers ou pêcheurs selon la nature du terrein qu'ils habitent, & selon la saison où ils se trouvent. Et ce trait de leur histoire est la réponse à ceux qui révoquent encore en doute l'influence du climat sur l'homme.

Ils élèvent des rennes, des chevaux, des vaches: les brebis ne prospèrent point dans leurs déserts trop froids. En général leurs troupeaux ne sont pas abondans & ne sauroient les enrichir. Mais la culture de la terre leur est absolument inconnue, & ne sauroit exister dans des lieux frappés de stérilité. Ils exploitent quelques mines & forgent quelques outils.

La chair de toutes les créatures vivantes leur est propre, à l'exclusion cependant du porc, de la grenouille & des insectes. Tout leur est bon. Le paganisme, dont ils font profession, les met à l'aise de ce côté.

En été, du lait aigri & des racines sauvages composent tout leur comestible. Leur pain quotidien, en hiver, est le poisson seché. Leurs alimens seroient supportables, s'ils apportoient plus de propreté dans leurs apprêts.

Mais rien de plus sale, rien de plus dégoûtant que leur cuisine. Le koumiss, le tabac & les champignons enivrans au défaut de l'eau-de-vie Russe : voilà l'abregé de leurs plus douces récréations.

Quoiqu'ils n'aient pas besoin de contrats écrits pour tenir la parole donnée, cependant il est des cas où ils croient devoir prendre quelque précaution ; & alors ils signent leurs conventions, en laissant sur le papier l'empreinte d'une marque arbitraire qu'ils se sont faite sur la peau de la main dans leur jeunesse. Quand deux amis se séparent, ils coupent en deux une branche de bouleau, en gardent chacun la moitié, & dans l'occasion ils prennent à témoin ce gage muet de leur tendresse réciproque.

Les Yakoutes sont poligames, & achetent leurs femmes. Ils rejettent loin d'eux les enfans nés avec quelque difformité, quelques défauts naturels : ils les croient l'ouvrage du démon. On sçait que les Grecs & les Romains avoient la cruauté d'exposer leurs nouveaux-nés, quand ils ne s'en soucioient pas. Comme on voit, les extrêmités se touchent ; & les mêmes crimes se commettent à la fois par les peuples sauvages & les Nations civilisées. Ils ont un usage qui leur est particulier, & que certainement on ne leur enviera pas. Le père d'un nouveau né régale ses meilleurs amis avec l'arrière-faix de l'accouchée, qu'il a fait bouillir. On sçait que ce qu'on appelle le *délivre* sert quelquefois de médicament. Mais la médecine des Sauvages ne peut être que barbare, & doit donner lieu aux abus & aux pratiques les plus étranges. Ils jouissent d'une santé généralement soutenue ;

& leurs maladies, assez rares, ne deviendroient point graves & souvent mortelles, si leurs Médecins n'étoient pas en même temps leurs Prêtres. L'ignorance & la superstition sont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des talismans sont leurs remèdes. L'aspect de la mort est pour eux un supplice, & les fait fuir d'auprès les malades, qui périssent, abandonnés de leurs proches. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent aucune idée de religion; puisque le peu qu'ils en ont produit de tels effets & leur conseille de tels excès. Les lumières du Christianisme éclairent quelques-uns d'entr'eux, mais d'une lueur foible & imparfaite. Les partisans de la vie sauvage n'ont pas plus beau jeu que les apologistes de la société civile : les hommes ne seront heureux que quand ils auront appris à se fixer dans un état mitoyen, également éloigné de la nature brute & d'une civilisation trop avancée.

Les Yakoutes sont plus raisonnables en ce qui concerne les funérailles. Ils se croiroient mal à l'aise après leur mort, s'ils ne se faisoient point inhumer dans les forêts. Un Yakout, long-temps avant son trépas, choisit lui-même l'arbre au pied duquel il veut reposer, & visite souvent le lieu de sa sépulture. Quand on écrit l'histoire de l'homme, il faut s'attendre à des contradictions, & mettre sur sa palette des couleurs qui se repoussent l'une l'autre. Ce peuple, qui ne peut regarder la mort en face, est le même que celui qui contemple d'un œil stoïque la tombe qu'il se creuse, & qu'il place le plus agréablement qu'il peut.

Du lait aigri & présenté au soleil lui tient lieu d'eau

bénite pour faire les aſperſions qu'il croit néceſſaires à la proſpérité de ſes baraques, & au bonheur des trépaſſés dans l'autre vie; une queue de cheval lui ſert de goupillon. Ils ont dans leur Rit religieux deux fêtes principales : celle du printemps & celle de l'automne. On y ſacrifie des chevaux ; le tout eſt accompagné de cérémonies plus abſurdes les unes que les autres : nous regretterions le temps que nous metterions à les décrire.

Les Yakoutes ne ſont pas plus propres ſur eux que chez eux. Leur garderobe répond parfaitement aux détails que nous avons donnés de leur vie privée. Ils ne portent jamais de chemiſe, ni autre linge quelconque. Leurs habits ſe mettent immédiatement ſur la peau nue. L'habit d'été conſiſte en une peau molle tannée, & d'une couleur de chamois. Les habillemens d'hiver ſont compoſés de différentes eſpèces de fourrures, principalement de la dépouille du Renne. Les hommes coupent leurs cheveux aſſez près de la tête, & ne laiſſent pas venir la barbe épaiſſe, ni longue. Dans la belle ſaiſon, ils marchent nue tête. Ils portent des hauts-de-chauſſe tout courts. Les bas ſont de peau & ſervent en même temps de bottes ; c'eſt pour cela qu'ils ſont garnis de ſemelles ; ils prennent la forme du pied, & ſont pour l'ordinairement piqués avec art, même brodés. Pour les maintenir bien tirés & ſans faire de grimaces, on les attache aux hauts-de-chauſſes. L'habit eſt un juſte-au-corps à manches étroites ; les pans, qui tombent juſqu'aux genoux, ſe ferment par la pointe en devant, à l'aide de pluſieurs cordons. Les collets & les bordures des habits d'été ſont garnis d'une élégante broderie,

large de deux pouces, & faite avec des nerfs d'animaux. On y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints. On voit de ces habits de peau dont les coutures ſont garnies de perles de verre, ou marquées par des rayes peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleteries ſont tournés en dehors, & ce vêtement d'hiver eſt travaillé avec le même ſoin & les mêmes recherches. Les Yakoutes portent des bonnets de peliſſe, faits, pour la plupart, de la tête de quelque quadrupède. Comme ils ne mettent pas de ceinture par-deſſus leurs habits; ils ſuſpendent la pipe, la bourſe au tabac, le briquet, le couteau, &c., à la ceinture des hauts-de-chauſſe.

L'habillement des femmes eſt preſque le même que celui des hommes, mais il eſt mieux travaillé & plus orné. Les hauts-de-chauſſes ſont un peu plus longs. Pour être dans ſes plus beaux atours, une Yakoute paſſe par-deſſus l'habit ordinaire une veſte ſans manches, de cinq pouces plus courte; cette veſte eſt de peau ou d'un drap fin & rouge de préférence à toute autre couleur. Elle eſt ornée de franges & d'ourlets rayés & chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées ſe diſtinguent par la coëffure. Ce ſont des bonnêts qu'elles font de la peau priſe de la tête de différens quadrupèdes; elles y laiſſent les oreilles qu'elles dreſſent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en treſſes & portent des bandeaux larges, de peaux, & brodés avec plus ou moins de goût. A ce bandeau ſont attachés, à droite & à gauche, de petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit

pouces, large de quatre, passe pardessus la tête, & redescend sur le dos.

Les Yakoutes sont ceux de ces contrées qui mettent le plus de goût dans leur parure; les femmes font elles-mêmes leurs habillemens, au lieu de les acheter tout faits, comme c'est l'usage parmi quelques peuplades de Sibérie. Les filles Yakoutes sur-tout sont mises très-proprement; & leur parure où l'on remarque beaucoup d'art & d'industrie, contraste avec la rudesse de leurs mœurs, & la mal-propreté de leurs habitations & de leur table.

Fin des Mœurs des Yakoutes.



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle Sculp.

Habitant de Kaluga.

DESCRIPTION

DU COSTUME

DES HABITANS

DE KALUGA.

KALUGA eſt éloigné de Moſcou de trente-ſix mille. Nous nous abſtiendrons de traiter ici des mœurs & coutumes de ce canton de la Ruſſie, pour ne point faire un double emploi; devant en parler plus au long, quand nous en ſerons à l'ancienne Capitale de l'Empire Ruſſe. Pour le préſent, nous nous bornerons à la deſcription du coſtume.

Celui des hommes eſt fort ſimple. Un Marchand de Kaluga eſt coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore uſage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il eſt compoſé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre; les rebords ſont ordinairement de la fourrure. S'ils ne ſe terminoient pas en pointe ſur le devant & derrière la tête, ils reſſembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens On porte la barbe & les cheveux tels que la nature ſemble l'exiger.

Sur la chemiſe, on endoſſe une veſte boutonnée à l'ordinaire ; & par deſſus un habit fort large dont les manches retombent juſque ſur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une eſpèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une couleur différente de celle du deſſus. Des hauts-de-chauſſes qui ne ſont rien moins que juſtes ſe renferment dans des botines noires.

Le coſtume des femmes a quelque choſe de pompeux & d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés ſous un bonet fort étrange. Ce bonnet eſt compoſé par le bas d'un bandeau de pluſieurs rangs de perles ajuſtés ſur le front. Le reſte de la coëffure reſſemble aſſez à un éventail déployé & recourbé, garni de broderies & de fleurs deſſinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrêmité d'un collier de perles qui fait pluſieurs fois le tour du col. La chemiſe eſt fermée ſur le devant & aſſez haut, par un nœud de perles de diverſes couleurs. Les manches bouffantes ſont liées ſur le poignet. Une longue robe qui laiſſe à peine voir le bout des pantouffles, eſt recouverte d'une eſpèce de corſet qui ne ſerre point la taille, & qu'on laiſſe entrouvert ſur le devant par le bas. Ce corſet eſt plus ou moins riche, & bordé d'une broderie plus ou moins large ; échancré quarrément, il laiſſe voir le haut de la chemiſe, & fait ſentir les formes heureuſes qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laiſſe pendre avec grace ſes extrémités garnies d'un gland paſſé dans un petit anneau. Une



J. G. de S. Sauveur inv. Muxelle Sculp.

femme de Kaluga.

fille de Kaluga, ainſi coſtumée, a un maintien qui doit en impoſer. Avec quelques modifications, ſur-tout dans la coëffure, cette manière de ſe mettre, entre les mains d'une femme de goût, pourroit mériter de faire mode.

Fin du Coſtume des Habitans de Kaluga.



Desrais del. Mixelle Sculp.

Homme Corfiote.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES INSULAIRES

DE CORFOU.

Les jardins d'Alcinoüs, qu'Homere s'eſt plu à décrire, faiſoient le principal ornement de Corfou, alors appellée Corcyre ou Phéacie. Les Chants de l'Odyſſée, conſacrés à peindre les mœurs des Phéaciens, atteſtent l'antiquité de leur Iſle, qui joua preſque toujours un rôle important dans la mer Ionienne. Les premiers hommes qui l'habitèrent furent, dit-on, des géans. Nous remarquerons à ce ſujet que l'Hiſtoire reſſemble à un verre d'optique; les objets qu'elle fait paſſer ſous nos yeux grandiſſent à meſure qu'ils s'éloignent, & finiſſent par devenir un brouillard où tout ſe confond. Corinthe mettoit Corcyre au nombre de ſes Colonies. Du temps que la Perſe armoit contre les Grecs, cette Iſle étoit une République capable d'entretenir une bonne flotte. Elle prit parti dans la guerre du Péloponèſe. Les Romains trouvèrent en elle une fidelle alliée, lors de la conquête de Carthage. La Capitale de toute l'Iſle ſe vante d'avoir eu Enée pour Fondateur. Dans les premiers ſiècles de l'hiſtoire moderne, Corfou, à peine connue, n'en étoit que plus heureuſe. Mais en 1081

elle ne put échapper aux armes de Guiscard, & subit le joug des Rois de Naples: elle ne se rendit libre dans la suite que pour passer sous l'obéissance de la République de Venise, qui la délivra des prétentions du Prince de Tarente, moyennant une assez forte somme. Le traité fut passé en 1327, ou, selon d'autres, en 1386. Venise n'en fut véritablement propriétaire qu'en 1401; & il lui en coûta 30000 ducats qu'exigea d'elle Ladislas, Roi de Naples. Dans la suite, elle n'épargna rien non plus pour rendre formidable une place si importante par sa position à l'entrée du golfe Adriatique; elle fut obligée, en 1537, de pourvoir seule à la défense de cette Isle, assiégée par le trop fameux Barberousse, à la tête de vingt-cinq mille Turcs. Les Africains y ont fait aussi quelques ravages. Le château S. Ange fut élevé sur le promontoire *Palacrum*, par l'Empereur Michel Comnène. Les contours de cette Isle lui donnent la configuration d'une faulx; il n'en fallut pas davantage aux Anciens pour se livrer à leur imagination; ils dirent en conséquence que Corfou renfermoit la faulx de Saturne, ou celle de Cérès; sans doute pour indiquer à la fois, sous un seul & même emblême, la haute antiquité & la grande fécondité du sol. Et en effet, ce point est l'un des plus fertiles de la terre, & dut être un des premiers habités par les hommes. Cassiope, jadis la Capitale, a cédé cet honneur à la ville de Corfou, sise à-peu-près au milieu du territoire. Elle est commerçante, & la navigation y est en grande considération. Mais les Corfiotes se livrent à la piraterie par goût. Leur paresse ne



Desrais del. Mixelle sculp

femme Corfiote.

tient pas contre l'attrait qu'ils attachent à la profeſſion de corſaire. Quelquefois ils ne ſe permettent ce genre de vie que par eſprit de vengeance ou de révolte. Ils n'ont pas encore oublié qu'ils étoient Républicains, & qu'Athènes & Rome traitoient avec Corfou d'égale à égale. Auſſi ne peuvent-ils être contenus que par la préſence d'un corps de troupes conſidérable & bien diſcipliné, qu'ils ſont obligés de ſouffrir toute l'année en garniſon dans leur ville. Ils s'acquittent avec d'autant plus de ſcrupule des devoirs extérieurs de la religion, qu'ils ſe croient quittes par-là d'y conformer leurs mœurs privées. Ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres en ce qui regarde les plaiſirs de la table; & on pourroit encore aujourd'hui ſe ſervir de leur nom, comme autrefois, pour déſigner un grand mangeur, un bon convive. Les gens de la campagne ſur-tout ſe réſolvent volontiers pendant pluſieurs mois au ſacrifice de leur bien-être, pour ſatisfaire leur appétit gourmand pendant quelques jours. La bonne chère eſt le principal amuſement des noces; on prolonge la fête nuptiale le plus qu'on peut; & pour y faire honneur, on conſent à ſe gêner tout le reſte de ſa vie. C'eſt pendant cette ſolemnité qu'on prodigue les coups de fuſil; & le ſon du tambour y rallie les convives & les anime. Quant à la parure, c'eſt une paſſion à Corfou; il règne à ce ſujet entre les différens villages de chaque diſtrict, une émulation tout-à-fait ruineuſe. La coquetterie eſt ſœur de la galanterie; & la liberté dont les femmes Corfiotes jouiſſent à

cet égard, ne leur laisse rien à desirer. Les mœurs Vénitiennes donnent le ton dans l'Isle. Le cœur du sexe le plus foible n'y tient pas contre les attaques des soldats de S. Marc. Un nouvel Ulysse ne rencontreroit pas sur le rivage de Corfou une seconde Nasicaa. Depuis long-temps les filles distinguées de Corfou n'imitent plus la fille d'Areté (1). A l'exemple de cette Princesse aimable & pudique, on ne les voit plus préférer les plus vils (2) détails domestiques aux soins recherchés de la toilette. Cependant Nasicaa avoit moins besoin qu'elles de laver sa robe & sa ceinture de vierge qu'elle conserva toujours intacte. L'Isle offre encore des jardins comparables sans doute à ceux d'Alcinoüs; la terre mieux cultivée y produit peut-être de plus belles fleurs & de meilleurs fruits. Mais depuis long-temps les principaux de l'Isle de Corfou exercent plus l'hospitalité avec cette simplicité touchante du Roi de Corcyre.

A Corfou, il est un usage moderne qu'on rencontre chez quelques Sauvages, mais qu'on ne trouve pas chez les anciens. Un mari croiroit déroger, s'il permettoit à sa moitié de s'asseoir à sa table. S'il y admet un étran-

(1) Areté, femme d'Alcinoüs, & mère de Nasicaa.

(2) Voyez les VI Chant & suivans de l'Odyssée. Nasicaa (le plus beau caractère qu'Homère ait tracé, après celui de Pénélope), faisoit elle-même la lessive avec ses femmes. Cette épisode du séjour d'Ulysse chez Alcinoüs, est peut-être comparable pour l'innocence des mœurs au livre touchant de Booz & Ruth, dans la Bible.

ger, il accorde à ſon épouſe l'honneur de le ſervir. Les femmes Corfiotes ſont malheureuſes aux champs; il faut qu'elles travaillent à la terre comme les hommes: ſi du moins elles n'en étoient pas mépriſées! Au reſte, les habitantes des Villes vengent bien leur ſexe outragé à la campagne.

Le coſtume d'un Corfiote eſt leſte & léger. Il conſiſte en un gillet qui ſe met ſur la chemiſe. Une ceinture eſt au bas. Pardeſſus, une veſte courte à longues manches qui tombent au poignet; au bras, elles ont des revers en pointes: des culottes à la françoiſe, c'eſt-à-dire en poires. La garniture de la culotte d'une couleur différente de l'étoffe: des bas à coins & des ſouliers élégans & fins, comme les nôtres. Au haut de la cuiſſe, eſt ſuſpendue pardevant une eſpèce de grand couteau, ou dague. Le Corfiote qui aime à fumer du tabac, fait uſage de longues pipes. Il porte des manchettes & des cravattes. Il ſe coëffe ordinairement d'un bonnet qui a quelque reſſemblance avec un turban qu'on auroit roulé en forme de pyramide. Dans l'un des plis du bonnet, il attache la natte de ſes cheveux, dont il laiſſe pendre l'extrêmité.

L'habillement des femmes a une ſorte d'élégance. La coëffure en eſt toute particulière. Qu'on imagine une eſpèce de coëffe blanche aſſujettie ſur le front comme un bandeau, & dont les bouts ſe rabattent derrière la tête ſur le col: elle ne laiſſe preſque point voir la chevelure. Une aigrette eſt fichée ſur le côté. La

chemiſe a un tour de gorge qu'on laiſſe voir pardeſſus le corſet ou juſte lacé pardevant. Les manches ont des revers comme celles des hommes. Elles portent ordinairement un tablier, plus court & plus étroit que le jupon. L'inſpection de la figure ſuppléera à notre deſcription.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Corfou.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Islandois.

MŒURS
ET COUTUMES
DES ISLANDOIS.

C'EST au Phyſicien qu'il conviendroit d'écrire les premières pages des annales de l'Iſlande. Peut-être cette Iſle de l'océan atlantique n'eſt-elle que le produit des volcans. Du moins, on ne peut faire un pas ſur cette terre iſolée, ſans y rencontrer des traces effrayantes d'un feu concentré & toujours actif, quoiqu'allumé depuis des milliers d'ans. Un ſol, théâtre des criſes violentes de la Nature, étoit peu propre aux grands événemens de la politique. Auſſi l'Iſlande ne fut-elle connue long-tems que de nom, ſi toutefois on peut y reconnoître la *Thulé* des Anciens. L'hiſtoire moderne ne lui ſoupçonne des habitans que pluſieurs ſiècles après l'ere vulgaire. Quelques pêcheurs des côtes d'Ecoſſe ou d'Irlande y échouèrent, dit-on, & en prirent poſſeſſion les premiers. En 860, un ſemblable haſard en procura la découverte à des pirates du Nord. Un certain Harald tyranniſoit alors en Norwege. L'Iſlande offrit un port à la liberté aux abois; & l'an 928 vit jetter dans ſon ſein orageux les fondemens d'une Monarchie-républicaine; édifice fragile qui ſe ſoutint juſqu'en 1260,

époque de la réduction de l'Iſle à la couronne Danoiſe. Un peu plus d'intelligence parmi les habitans, les eût mis à l'abri de toute invaſion étrangère. La religion y ſuivit le train des choſes humaines. Les habitans aînés de l'Iſlande étoient chrétiens en y abordant; mais livrés à eux-mêmes & aſſociés dans la ſuite aux émigrations tumultueuſes des contrées ſeptentrionales, le paganiſme n'eut pas de peine à ſe naturaliſer dans une Iſle où les révolutions phyſiques n'ayant pour témoins que des ſpectateurs ignorans, favoriſoient merveilleuſement la ſuperſtition. Alors, diſent les annales Iſlandoiſes, le ſang des hommes fumoit ſur l'autel des Dieux; il falloit de tels ſacrifices pour honorer dignement le Mahomet du Nord, cet Odin qui ſe fit paſſer pour la Divinité en empruntant ſon nom. Vers l'an 1000, l'Evangile eut le pas ſur l'*Edda*, grace au zèle de ſes Apôtres, dont quelques-uns furent Martyrs. Rome ne dédaigna pas cette conquête; & bientôt l'Iſlande dévote ſe fit un devoir de payer ſon denier à S. Pierre, & en obtint le droit d'avoir auſſi ſes Saints. Soumiſe déjà pour le temporel aux ordres d'un Gouverneur & aux loix d'un Tribunal, elle ſouffrit encore la juriſdiction ſpirituelle des Evêques, & ſe chargea de nourrir quantité de maiſons religieuſes. Ses cent quatre-vingt-neuf Egliſes reconnoiſſent aujourd'hui pour légiſlateur Luther, dont la réforme fut introduite dans l'Iſle l'an 1550. On doit croire qu'il en coûta du ſang. Un Evêque catholique paya de ſa tête la défenſe opiniâtre de ſes autels. Depuis il reſte encore un levain caché; étincelle qui, au

premier



Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Islandoise.

premier coup de vent, pourroit produire un incendie. Comme on devoit s'y attendre, la couronne Danoise confisqua à son profit une partie des revenus du Clergé Romain. L'autre part fut distribuée aux Evêques Luthériens. Il est resté si peu de chose aux Pasteurs, qu'ils sont obligés, pour vivre, de travailler de leurs mains. Ils n'en sont que plus respectés.

Sa population ne répond pas tout-à-fait à son étendue. Près de deux cents lieues de long, sur cent de large, n'offrent que soixante mille habitans. Mais la nature du sol ne pourroit suffire à un plus grand nombre d'individus. Que demander à un amas informe de rochers nuds & de montagnes dépouillées? Les hommes sont toujours trop sur un terrein dont les entrailles de feu ne vomissent que de la cendre & des pierres: par-tout où ils se trouveroient, ils ne seroient jamais assez, s'ils pouvoient y jouir de la Paix à l'ombre de la Liberté. Les Islandois, ainsi que tous les autres Peuples, furent obligés d'opter, & de sacrifier leur indépendance à leur tranquillité. Aujourd'hui, s'ils ne connoissent point le bonheur, ils ne sont pas assez malheureux pour ne pas regretter leur patrie, quand ils en sont éloignés. Peu de Peuples sur la terre tiennent autant à leur sol natal que les Islandois. S'il est des préjugés nécessaires, c'est surtout celui qui nous fait détourner les yeux des contrées favorisées de la Nature, pour nous fixer au roc stérile qui nous a donné la naissance. L'insulaire de l'Islande a un caractère analogue au pays où il respire. Il semble que le rire soit étranger à sa physionomie, & il faut

convenir que les objets qui frappent ſans ceſſe ſa vue ſont peu faits pour égayer ſes traits. Dans un coin du monde où la Nature ſe développe avec le plus d'énergie, on s'attendroit à trouver des hommes plus mâles & plus robuſtes que ne le ſont ordinairement les Iſlandois. Et peut-être leur conſtitution ſeroit telle, ſi leur patrie ne leur refuſoit pas une nourriture ſubſtantielle & proportionnée à leurs beſoins. Ils ne vivent, pour ainſi dire, que d'emprunt. Le bois même indiſpenſable pour la conſtruction de leurs triſtes demeures, & pour adoucir leur froide température ; ils en ſont redevables aux vents & aux flots de la mer, qui en jettent une grande quantité ſur le rivage : mais ils paient cher cette faveur ; la même cauſe les aſſiège de glaces d'un volume énorme, & couvertes de bêtes fauves, dont ils ont beaucoup de peine à ſe délivrer. Du temps qu'ils ſe gouvernoient eux-mêmes, ils croiſoient ſur l'océan, & s'emparoient de force de ce que la Nature leur refuſoit conſtamment. A préſent, à la merci d'une compagnie de Marchands avides autoriſés par le Gouvernement, à qui on en impoſe, on leur apporte à peine le quart du pain qu'ils conſommeroient dans leur année ; & ils n'en murmurent pas davantage. Tant qu'on les verra auſſi dociles, il eſt probable qu'on ne s'empreſſera pas de réprimer les monopoleurs. Cependant les Inſulaires de la côte du Nord ſe laſſent, dit-on, d'une exiſtence auſſi précaire, & comparent quelquefois leur poſition actuelle à l'état d'indépendance de leurs premiers ancêtres. C'eſt ſur-tout quand il s'agit d'exercer les devoirs de l'hoſpi-

talité, qu'ils regrettent les temps primitifs où leurs moyens d'obliger répondoient toujours au desir qu'ils en avoient. Du moins aujourd'hui leur manière d'offrir met du prix au peu qu'ils donnent. Officieux & bons, ils ne font point attendre un service; & la bonne-foi caractérise leurs moindres procédés. Nés sensibles, quand ils entrent dans une maison, tout le monde a part à leurs caresses. Leur conversation n'est pas plus brillante que gaie. Ils sont trop aisés à persuader, pour qu'on puisse avoir le courage de s'amuser long-temps à leurs dépens. La récréation le plus de leur goût, celle dont ils ne se sont pas encore lassés depuis un temps immémorial, & dont sans doute ils se lasseront moins que jamais par la suite, c'est la lecture réitérée de leurs annales. Il est facile de concevoir qu'ils doivent trouver bien du plaisir à se rappeller les anciennes époques de leur histoire; le souvenir du passé les console du présent, & devroit les faire penser à l'avenir. Le chef de la maison lit le premier; & chaque membre de la famille prend le livre tour-à-tour : on recommence, quand il est achevé. Aussi la plupart des Islandois réciteroient de mémoire toute la suite des évènemens qui intéressent leur patrie. Quelquefois ils chantent des vers dont le sujet est toujours analogue au pays. Il est des refrains qu'on répète en chœur. Mais cette musique ne peut avoir d'attrait que pour les Insulaires. L'oreille superbe d'un étranger familiarisé avec les savans accords des Nations policées de l'Europe, n'y trouveroit aucun charme. Ils connoissent aussi la danse & quelques jeux. Ils réussissent

principalement aux échecs; & le plus mince des campagnards de l'Iſlande en donneroit des leçons aux plus huppés des citadins de nos Capitales. On remarquera que, parmi les pièces qui compoſent leurs jeux d'échecs, ils appellent *évêques* ce que nous nommons *fous*. Ils s'adonnent auſſi dans leurs fêtes à quelques exercices de corps, tels que la lutte, la courſe de chevaux, la boule, &c. Ils aimeroient le vin, s'ils pouvoient s'en procurer plus ſouvent. Les Iſlandoiſes, qui fréquentent les places de commerce, appellent *vin de meſſe*, le verre de vin qu'on leur fait boire pour conclure un marché. Les hommes préfèrent un verre d'eau-de-vie. La débauche (1) n'eſt pas le vice du plus grand nombre; & le vol eſt très-rare parmi eux. Quoiqu'ils ſoient ſoumis aux loix du Danemarck, on leur permet en pluſieurs occaſions de recourir au code Iſlandois, qui leur fut donné jadis par le Roi *Magnus Lagabœter*. On peut leur reprocher d'aimer un peu trop les procès, & d'être tracaſſiers entr'eux. La hache & la corde ſont les deux ſeuls ſupplices en uſage pour les hommes. Les femmes condamnées à mort ſont noyées dans un ſac. Il faut leur rendre la juſtice de dire que les exécutions crimi-

(1) Une chronique, ſans doute ſcandaleuſe, prétend que, lors d'une épidémie qui, en 1707, dépeupla toute l'Iſlande, les filles de l'iſle que ce fléau épargna, furent autoriſées à ſe permettre juſqu'à ſix foibleſſes, ſans tirer à conſéquence. On ajoute que jamais elles ne ſe montrèrent ſi bonnes patriotes qu'en cette occaſion.

nelles ne ſont pas auſſi fréquentes chez eux qu'ailleurs. Seroit-ce parce qu'ils ſont plus pauvres que les autres Peuples? Peut-être ne ſont-ils devenus chicaneurs que par les efforts qu'ils font pour concilier leurs loix nationales avec celles de la puiſſance étrangère qui les a ſubjugués. Ils ont à cœur leur religion; mais le zèle qu'ils lui portent dégénère plutôt en ſuperſtition qu'en fanatiſme. On leur reproche le défaut d'induſtrie; bien loin d'avoir l'eſprit inventif, ils n'ont pas même le talent de perfectionner. Ils font, ni plus ni moins, ce que faiſoient leurs pères, & ce que feront encore leurs enfans, ſi le Gouvernement auquel ils ſont ſoumis n'imagine quelque moyen d'encouragement. Au rude métier de Mars, jadis leur idole, ils préfèrent l'occupation monotone de la pêche, & le ſoin paiſible des troupeaux. La race des Héros eſt éteinte parmi eux, & ne ſeroit pas à regretter, ſi elle n'eut pas été remplacée par des hommes dégénérés & malheureux.

Dans toute l'Iſlande, il n'y a ni villes ni villages. Chaque famille a ſon habitation ſéparée. Les maiſons, petites & baſſes, conſtruites avec de la lave & recouvertes de gazon, ſont abritées derrière les quartiers de rochers qui coupent les plaines en tout ſens. Les fenêtres ſont fermées avec l'épiderme des animaux, en guiſe de carreaux de verre. Sur la côte on rencontre quelques Comptoirs pour le commerce, & quelques édifices publics peu conſidérables. Le voyageur n'a que les Egliſes pour aſyle; il y paſſe les nuits. Le pain quotidien eſt le poiſſon que les Iſlandoiſes font ſécher. Le beurre

n'y eſt eſtimé que quand il eſt rance. Rarement ſert-on de la viande ſur la table. Ils convertiſſent en gruau une certaine mouſſe qui croît dans le pays. Leur boiſſon eſt du lait aigri ou coupé. Ils cultivent quelques légumes ſans beaucoup de ſuccès; mais la terre ſe refuſe abſolument à la culture des arbres fruitiers. Ils ont d'aſſez bons pâturages, qui exhalent le parfum le plus ſuave. Mais il leur manque une adminiſtration ſage & active pour tirer quelque parti de leur ſol ingrat, qu'il faut ſans ceſſe diſputer aux neiges amoncelées, aux glaces, aux feux ſouterreins & à tous les accidens terribles qui en ſont la ſuite. L'objet le plus important de leur trafic eſt le duvet d'un certain canard ſauvage qu'ils ont le ſecret d'apprivoiſer, & que nous connoiſſons ſous le nom d'édredon. C'eſt le tréſor de l'iſle. Il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément dans le lieu de la terre le plus âpre & le plus dépourvu des douceurs & des aiſances de la vie, qu'on trouve une des choſes qui caractériſent le mieux la molleſſe & le luxe des habitans de nos grandes villes. La monnoie danoiſe a ſeule cours en Iſlande. Mais les eſpèces en ſont rares; les affaires ſe traitent par échange. Un ſavant d'Allemagne nous apprend qu'autrefois ſes compatriotes aiſés étoient dans l'uſage de troquer quelques-unes de leurs denrées contre les bonnes graces des filles Iſlandoiſes pauvres, mais jolies.

L'air qu'on reſpire en Iſlande eſt pur & ſain. Si les habitans ne jouiſſent pas d'une conſtitution plus forte, c'eſt qu'ils ſe nourriſſent mal; & peut-être auſſi, parce

qu'on ſevre les enfans du ſein maternel trois jours après la naiſſance. On les fait paſſer tout de ſuite au lait de vache. Les femmes vivent plus long-temps que les hommes; & le nombre de leurs années ſemble ſe multiplier avec celui de leurs enfans. Cet exemple devroit raſſurer nos mères de famille qui s'effraient de leur fécondité. Le ſcorbut eſt la maladie la plus commune en Iſlande. Les pêcheurs de profeſſion ſont ſujets à de fréquentes attaques de goutte.

S'il n'y a pas d'endroits ſur la terre où la Nature ſe montre avec un front plus ſévère; ſous ces triſtes amas de neiges & de glaces qui ſe ſuccèdent ſans intervalle, il eſt doux de voir jaillir des ſources d'eaux chaudes avec une profuſion qui n'exiſte en aucun autre lieu. L'Inſulaire galant qui ne rencontre point ſur ſon chemin de roſes pour en parer le ſein de ſa belle, lui fait préparer un bain, & lui prouve ſon attachement en veillant à ſa ſanté. Les mariages ne ſe font pas toujours par inclination. Par une ancienne loi de l'Iſle, il étoit défendu ſous peine de banniſſement, à un homme pauvre ou qui n'avoit de quoi vivre que pour lui ſeul, d'épouſer une femme totalement dépourvue de biens. On mettoit auſſi les mendians hors d'état de ſe reproduire, dans la perſuaſion où l'on étoit qu'en fécondant la misère, on multiplioit les crimes. C'eſt le prédicant qui ſe charge de faire la demande de la fille à ſes parens. La cérémonie ſe borne à la bénédiction nuptiale qu'on donne aux conjoints, le Dimanche, devant l'autel. Le Paſteur ſuſpend le ſervice divin pour les unir. Un verre d'eau-

de-vie qu'on distribue aux conviés, est presque le seul extraordinaire qui distingue un festin de noces des repas journaliers. L'eau-de-vie passe dans le pays pour être la boisson la plus précieuse après le lait. Mais on se dédommage en répétant force chansons patriotiques composées par leurs ancêtres, & dont ils ont du moins conservé le goût, s'ils ont perdu le talent d'en faire de nouvelles. Il est vrai qu'ils ne trouveroient plus de sujets propres à réveiller leur verve. Ce seroit ici le cas de parler de leur amour pour la poésie & l'histoire, de rappeller leurs *sagas*, leurs caractères raniques, & surtout l'*Edda*, ce code religieux qu'ils ont reçu d'Odin, & qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Il seroit curieux de rapprocher de nos Troubadours ces fameux *Scaldes* chargés de célébrer les exploits des grands hommes leurs contemporains, & de transmettre à la postérité les évènemens glorieux de leur patrie. Alors la personne d'un Poëte étoit sacrée. Il exerçoit une sorte de ministère public. Placé au centre de l'armée ou dans le Palais des Souverains, les Scaldes distribuoient la louange ou le blâme; & leurs vers étoient autant d'arrêts qui ennoblissoient ou flétrissoient à jamais ceux dont le nom s'y trouvoit prononcé. Seuls Historiens de leur Nation, ils rempliſſoient en même-temps les fonctions de Pontifes & de Législateurs. Que de titres à la considération! Souvent même, médiateurs entre les Rois, ils marioient avec art l'olive de la paix aux lauriers de la guerre. Si toutes les Nations avoient eu leurs Scaldes, ou bien, si les Scaldes avoient obtenu des autres Peuples l'estime

dont

dont ils jouiſſoient dans les contrées du Nord, l'Hiſtoire primitive ſeroit mieux connue. Il eſt vrai de dire que ces Poëtes ſeptentrionaux n'aimoient point à peindre la Vérité nue. L'Imagination ſe plaiſoit à lui faire porter ſa brillante livrée. Quelquefois ils ſe voyoient néceſſités à parler par énigmes ou par hyperboles, ſelon le caractère du Prince auprès duquel ils étoient admis. Les Scaldes avoient moins de génie que les Bardes. La difficulté de les entendre leur ôte peut-être beaucoup de leur prix. On doit néanmoins faire cas de ces antiques monumens de littérature nationale, quand bien même ils n'approcheroient pas des poëſies erſes d'Oſſian, écrivain original & ſublime, qu'on ſeroit tenté de placer entre Moïſe & Homère, ſi l'on avoit la témérité d'aſſigner les rangs à ces trois beaux génies! Peut-être les Iſlandois doivent-ils leur attachement excluſif pour leur patrie rude & ſauvage, au plaiſir qu'ils éprouvent en récitant les chants hiſtoriques de leurs Scaldes. Ils ſont inſtruits à fond des plus petits événemens des ſiècles les plus reculés de leurs annales: le bourgeois de nos villes ne ſait pas mieux ce qui ſe paſſe dans le quartier qu'il habite. Quant aux arts libéraux & méchaniques, ceux d'entre eux qu'on fait inſtruire ſe montrent très aptes aux ſciences, & très adroits. Pluſieurs même ſe ſont fait une réputation dans les Univerſités danoiſes. Ils ne poſsèdent pas encore chez eux ces pièces de méchanique propres à meſurer le temps. Mais ils ſuppléent à nos horloges par des ſabliers très juſtes, & par la lumière graduellement prolongée de leurs lampes d'hiver. Aucuns monu-

mens, il eſt vrai, n'atteſtent dans l'Iſle le génie créateur des habitans; mais peut-on ſe livrer à de grands travaux & prétendre à leur donner de l'importance & de la ſolidité, ſur un ſol dont la baſe eſt un volcan? Car le mont Hécla ne doit être conſidéré que comme le plus conſidérable des cratères de l'Iſlande.

L'Iſlandois eſt d'une taille moyenne, mais bien priſe & régulière; il ſemble ſe rendre juſtice en ſe raſant la barbe dont jadis il étoit fier, & qu'il portoit comme un ſigne de la force qui l'a abandonné avec ſon indépendance. L'ancien coſtume Iſlandois n'a ſubi preſqu'aucun changement. Peu élégant, mais propre, il eſt analogue au climat. Par toute l'Iſle les hommes portent ſur la peau une chemiſe, quelquefois une flanelle, & pardeſſus un habit de matelot & de grandes culottes. En voyage, ils mettent encore pardeſſus un manteau *hempa*, qui, comme le reſte de l'habillement, eſt de drap noir qu'ils fabriquent eux-mêmes, & qu'ils appellent wadmel. Mais au nord de l'Iſlande, les habits ſont blancs en été; on les fait de toile. On fait uſage de grands chapeaux à trois cornes; les chauſſures ſont des bas de laine & des ſouliers du pays, c'eſt-à-dire, de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Ce ſoulier conſiſte en une pièce quarrée un peu plus large que la longueur du pied, & aſſemblée par les deux extrêmités vers le talon & les orteils; on l'attache par une courroie autour du pied. Cette eſpèce de ſandales, toute unie & ſans talon, eſt très-commode par-tout où le terrein eſt uni. On ne pourroit y trouver le même avantage parmi les rochers & les pierres dont

l'Islande abonde. Mais les Insulaires y sont faits. On a coutume de mettre les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines.

L'habit de pêche d'un Islandois, pour être complet, doit consister en un pantalon *leistabraakur*, qui monte très-haut, lequel est fortement lacé au-dessus des hanches; *stackur*, une veste un peu ample, bien fermée autour du col & de la ceinture; *taatiller*, des bas d'une laine grossière, fortement foudée jusqu'à la consistance d'une peau; *sjoeskor*, des souliers-de-mer d'un cuir épais. Les plus pauvres, quand ils vont pêcher, passent tout simplement pardessus leurs habits ordinaires un ample surtout de peau de mouton ou de cuir; pour le conserver, ils le frottent de foie de poisson. De retour chez eux, ils se dépouillent aussi-tôt de ce surtout.

Les femmes ne sont pas toutes très-jolies; il s'en faut. Mais elles paroissent généralement bien faites, ont de belles dents & la peau blanche. Très-sensibles au froid, elles s'habillent comme les hommes en drap noir. Pardessus la chemise, close par une couture qui cache le sein, elles ont une camisole noire, puis une espèce de casaquin lacé pardevant. Les manches étroites & longues, descendent jusqu'au poignet. Les boutons qui en ferment l'ouverture au-dessous du bras, sont d'argent d'un travail très-fin. Chaque bouton est fermé d'une feuille de métal sur laquelle le Futur fait graver son chiffre entrelacé avec celui de sa Prétendue. C'est ordinairement un cadeau que l'amant fait à sa maîtresse. Au haut de la robe est attaché, autour du cou, un petit

collier noir de velours ou de soie, large de trois doigts; souvent il est bordé d'un cordonnet d'or. Le jupon, aussi de drap noir, descend jusqu'au pied. Tout autour & en haut du jupon, la taille est prise par une ceinture de tresse d'argent, à laquelle est attaché le tablier encore de drap noir, garni de boutons travaillés. Pardessus cet habillement, les femmes mettent une mante dans le même goût que le manteau des paysans de *Wingaker* en Suède, avec cette différence que ces manteaux sont plus larges par le bas. Cette mante couvre le cou & les bras jusqu'au poignet, & elle est de six à huit pouces plus courte que le jupon. De haut en bas elle a un revers d'une étoffe qui ressemble beaucoup au velours d'Utrecht, & que les Islandoises ordinairement fabriquent elles-mêmes. Cette robe ample a quelqu'analogie avec celle que portoient les Jésuites; elle a des manches étroites qui vont presque jusqu'aux mains. Quelques-unes sont bordées au bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture que celles qui les portent font elles-mêmes, & qui ressemble à la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, & a très-bon air. Les dames ou les femmes aisées portent le long du devant de la mante plusieurs paires de boucles d'argent presque toujours dorées, joliment travaillées, & qui ne servent que pour l'ornement.

La coëffure des Islandoises est formée de plusieurs mouchoirs blancs de grosse toile roulés autour de la tête, & dont l'élévation est de deux fois la longueur du visage. Cet édifice, qui a exactement la forme d'un pain

de sucre haut de trois pieds, est serré sur la tête par un autre mouchoir de soie large de trois ou quatre pouces, qui sert plus à entretenir la chaleur, qu'à ajouter à la parure. Les jeunes filles en général n'ont pas droit de porter cette coëffure avant l'âge nubile. La parure des femmes le jour de leurs noces est singulière. Autour de sa coëffure, la Mariée porte une couronne de vermeil, & au col deux chaînes, dont l'une pend en esclavage sur la poitrine, tandis que l'autre reste sur les épaules. Elles ont une troisième chaîne, au bout de laquelle ordinairement est attaché un cœur qui s'ouvre, & où l'on met du baume ou d'autres parfums. Pendant cette cérémonie, on ne porte point de mante. Les Islandoises portent aussi autour du col une espèce de fichu de soie ou d'indienne qu'elles attachent quelquefois pardevant à la camisole. En un mot, pour avoir une idée exacte de l'habillement d'une Islandoise, il faut jetter les yeux sur le costume des femmes, représenté dans les vieux tableaux & aux portails des Eglises gothiques.

Le luxe & le rang ne changent rien à la forme des habits; mais les matières en sont plus ou moins précieuses. Le drap est plus fin ou plus grossier; & les ornemens de vermeil chez les riches, ne sont que de cuivre chez les pauvres. L'habillement complet de l'une des premières dames de l'Islande, peut coûter jusqu'à 300 rixdales. Un habit d'une femme de la moyenne classe, en y comprenant le chapeau de voyage, la ceinture, la chaîne, les épingles de feuilles d'argent qu'on met dans les cheveux; la tresse de cheveux, les boutons

de manches, les gants fourrés, & enfin la toilette dans laquelle on enveloppe toutes ces différentes pièces : tout cela se monte ordinairement à 54 *richedalers* ou *rix-dales*, c'est-à-dire, 54 écus argent de France.

Fin des Mœurs & Coutumes des Islandois.



Desrais del. Muxelle sculp.

Homme Touralinze.

MŒURS
ET COUTUMES
DES
TOURALINZES.

LES Tatars du XIII^e^ siècle, lors de leurs conquêtes en Sibirie, y laissèrent plusieurs Colonies. Celle qu'ils établirent sur la pointe orientale du mont Oural, donna naissance à la petite peuplade appellée aujourd'hui *villageois de Toura*, Ville bâtie près d'une rivière qui en a retenu le nom. *Tourali* ou *Touralinzi* signifie hommes sédentaires dans des Villes. Un Chef de parti Kosak venu des rives du Don, les subjugua en 1580, & les céda par foiblesse au Tkar de Russie, qui rebâtit en 1600 le lieu de résidence du Souverain de la Nation vaincue. Les Touralinzes d'à-présent ne sont plus propriétaires que d'une *slobode* considérable (fauxbourg) des Villes Tourinsk & Tioumen, dont ils étoient jadis les maîtres. Le reste de cette peuplade occupe quelques Villages dispersés dans les bois, sur les montagnes couvertes de neige, & le long des petits ruisseaux qui grossissent la Toura.

Dans tous leurs uſages, ainſi que dans la langue qu'ils parlent, on reconnoît bien les deſcendans des Tatars; mais ils ont conſervé une ſorte de phyſionomie morale & phyſique, qui empêche de les confondre entiérement avec ceux dont ils ſortent. Le voiſinage des Villes leur a fait perdre l'énergie de leur caractère primordial. Moins civiliſés que leurs frères de Kaſan & d'Orembourg, ils ſont plus laborieux; mais ils montrent une docilité qui tient beaucoup d'une ame timide. On voudroit auſſi les voir plus amis de la propreté. Ils ſont d'ailleurs robuſtes, & ont beaucoup d'embonpoint.

Peu de leurs Villages (aouls) contiennent plus de dix fermes. Leurs maiſons conſtruites en bois de poutre, & compoſées de deux pièces, ſont petites & tenues ſans beaucoup de ſoins. Ils préfèrent l'éducation des abeilles & des troupeaux, aux travaux de l'agriculture. Ils donnent quelques momens à la pêche. Mais l'hyver eſt conſacré à l'exercice de la chaſſe. C'eſt alors qu'ils mettent à leurs pieds des chauſſures qui méritent d'être décrites. Ces ſouliers, très-propres à marcher leſtement ſur la neige, ſont de petites planches très-minces recourbées aux extrêmités, & recouvertes de la peau des pieds de rennes ou d'élans. On donne à ces eſpèces de patins une longueur de huit pieds, ſur ſix à ſept pouces de large.

Ils apprêtent leurs mets à la manière Tatare; mais ils ont beaucoup de goût pour les boiſſons Ruſſes, & mâchent du tabac preſque toute la journée.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Touralinze.

Leur coſtume eſt un compoſé de modes Tatares & Ruſſes, avec beaucoup de variations; mais tout cela annonce la miſère & la mal-propreté. La parure des femmes tient davantage au goût de leurs ancêtres.

Depuis leurs converſions, les Touralinzes n'oſent plus ſe marier à pluſieurs épouſes à la fois; & la mort ſeule de l'un des conjoints peut en briſer le joug. Ces deux clauſes, aſſez dures pour des Tatars jadis Mahométans, ont fait tomber de beaucoup le prix des filles, en plus grand nombre que les garçons. On a une femme pour un cheval.

L'idiôme national eſt la langue Tatare, mais tellement corrompue & défigurée, qu'elle eſt devenue un dialecte qui leur eſt propre. Ils parleroient plus purement ſi, en ſupprimant les écoles Mahométanes, on leur en eût ſubſtitués d'autres. Depuis 1720, époque de leur baptême qui leur fut adminiſtré par les ſoins de Philophée, Archevêque de Tobolsk, il ſeroit difficile de trouver quelqu'un d'entr'eux qui ſût lire & écrire. Le Clergé Grec n'a pas trouvé les mêmes moyens de les inſtruire que les Moulas. On a apparemment penſé que les lumières de la raiſon étoient ſuperflues à ceux que la foi venoit d'éclairer. Cependant un peu moins d'ignorance auroit pu les attacher au nouveau culte, comme ils le ſont encore à l'ancien. La circonciſion leur eſt interdite. Mais, devenus doublement ſuperſtitieux, pour n'avoir rien à ſe reprocher dans tous les cas, ils obſervent à la fois le Ramazan & le Carême. Peut-être

eût-il été plus convenable de les mettre à même de changer de Religion avec connoiſſance de cauſe. On riſque de compromettre la Vérité, en l'expoſant aux yeux de ceux qui, accoutumés aux ténèbres, n'ont point été préalablement diſpoſés à voir la lumière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Touralinzes.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Tatar de Tobolsk.

NOTICE
SUR LES TATARS
DE TOBOLSK
ET DE TOMSK.

L'AN 1582, Yermk, Chef de Koſaks, pénétra juſqu'au fleuve Irtiſch, ruina Sibir, Capitale de Sibirie, bâtie ſur la rive droite, & en diſperſa les habitans Tatars. En 1587, le Gouvernement Ruſſe ſe trouvant maître des conquêtes du barbare Yermak, fonda à l'embouchure du fleuve Tobol une autre Capitale (Tobolsk) qui remplaça Sibir.

Les Tatars actuels de Tobolsk repréſentent les anciens poſſeſſeurs de cette contrée. Ils ne fréquentent pas la Ville; mais ils occupent les deux côtés du fleuve Tobol. Les Villages qu'ils ont formés contiennent de dix à cinquante fermes, & peuvent être évalués à plus de quatre mille mâles. Leur conſtitution phyſique & morale a tant de reſſemblance avec celle des Touralinzes, que ces deux Peuples doivent être iſſus de la même ſouche. Ils ne diffèrent que par le culte. Les Tatars de Tobolsk ont tenu bon; on n'a pas encore pu leur faire bien comprendre l'avantage du baptême ſur la circonciſion;

& dans la balance de leur groſſier jugement, l'Evangile n'a pas eu plus de poids que le Coran.

Ils ſont tous agriculteurs par néceſſité : ils euſſent préféré d'élever des beſtiaux ; mais le mauvais air qu'exhalent les eaux mal dirigées de l'Irtiſch & du Tobol, feroit périr leurs troupeaux. Plus laborieux, ils ſeroient plus à leur aiſe. Chacun d'eux ne laboure que ſes trois *diſettines* (1) de terrein ; la chaſſe ne ſauroit les dédommager ; ils ne trouveroient pas de gibier ; & les tentatives qu'ils ont faites ſur les abeilles n'ont point eu de ſuccès. Les femmes ſont preſque toutes Tiſſeranes ; mais leurs métiers, d'une méchanique trop ſimple, n'avancent pas la beſogne en proportion du temps. Leur pauvreté habituelle les met dans l'heureuſe impuiſſance de ſatisfaire au luxe & à la débauche. Le prix d'une fille à marier eſt de vingt à cinquante roubles. Peu d'hommes ont plus d'une femme.

Les Tatars de Tomsk proprement dits, frères des précédens, n'habitent pas les fauxbourgs de la Ville qui porte leur nom. Ils ſont répandus depuis les montagnes de Kouſnezk ſur les deux rives du Ton, juſqu'à l'embouchure de ce fleuve dans l'Oby. Diviſés en quatre woloſts, chacun de ces woloſts contient trente Villages. Depuis le dénombrement fait en 1760, chaque quartier de trente Villages ne paie la taxe qu'à raiſon de quatre cents trente mâles. Les abeilles & les beſtiaux les occu-

(1) *Diſettine* eſt une étendue de ſoixante braſſes de long ſur quarante de large.



Desrais del. Mixelle Sculp.

femme Tatar Tobolsk.

pent tout entiers au détriment de l'agriculture; ils ont d'épaiſſes forêts très-favorables à la chaſſe. Ce Peuple enterre ſes morts toujours près d'un bois, & conſtruit ſur la foſſe une cabane en poutre qui reſſemble beaucoup à une maiſon; enſorte que de loin un cimetière a la forme d'un Village. La loi de Mahomet autoriſe la polygamie, mais ils ne ſont pas aſſez riches pour faire uſage de ce droit. On peut ſe procurer une jolie fille de vingt ans & d'une bonne complexion, pour un cheval qu'on donne au père, & un habit de gala à la mère. Le principal ornement d'une fiancée le jour de ſes noces, eſt ſon taſtar; c'eſt un grand linge qui ſert de voile. Pendant la cérémonie, on le fait retomber ſur le viſage avec beaucoup de grace. Pour ſe parer, on met un petit bonnet de quelque riche étoffe, & pardeſſus un autre bonnet applati & garni d'un bord de fourrure. Le col des chemiſes eſt toujours brodé en diverſes couleurs. Aux oreilles, les femmes de Tobolsk & de Tomsk mettent des cordons, des perles de verre, au lieu de boucles d'oreille. Le reſte du coſtume diffère peu de celui des Kaſanniennes. L'habillement des hommes eſt comme à Kaſan.

Fin de la Notice ſur les Tatars de Tobolsk ou Tomsk.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme de Murcie.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DU ROYAUME DE MURCIE.

C'EST ſur-tout en politique que les plus petites cauſes donnent lieu aux plus grands événemens. Un caprice amoureux du Roi des Goths, alors maîtres de l'Eſpagne, occaſionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Rodrigue (1), élu par ſa Nation, abuſa du pouvoir ſuprême pour déshonorer la fille (2) de l'un de ſes Généraux. Outragé dans ce

(1) Ce Prince courageux paya cher ſon incontinence. Vaincu par les Maures, les uns le font mourir de ſes bleſſures & de ſon déſeſpoir; les autres diſent qu'il échangea le Manteau Royal contre un froc, & finit ſes jours Hermite en Portugal. Un Hiſtorien Arabe, témoin de la révolution, raconte qu'après ſa défaite il prit les habits d'un Berger, & ſe réfugia dans la Caſtille, ſans laiſſer aucune trace de lui.

(2) Elle ſe nommoit Florinde. Pour inſtruire ſes parens de ce qui venoit de lui arriver, à la Cour, de la part de Rodrigue, auprès de l'Epouſe duquel elle étoit, ſa pudeur, dit-on, lui fit imaginer de ne leur envoyer qu'une bague fendue en deux, au lieu du récit qu'elle ne pouvoit

qu'il avoit de plus cher, le père (1) alla chercher des vengeurs chez ſes voiſins d'Afrique. Le Royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de Maître, & ne couta preſque rien aux Vainqueurs. Les portes de la Capitale leur furent ouvertes auſſi-tôt qu'ils ſe montrèrent. Les Habitans évacuèrent leur patrie, & l'abandonnèrent aux Soldats, qui s'y établirent pour la repeupler. D'ailleurs, c'étoit dès-lors l'un des cantons de l'Eſpagne qui pouvoit fournir des vivres le plus abondamment à une Armée ſtationnaire. Un certain Abraham Alexandri, Afriquain de nation, en fut nommé Gouverneur. Cet événement mémorable arriva l'an 715 de l'ère chrétienne. D'autres le placent en 710.

Les Maures conſervèrent la Murcie juſqu'en 1240; il ne falloit rien moins qu'un Héros de la trempe de Ferdinand III (2) Roi de Caſtille, pour les dépoſſéder.

---

prendre ſur elle de leur mander elle-même. On ajoute qu'elle ne voulut ſurvivre à la perte de ſa virginité, que pour en voir la réparation. Les Eſpagnols déſignèrent cette fille chaſte ſous le nom de *Cava*. Une tradition populaire nous apprend qu'elle ſe précipita du haut d'une tour, à *Villa-Vicioſa*, appellée depuis *Malaca* ou *Malaga*, ville *de la méchante fille*, à cauſe des maux dont elle fut cauſe.

(1) Le Comte Julien, Ambaſſadeur de Rodrigue en Afrique, pendant que ſon Roi, ſans mœurs, faiſoit violence à ſa fille.

(2) Ce Roi, couſin-germain de Saint Louis, étoit auſſi digne que lui de l'apothéoſe. Le Pape Clément X, qui le



Desrais del. Mixelle sculp

femme de Murcie.

Quelques-uns ne purent ſe réſoudre à quitter un pays auſſi fertile & auſſi agréable pour paſſer en Afrique; & oubliant qu'ils avoient été libres, y vécurent dans une condition précaire & voiſine de la ſervitude.

Le plus grand revenu que la Couronne tire de cette province, eſt dû à la ſoie avec laquelle les Maures déjà depuis long-temps fabriquoient de belles étoffes. La ſoude eſt auſſi un objet de commerce très-important. Le terrein ſec & montagneux demande une culture pénible; mais on en ſeroit bien payé par la bonté de ſes productions. Il faut eſpérer que la conſtruction du Canal réveillera l'induſtrie, en facilitant la circulation des denrées dont cette province abonde.

La ville de Murcie en eſt la capitale. Ce n'eſt pas ſes onze Egliſes paroiſſiales, ſes huit Couvents, & ſon Tribunal de l'Inquiſition qui la feront fleurir. Les Cordeliers y ont une vaſte bibliothèque; mais on n'y trouve que des livres ſcholaſtiques.

On voit dans la Cathédrale le mauſolée d'Alphonſe X, fils du Libérateur de la Murcie, Ferdinand III. Loin d'être mis au Catalogue des Saints, comme ſon père, ſon nom ſe trouve quelquefois inſcrit ſur la liſte des *eſprits forts*, à cauſe d'un propos aſſez leſte qu'on lui prête contre le Créateur. Il fut ſurnommé

canoniſa, mit dans ſon bref la clauſe, que les Eſpagnols ſeuls en chommeroient la fête: comme ſi la mémoire d'un bon Prince ne devoit pas franchir les limites de ſa Patrie. Un Grand homme appartient à l'Univers entier.

l'*Aſtronôme*, parce qu'il avoit le goût des hautes ſciences. Mais pour mériter le nom de *Sage*, qui lui fut auſſi donné, il auroit dû ſe montrer moins ambitieux. Il en fut bien puni dans la perſonne de ſon fils ingrat, qu'il ſe vit contraint de maudire ; il ſe réfugia & mourut de chagrin dans ſa *bonne ville de Murcie* ; c'eſt ainſi qu'il parloit de cette Capitale, où il trouva du moins un abri pendant les derniers jours de ſa vie orageuſe & un tombeau après ſa mort. L'exemple de ce Prince & de tant d'autres devroit bien corriger les Petits de la manie d'envier le ſort des Grands.

Tout ſe pèſe à Murcie. La Juſtice y eſt très-ſévère ; & la police très-exacte. Celui qui ſurfait & vend au-delà du prix fixé par le Magiſtrat, eſt promené ſur un âne & reçoit un certain nombre de coups de fouet. Il y a un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Voyez notre article des *Toreadors*.

Carthagène eſt la ſeconde ville de Murcie ; elle eſt encore célèbre par ſon port ; mais de long-temps elle ne recouvrera l'état floriſſant dont elle jouiſſoit jadis. Détruite par les Goths, elle fut rétablie par Philippe II, Prince dont le règne eſt la plus brillante époque des annales de l'Eſpagne.

Les Habitans de la petite ville de Lorca ſont preſque tous les deſcendans de ces braves Goths, jadis les Maîtres de ceux qui affectent aujourd'hui de les mépriſer. Rien de plus contraire aux principes & aux effets d'une ſaine politique que les préjugés nationaux. Lorca, peuplée à peine de 2000 hommes, compte ſept paroiſſes & cinq Couvens.



Marchand d'Orange de Marcy.

Sancta-Crux de Caravaca, est un bourg qu'on rencontre dans les montagnes qui confinent à l'Andalousie & à la Nouvelle Castille. Il a un Château, une paroisse & six Couvens. C'est-là qu'on se procure des Crucifix propres à se préserver de la foudre. . . . . .

. . . . . .

. . . . .

C'est dans la plaine d'Almanza que les François & les Espagnols remporterent une victoire célèbre sur les Anglois, commandés par le Maréchal de Berwick, compatriote des vaincus. L'obélisque qu'on a élevé en cet endroit en mémoire de cet événement dut flater la vanité des vivans, mais ne fut pas sans doute aussi profitable aux Soldats morts dans le combat, que les cinquante mille messes que Philippe V fit célébrer pour le salut de leurs ames. Almanza renferme huit Couvens, & n'a que 1600 habitans.

L'habillement d'un homme de Murcie consiste en un gillet fort court, & par-dessus une veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupe enveloppe les cuisses & déborde à peine les genoux. On porte une ceinture large, brodée avec soin, & ornée par devant d'un nœud de rubans & de plusieurs glands. Un manteau ample & bordé de franges est la pièce essentielle du costume; on le porte quelquefois sans être attaché, ployé sur une épaule. Le chapeau a une forme particulière, & le bouton est remplacé par une rosette. La chaussure n'est qu'une sandale assujettie au pied par un réseau; outre

cela, on porte des chaînes au col & on y suspend des reliques. Les femmes sont costumées très-élégamment, même parmi le bas Peuple. Sur un corset à manches bouffantes, elle portent une écharpe assez ordinairement. Un tablier brodé & à fleurs couvre le jupon. La principale parure de tête est le voile qu'on fait retomber sur les épaules avec beaucoup de grace. Au collier on suspend des Croix d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans du Royaume de Murcie.



Marchande d'Orange de Mourcy.



femme des Isles d'Argentiere et de Milo

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE

DE

L'ARGENTIERE.

..... Cretoſaque rura Cimoli.

Ovidius. Metam. 7.

L'Isle de l'Argentiere, ainſi nommée par les modernes à cauſe des mines (1) qu'elle renferme dans ſes entrailles, étoit connue chez les anciens ſous le nom de Cimolis, & célèbre parmi eux pour une eſpèce de craie

(1) En France, au Pays du Vivarais, la petite Ville d'Argentiere porte le même nom, par la même raiſon. Voyez ſon Hiſtoire Naturelle, écrite avec intérêt par l'Abbé Giraud-Soulavie. 1784. 8°. Fig.

blanche qui, du temps de Pline, (comme encore aujourd'hui) ſervoit aux habitans à blanchir leur linge & leurs étoffes. On ſuppoſoit auſſi à cet argile quelques vertus médicinales que le temps n'a pas confirmées.

Le ſite & le ſol de l'Argentiere ſont des plus triſtes & des plus ingrats : & la domination Muſulmane eſt loin d'en dédommager les Inſulaires. La terre & les habitans offrent le ſpectacle le plus miſérable. Cependant ſi l'œil n'y eſt récréé par la vue d'aucunes fleurs, on y rencontre parfois quelques jolies femmes. C'eſt ſans doute ce qui motivoit jadis le choix que les Corſaires de l'Archipel faiſoient de cette Iſle pour leur quartier d'hyver. Ils y rançonnoient les hommes, & conſacroient le prix de leurs brigandages à l'entretien des plus belles filles de l'Iſle, qu'ils épouſoient même pour le temps de leur ſéjour. Ce mariage dans les formes étoit du moins un hommage qu'ils rendoient à la vertu de leurs compagnes, & concilioient avec leurs plaiſirs les devoirs de Chrétiens dont ils affichoient le titre.

Il eſt avec le Ciel des accommodemens,
MOLIERE, Tartuffe.

Enſorte que mariée de nouveau tous les hyvers, & veuve à chaque printemps, une femme de l'Argentiere avoit trouvé le moyen aſſez commode de changer d'état ſelon la ſaiſon & en toute ſûreté de conſcience. On dit que l'amour n'a jamais été ſi bien d'accord avec

ſon frère, que pendant cet arrangement tout-à-fait de ſon goût; & on ajoute que plus d'une jeune Inſulaire regrette tout bas cet uſage antique. Seroit-ce parce qu'il n'a plus lieu, que la population de l'Iſle ſe monte à peine à deux cents individus?

L'habillement des femmes de l'Argentiere peut à peine ſe concevoir par l'excès de ſon ridicule (dit un Voyageur très-moderne & Juge compétent en fait de goût). C'eſt une maſſe énorme de linge toujours fort ſale; leur jupon, qui n'eſt qu'une chemiſe très-courte & bordée de rouge, laiſſe voir toutes leurs jambes, dont l'extrême groſſeur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la Nature a refuſé cet agrément, tâchent d'y ſuppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; & comme il faut qu'une jambe ſoit également groſſe dans toute ſa longueur, pour qu'il ne manque rien à ſa perfection, elles pouſſent la coquetterie juſqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqués, ſouvent brodés & garnis de petits boutons d'argent.

Comment veut-on que les hommes s'accordent ſur leurs intérêts les plus chers, puiſque les femmes mêmes ont des idées ſi bizarres & ſi diſparates en fait de modes & de parure. Une Dame de Pékin & une femme de l'Argentiere riroient ſans doute au nez l'une de l'autre, ſi elles ſe rencontroient, & ſe ſurprenoient s'anatomiſant de la tête aux pieds. Cependant il ne ſeroit peut-être pas tout-à-fait déraiſonnable de dire qu'un

ſeul Code ſera reçu de tous les hommes, du moment qu'un Coſtume unique ſera adopté par toutes les femmes : car tant que le Beau eſt conventionnel, le Vrai doit être arbitraire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argentiere.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE MILO.

LA prétention que les femmes de l'Argentiere mettent à se grossir les jambes à l'envi les unes des autres, n'est pas dans la Nature, & doit avoir pour motif quelques infirmités à cacher. Du moins c'est le cas où se trouvent malheureusement leurs voisins, les habitans de Milo, qui observent le même costume. Cette Isle joua un rôle dans l'antiquité sous le nom de Melos. Les Phéniciens la peuplèrent les premiers, en y envoyant une Colonie. Son port servit long-temps aux Grecs dans leurs guerres & pour leur commerce. Aujourd'hui tout est changé: & cette funeste révolution, on ne peut cette fois la mettre tout-à-fait sur le compte d'une politique destructrice. Un Volcan qui s'est déclaré tout-à-coup, a vicié le climat & le sol au point que les Insulaires, réduits à 200 personnes, traînent une existence

languiſſante, & s'éteignent de jour en jour. Jaunes & bouffis, ils ont un ventre énorme, & leurs jambes horriblement enflées peuvent à peine les ſoutenir. Ils reſpirent continuellement des miaſmes putrides que la terre exhale, crevaſſée de toutes parts, depuis la ſecouſſe qu'elle a reſſentie lors de l'exploſion ſubite d'un foyer ardent qui ſe déclara au milieu de la mer près de Santorin. Tout porte l'empreinte d'une deſtruction phyſique; tout y eſt dans une fermentation active, peu compatible avec un air ſalubre : & il ſemble que l'Iſle n'attende que le moment de l'entière diſparution du reſte de ſes habitans, pour s'engloutir & rentrer ſous les eaux, d'où peut-être on l'a vue jadis ſortir. Preſque tout le globe eſt menacé d'une cataſtrophe pareille; & nous jouons ſur ſa ſurface, comme des enfans. C'eſt peut-être ce que nous pouvons faire de mieux, dans l'attente de ce grand événement plus ou moins éloigné, mais inévitable à quelqu'époque qu'il arrive.

Depuis long - temps Milo recele dans ſon ſein le germe de ſa deſtruction; car dès le ſiècle où floriſſoit Hippocrate, les Médecins ſes contemporains ordonnoient à leurs malades les eaux chaudes de Melos : la tradition qui nous en a tranſmis l'efficacité plus ou moins conſtatée, exiſte encore, & y amène journellement la plupart des Inſulaires voiſins.

Il eſt venu juſqu'à nous une Médaille repréſentant

d'un côté une Pallas couverte de la tête aux pieds, par ſon égide, ſymbole de la Ville d'Athènes, qui enleva Melos à Lacédémone. L'autre face offre la configuration d'une eſpèce de melon; Melos dut peut-être en effet ſon nom à ce fruit, que le ſol produiſoit en abondance & de la meilleure qualité.

Une autre production ne fit pas honneur à Melos dans l'eſprit de certaines gens. Diagoras, l'Athée, y naquit, au ſein de l'eſclavage. Il eut pour père un nommé Teleclide. Démocrite le racheta de la ſervitude au prix de dix mille drachmes (environ 5000 liv. de notre monnoie.) Le Philoſophe d'Abdere avoit remarqué en lui beaucoup de diſpoſitions à l'étude. Diagoras devint un Sage bel-eſprit; car il s'adonna à la Poëſie lyrique. On lui vola une Ode; & le Plagiaire, loin d'être puni, fut couronné. Il n'en fallut pas davantage à l'Elève du Sectateur des Atomes pour nier tout haut une Providence; laquelle, ſelon lui, devoit ſe manifeſter dans les plus petites choſes, comme dans les grandes. L'Aréopage qui l'avoit pouſſé à cette extrêmité par un déni de juſtice, mit ſa tête à prix, & propoſa un Talent à qui la lui apporteroit: ſa liberté en avoit coûté près de deux à Démocrite. Diagoras eut le temps de fuir, & on ne ſait où il termina ſes jours. Il avoit mal profité des leçons de ſon Maître. Démocrite ne prenoit point ainſi les choſes au grave; prudemment

il avoit embrassé le parti de rire de tout ; & par ce moyen il sut esquiver la persécution, faisant servir la folie de passe-port à la sageſſe.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Milo.



femme de l'Isle de Siphanto.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE SIPHANTO.

LES mœurs d'un Peuple se conservent plus ou moins long-temps, selon la topographie du pays qu'il habite. La Nation de l'Europe qui a le moins perdu de son caractère primordial, c'est la Suisse : graces aux montagnes qui l'isolent au milieu de ses voisins dégénérés, l'heureuse Helvétie est encore aujourd'hui, à quelques exceptions près, ce qu'elle étoit lors de la conquête des Gaules par César. Les Insulaires de Siphanto rappellent aussi sous des traits plus ressemblans encore, la physionomie des anciens Grecs, leurs premiers ancêtres : & ils en sont redevables à l'abord difficile de leur sol, tellement gardé par les eaux de la mer, qu'on ne peut en approcher la plus petite flotte. L'Isle n'est accessible qu'aux étrangers peu nombreux qui tentent d'y relâcher avec des intentions paisibles.

La Nature semble même les aimer comme des enfans

de prédilection ; elle les comble de ses dons ; tranquilles pour le dehors, si elle a permis que l'intérieur de leur patrie éprouvât quelques catastrophes physiques, elle n'a voulu que les corriger en mère tendre. Et en effet, depuis l'inondation que la Fable raconte être arrivée à Siphnos, & que l'Histoire Naturelle confirme, les Syphantes se sont beaucoup amendés, & n'ont gardé de leurs prédécesseurs que les coutumes innocentes & louables. Jadis les Syphniens étoient avares, & avoient tous les vices d'un Peuple riche en mines d'or & d'argent. On les montroit au doigt pour la licence de leur conduite ; & leur nom étoit une injure grave. Comme tous les gens nés dans l'opulence, les besoins d'autrui les touchoient peu ; & ils ne venoient jamais au secours de leurs voisins manquant de finances, & incapables par conséquent de soutenir la guerre & de se défendre. Cet égoïsme inhumain indigna les Samiens, qui résolurent de prendre à main armée ce qu'ils avoient inutilement demandé à emprunter ; ensorte qu'au lieu de prêter dix Talens, les Syphniens furent contraints d'en donner cent. Les Siphantes sont devenus meilleurs & plus heureux, depuis qu'ils ont, pour ainsi dire, fermé leurs mines pour s'attacher à des trésors plus réels. Leur sol est l'un des points de la terre les plus abondans en productions de toute espèce & de première qualité. Ceux qui le cultivent devroient s'en contenter, & ne point aller demander hors de chez eux le superflu dont ils peuvent si bien se passer, pourvus, comme ils le sont,

d'un néceſſaire qui ne leur laiſſe rien à deſirer. Soumis à une taxe trop ſouvent arbitraire que leur impoſe le Croiſſant, & libres d'ailleurs, ils ont l'avantage inappréciable de vivre ſelon leur génie, & ils en profitent. Le Voyageur pénétré de reſpect pour tout ce qui porte le cachet antique, n'eſt pas peu ſatisfait en abordant à Siphanto, d'y voir réaliſé en partie ce que l'Hiſtoire lui a tranſmis ſur les habitans de la Grèce, & ce qu'il étoit tenté de mettre au rang des fables, quand il s'aviſoit de le confronter avec le tableau de nos Gouvernemens actuels. Encore à préſent, à Siphante, le Peuple ſe rend tous les jours à la place publique; attentif aux événemens qui ſe paſſent autour de lui, il balance les intérêts reſpectifs de chaque état. Le dernier des Citoyens eſt initié aux myſtères de la politique, & ſe regarde comme partie intéreſſée, dans le ſyſtême général des choſes. L'étranger qui les viſite eſt auſſi-tôt interrogé par eux. Une curioſité indiſcrète & vaine ſur le perſonnel du Voyageur, ne fait pas le ſujet de leurs demandes; ils reſpectent trop les droits de l'homme & les devoirs de l'hoſpitalité. Mais leurs queſtions ne tariſſent pas ſur les nouvelles importantes, ſur les révolutions qui modifient les différentes maſſes d'hommes jettés ſur le globe. Les jeunes gens ne ſe permettent aucunes réflexions, qu'après avoir médité celles des vieillards. Une mode récente dans les ajuſtemens, l'Empyrique ou l'Acteur nouveau, ou le Virtuoſe du jour, ne les occupent point & ne leur feroient pas prendre le change, ſi

quelqu'ambitieux s'élevoit au milieu d'eux pour aggraver le poids de leurs chaînes.

Leur premier desir satisfait, ils sont tout-entiers à l'étranger qui les visite. Ils l'accueillent, & le fêtent à l'envi. Ils se disputent l'honneur de le recevoir dans leurs foyers paisibles. Pour peu qu'il montre de goût pour les monumens, ils s'empressent de les lui indiquer & de lui servir de guide. Ils ont conservé peu de vestiges de leur ancien éclat. On rencontre encore quelques tombeaux qu'ils laissent dégrader par le temps: ces objets touchans leur rappelleroient trop vivement ce qu'ils furent, & leur feroient sentir d'une manière trop cruelle ce qu'ils sont. On cherche en vain aussi les restes d'un Temple que leurs pères avoient consacré au Dieu Pan, divinité des Bergers innocens & des Philosophes matérialistes; les premiers ne savoient trop marquer leur reconnoissance au gardien de leurs troupeaux; les seconds, par condescendance pour les usages reçus, croyoient pouvoir fléchir le genou, sans rougir, devant une statue, l'emblême de la Nature déifiée, digne en effet des hommages & sur-tout des études du Sage.

Les mœurs des habitans de Siphanto ne sont point décriées comme l'étoient celles des Insulaires de Siphnos. Les femmes mettent plus de pudeur dans leur costume; les Dames même, quand elles sont à la campagne, pour n'être pas connues, se couvrent le visage avec des bandes de linges qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit

que

que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement ce masque ne leur donne pas un air coquet; elles ressemblent plutôt à des momies ambulantes. Aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers que celles de Milo & de l'Argentiere n'ont d'empressement à les accueillir.

L'habillement des femmes de Siphanto (dit un Voyageur moderne que nous nous faisons un devoir de consulter, & de qui nous voudrions toujours pouvoir emprunter la plume élégante & facile) est moins désagréable que celui des femmes de l'Argentiere & de Milo. Il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Les cheveux sont ordinairement nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête. Les Siphantines sont en général grandes, jolies & d'une taille légère.

Les hamacs sont fort en usage pour les enfans à Siphanto, ainsi que dans plusieurs Isles de l'Archipel. Mais les lits ne sont nulle part aussi élevés, aussi vastes & aussi incommodes.

Fin de la Notice historique sur Siphanto.



Habitante de la Calabre.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES DEUX
CALABRES.

PAYS de montagnes peuplé de Contrebandiers, les deux Calabres ne ſont intéreſſantes aujourd'hui que par les ſouvenirs qu'elles rappellent. La Calabre citérieure s'honore de la naiſſance d'un Saint; la Calabre ultérieure ſe glorifie du ſéjour d'un Philoſophe. S. François & Pythagore ſont en effet deux perſonnages dignes des pinceaux de l'Hiſtoire. S. François naquit à Paula, la première Ville de la Calabre, après Coſenza ſa Capitale. Le plus beau moment de ſa vie & le plus utile, fut ſans doute quand cédant aux inſtances réitérées de Louis XI. malade, il voulut bien quitter ſon Hermitage pour ſe rendre à la Cour (1). Le Roi demanda au ſaint

(1) Voyez la Scène quarante-cinquième de la *Mort de Louis XI.* Roi de France, Pièce hiſtorique. A Neufchâtel, de l'Imprimerie de la Société typographique, 1783, in 8°.

homme un miracle pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Le ſaint homme ne donna au Roi que des avis ſages, mais tardifs, pour le repos de ſa conſcience & de ſon Peuple. C'eſt alors qu'on vit un ſpectacle d'autant plus frappant qu'il eſt rare, celui d'un tyran tremblant aux pieds d'un homme juſte, comme un Criminel devant ſon Juge.

Les enfans deS. François ont un riche & ſuperbe Couvent preſque ſous les murs de la patrie de leur pauvre & modeſte Fondateur. Preſque tout le territoire de Paula appartient à des Maiſons religieuſes; & on aime encore mieux relever d'elles que des Seigneurs temporels.

Terra-Nuovo étoit jadis une Ville de la grande Grece, Colonie de Sybaris, connue ſous le nom de *Thurium*, par les Loix ſages de Charondas qui voulut les ſceller de ſon ſang: opprimée dans la ſuite par les Brutiens & les Lucaniens, premiers habitans de la Calabre, elle ſe ſoumit aux Romains qui l'appellèrent *Copia*, ſans doute par alluſion à l'abondance du terroir en toutes ſortes de denrées. Ce canton n'a point perdu de ſa fécondité; mais il n'eſt ni aſſez habité, ni par conſéquent aſſez cultivé, pour mériter ſon ancienne dénomination.

La Motta di Burzano remplace, dit-on, Locres, Colonie des anciens Locriens à laquelle Virgile a conſacré un Vers dans ſon Enéide:

Hic & Narycii poſuerunt mœnia Locri.

Lib. IV.

C'eſt ici que Narix (1) fonda les murs de Locres.

Zaleucus donna un code à Locres, & voulut, ainſi que Charondas, offrir en ſa perſonne l'exemple de l'obéiſſance à ſes propres loix. Il partagea avec ſon fils coupable la moitié du châtiment qu'il avoit décerné contre l'adultère. On ne doit pas être ſurpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands Légiſlateurs. Ils ſortoient de la même école tenue pendant vingt ans à Crotone par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'Hiſtoire ancienne faſſe mention (2).

Cantazaro, Capitale de la Carie ultérieure, le cède pour l'ancienneté à Croto : c'étoit jadis la célèbre Crotone, Ville d'Italie, dont les habitans connus par leur amour du travail & par la force du corps qui en eſt la récompenſe, vainqueurs dans tous les jeux de la Grece, ſe faiſoient craindre & reſpecter en tous lieux. Cette

(1) Narycium ou Narix, très-ancienne Ville des Locriens, dans la Grece ; c'étoit la patrie d'Ajax, Chef de la Colonie qui bâtit Locres dans la grande Grece, aujourd'hui les deux Calabres.

(2) On a prêté à Pythagore pluſieurs bizarreries de conduite & de ſyſtême qui ont été copiées depuis avec plus ou moins de ſuccès. Sans nous perdre dans la nuit des temps, n'avons-nous pas eu ſous les yeux un certain Comte de S. Germain, & *quelques autres encore*, qui ont voulu renouveller les prodiges de la Métempſycoſe, de l'apparition des eſprits, &c. & ont affecté de parler par ſymboles pour piquer au moins la curioſité, ne pouvant inſpirer la confiance.

prospérité & cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates, vaincus à leur tour par les Locriens, se laissèrent entamer par le luxe & la mollesse. Dégénérés, en tout, ils touchoient à leur ruine & n'attendoient que l'arrivée du premier ambitieux pour être sa proie.

Elevé à l'ombre des Autels par les Prêtres de Samos, formé par ses voyages à Memphis & à Babylone, en Crete & à Sparte, indigné du joug qu'il voit à son retour imposé sur sa patrie, Pythagore en sort pour n'y plus rentrer, passe dans la grande Grece & s'arrête à Crotone : attiré par la douceur du climat & la bonté du sol de cette Ville, il en examine les Citoyens & entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau de laine blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureuse physionomie, dans l'âge de la force & de la santé que lui avoit conservé la frugalité de son régime, Pythagore, une lyre à la main, se fait suivre des femmes de Crotone dans le Temple de Junon. Il y persuade par son éloquence celles que son extérieur imposant & noble avoit déjà ébranlées; & à sa voix toutes les parures de la vanité & de la galanterie impure tombent & sont déposées aux pieds de la chaste Déesse. Sûr d'un sexe qui a tant d'influence sur l'autre, le sage de Samos rassemble les jeunes hommes dans le sanctuaire d'Apollon, & les fait rougir de leur existence efféminée. Les Magistrats ouvrent les yeux sur ce personnage; mais entraînés eux-mêmes, ils finissent par le placer à côté d'eux sur leur Tribunal. Aussi-tôt par ses soins un Temple est bâti aux Muses, symbole

de l'harmonie qu'il rétabliſſoit parmi les habitans : ils en recueillirent bientôt le fruit. Animés par ſes conſeils généreux, & guidés par Milon, les Crotoniates, au nombre de 100,000, taillent en pièces une armée de 300,000 Sybarites ; la deſtruction de la Capitale & de l'Empire de Cureci eſt la ſuite de leur défaite.

Rentré dans ſon Ecole, où il poſoit les premiers fondemens de la Secte Italique, Pythagore y enſeigna à ſimplifier & à purger les ſacrifices (puiſqu'il faut un culte aux hommes en ſociété), & porta ſes regards ſur toutes les parties de la ſcience humaine; parlant à la tourbe de ſes auditeurs par ſymboles, & s'expliquant ſans voile à ſes diſciples choiſis. Les bienfaits de la Philoſophie n'eurent point pour limites les murs de la Cité qu'il honoroit de ſon ſéjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une Ville d'Italie. La ſageſſe de ſes diſcours convertit à la raiſon un tyran de Sicile, & le fit ſe réſoudre à vivre déſormais en ſimple particulier dans les Etats de Centenepine qu'il gouvernoit en deſpote. Le cœur de Phalaris étoit trop gangrené pour être guéri. Mais les Agrigentins s'appliquèrent les remontrances faites précédemment par Pythagore au monſtre couronné, & le Taureau d'airain ſervit de tombeau à celui qui en avoit ordonné la fabrication. Tous ceux qui fréquentoient ſa maiſon, qu'on regardoit comme un Temple, en ſortoient après y avoir ſubi une ſorte de Métempſycoſe morale; juſques-là que le ſerviteur de Pythagore, Zamelxis, de retour en Thrace ſa patrie, en devint le Légiſlateur & le Dieu.

Ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience, s'attendent à voir Pythagore, comblé de biens & de jours, achever paisiblement sa vie glorieuse & utile, adoré des Crotoniens. Il est douloureux & décourageant d'apprendre que ce grand homme qui, depuis long-temps, par modestie, avoit quitté le nom de *Sage* pour celui de *Philosophe* (*ami de la sagesse*), eut des envieux & des calomniateurs: lesquels firent un bûcher de sa maison honorée jusqu'alors comme un Temple. Octogénaire, il est contraint de fuir Crotone, après un séjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ses portes; il trouve des persécuteurs à Tarente (1), & la mort à Metapont (2), refugié dans le Temple des Muses, qui lui devoient un miracle.

Crotone aujourd'hui peut à peine fournir à l'entretien de son Evêque. Cependant on y creusa en 1751 un Port assez vaste, pour y mettre à l'abri plusieurs vaisseaux des plus grands.

Parmi les autres Villes de la Calabre, intéressantes par ce qu'elles ont été, on distingue *Squillaci*, jadis

(1) Jadis, selon Florus, Capitale de la Calabre, de la Pouille & de la Carie, ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite Ville dans la terre d'Otrante, au Royaume de Naples. La patrie des Archytas, des Lisis, des Aristoxene, &c. qui balança quelque temps les succès des armes Romaines, n'est en ce moment qu'une bicoque, retraite d'une poignée de Pêcheurs mi-barbares.

(2) Ancienne Ville de la grande Grece, sur le golfe de

les beaux jours de la Grèce & de Rome. Il ſemble que *Scyllacium*, célèbre par ſon écueil, & auſſi par la naiſſance de Caſſiodore, qui, après avoir été Miniſtre ſous pluſieurs Rois, ſe retira de la Cour, ſeptuagénaire; il eut encore le bonheur de vivre pendant vingt années (les plus douces de ſa vie) dans une agréable retraite, & la conſolation de mourir paiſiblement là où il étoit né. La régularité de ſes mœurs lui mériteroit plus d'imitateurs que le ſtyle de ſes Ouvrages.

Simori, Bourg ou Ville qui a ſept Paroiſſes, paſſe pour remplacer la fameuſe Sybaris, dont le nom eſt devenu une injure, qui ne produiſit pas un grand homme, & dont on ne cite pas une ſeule belle action; aſſemblage ſans nerf d'hommes ſans énergie, qui prenant le bonheur pour le plaiſir, ſe croyoient heureux quand ils n'étoient que blaſés. Aureſte, la deſtinée de Sybaris eſt une leçon qui devroit frapper davantage les Villes modernes tentées de rivaliſer ſes mœurs, & une réponſe ſans réplique aux partiſans du luxe.

On retrouve encore dans le coſtume des habitans, ſur-tout des femmes, quelques foibles nuances des mœurs anciennes de ce beau pays, devenu auſſi déſert qu'il étoit peuplé, auſſi pauvre qu'il étoit opulent; il ſemble

---

Tarente, dans la Baſilicate, aujourd'hui *Torrédi-Mare*. Metapont avoit été fondée par Neſtor, à ſon retour de Troye. L'Agriculture en avoit fait un ſéjour ſi abondant, que l'Oracle de Delphes la déclara digne de l'Age d'Or.

que la Nature ait voulu se venger du dédain qu'on lui porte, en affligeant de ses plus terribles fléaux cette extrêmité de l'Italie.

Fin de la Notice historique sur les deux Calabres.



Piemontoise dasti.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE PIÉMONT.

LE Piémont n'eſt pas la partie la plus brillante de l'Italie. Le Voyageur curieux ne fait qu'y paſſer & y ſéjourne peu; il n'y rencontre point à chaque pas des chef-d'œuvres de l'Art; & la Nature ne déploie à ſes yeux que des aſpects impoſans & ſévères. Mais auſſi le Piémontois, paiſible au ſein de ſes montagnes fertiles, a tout au plus à craindre les ravages de la grêle. Il eſt loin de ces volcans deſtructeurs, il eſt à l'abri de ces ſecouſſes violentes qui changent en abîmes les Villes les plus ſuperbes. Le luxe, plus redoutable encore que les trémblemens de terre, n'y trouve point aſſez de moyens pour y bouleverſer l'empire des mœurs.

Turin en eſt la Capitale. Annibal, Jules-Céſar, Céſar-Auguſte, les Lombards & Charlemagne, en furent ſucceſſivement les maîtres. C'eſt en effet une Ville intéreſſante par ſa poſition. Elle l'eſt devenue bien davantage par elle-même, depuis qu'elle a paſſé ſous le ſceptre Sarde; & l'Italie n'a pas beaucoup de Cités à lui oppoſer pour la richeſſe & le goût. La plupart des Egliſes (&

on en compte beaucoup) ſont revêtues de marbre, & chargées d'ornemens. Sainte-Thérèſe, dont la piété toute en ſentiment lui faiſoit aimer J. C. comme Héloïſe aimoit Abailard; Sainte-Thérèſe a un Temple à Turin deſſervi par les Carmes non-chauſſés, depuis qu'elle les a réformés. On voit dans cette même Egliſe une précieuſe ſtatue d'albâtre repréſentant Saint-Joſeph, Patron de la Patrone du lieu. La Cathédrale offre aux ames dévotes, ſur un Autel d'une magnificence extrême, un Saint-Suaire qu'elle oppoſe en vain à ceux dont la France ſe glorifie, appuyée de titres tout auſſi irréfragables. Mais perſonne ne conteſte aux Feuillans de la *Conſolata* l'authenticité des boulets de canon que la Vierge (diſent encore les bons pères aux Pélerins qui ont le loiſir de les écouter) que la Vierge détournoit avec ſa main & mettoit de côté, lors du ſiège de Turin par les François.

Au Cabinet des antiques annexé à la belle Bibliothèque des Rois de Sardaigne, on ne montre pas avec tant de confiance aux Voyageurs curieux, quand ils ſont ſavans, l'étymologie du nom de *Turin* dans les attributs du *Taureau*-Dieu-Apis, tracés ſur la table Iſiaque que poſſède le riche Muſéum de cette Ville.

Le Palais eſt vraiment royal. Solimène en peignit les plafonds; Le Notre en planta les Jardins.

Mais quittons Turin, & faiſons parcourir rapidement à nos Lecteurs les endroits les plus curieux du Piémont. Malheur à une contrée qui n'auroit d'intéreſſant que ſa Capitale.

La Ville de Suze, chef-lieu du Marquisat de ce nom, n'est plus ce qu'elle étoit. Hélas! elle a payé cher sa célébrité. Elle servit aux ennemis de l'Empire Romain comme de porte pour entrer dans l'Italie. Les Gaulois & les Carthaginois, les Goths & les Vandales, les Lombards & les Sarrasins n'embellissoient pas les lieux par où ils passoient; & leur présence n'étoit pas un bienfait. Constantin & Barberousse se conduisirent autrement qu'Hercule, à l'égard de cette Cité malheureuse dont tout le crime étoit sa position, qui la rend comme la clef des Monts-Cenis. Louis XIII, qui n'étoit pas un Héros, conseillé par Richelieu, & secondé par Créquy & Bassompierre, disputa avec succès les droits que la conquête de Charlemagne avoient donné à la France sur la Ville de Suze, à la Maison de Savoie qui est restée enfin maîtresse de ses ruines.

Chassés du Marquisat de Suze, les malheureux Vaudois se réfugièrent dans les Vallées d'Angrogne ou de Lucerne & de Perouze, pays fortifié par lui-même, & que la Nature semble avoir destiné aux victimes de la persécution. Répandus dans les endroits écartés de ce district du Piémont, c'est-là que vivent aujourd'hui en paix quelques milliers d'hommes simples de mœurs, dont l'Eglise sans doute a désavoué les persécuteurs. Enfin on a pris le parti sage de ne plus violenter des gens dont la conduite excuse les erreurs. On se contente maintenant de plaindre des Sectaires de bonne-foi, qui, appellant tout abus & se bornant à la morale de l'Evangile, dégagée de tout accessoire, n'ont pas le bonheur de

ſentir tout le prix de nos Saints Myſtères, & tous les avantages d'une hiérarchie apoſtolique.

Le Marquiſat de Saluces n'a rien qui mérite d'être cité que le *Monte-Viſo*, l'une des plus grandes élévations des Alpes; c'eſt-là que ſe trouve la ſource du Pô.

Fluviorum Rex Eridanus.

Virgilius, Georg. Lib. I. V. 482.

Fleuve digne en effet d'être déſigné ainſi; toujours prêt à rompre ſes digues, le débordement de ſes eaux fait payer cher la fécondité qu'elles laiſſent ſur leur paſſage.

Dans la même Province du Piémont, Staffarda, lieu paiſible où végétoient pieuſement quelques Moines de Cîteaux, fut le témoin & preſque le théâtre d'une action mémorable entre le Prince Eugène & Catinat; c'eſt-là qu'après une Victoire complette gagnée en deux heures, Catinat accepta une partie de jeu de quilles que lui propoſèrent ſes ſoldats. La France a donc eu auſſi ſes Cincinnatus. Trois ans après, une autre Victoire l'attendoit à Marſaglia, dans le diſtrict de Mondovi; mais les trophées en furent teints du ſang de ſon ami: le brave La Hoguette mourut dans ſes bras ſur le champ de bataille.

L'une des Villes les plus importantes du Piémont, eſt Nice. Fondée long-temps avant l'ère vulgaire par une Colonie de Marſeillois, ſa poſition ſur le bord de la mer devroit lui faire jouer un rôle conſidérable. Jadis, elle avoit pour divinité tutélaire Apollon. Saint Reparat eſt aujourd'hui ſon Patron. C'étoit un Diacre

Mauritain qui, par ordre d'un Roi Vandale protecteur des Ariens, eut la langue coupée à Typaſe (1), de compagnie avec une foule d'autres Catholiques. Cette ſcène cruelle ſe paſſa vers l'an 484. Saint-Victor (2), Evêque de Vite, Enée de Gore (3), Philoſophe Platonicien, Procope l'Hiſtorien, le Comte Marcellin (4) le Chroniqueur, l'Empereur Juſtinien lui-même, qui en conſacra le témoignage dans une loi donnée par lui en faveur de l'Afrique, tous cinq témoins auriculaires, atteſtent, dit-on, que ces généreux Confeſſeurs de la Foi n'en parlèrent pas moins après qu'avant leur martyre. Ce prodige, ajoutent les pieux légendaires, attira à Saint Reparat la conſidération de toute la Cour de Zénon à Conſtantinople, & ſur-tout de l'Impératrice. Reparat en conſéquence eſt devenu le Saint des Bègues.

(1) Jadis Colonie Romaine, Typaſe, à ce que l'on conjecture, eſt aujourd'hui SAÇA, ou SASA, au Royaume d'Alger.

(2) Ce Saint Evêque n'eſt pas le même apparemment que Saint-Victor, Officier dans l'armée de l'Empereur Maximilien, & Martyr, vers l'an 290.

(3) Cet Enée de Gore, Philoſophe Platonicien, venoit de ſe faire tout récemment Chrétien.

(4) Le Comte d'Illyrie, ainſi que Procope, Préfet de Conſtantinople, étoit des Familiers de l'Empereur Juſtinien.

Mas parmi les dévots Pélerins qui fréquentent la Cathédrale qu'on lui a dédiée à Nice, on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Casal, Capitale du Montferrat, n'est que trop célèbre dans les Annales de la Guerre & de la Politique.

Près d'Alba-Pompéia, dans le haut Montferrat, naquit à Villa-Martis, lieu qui n'existe plus, le sage Pertinax, qui, fils d'un Affranchi, fut successivement Briquetier, Professeur de Belles-Lettres, Soldat, Consul, Préfet de Rome, Gouverneur, & enfin revêtu de la pourpre impériale. C'est ce Prince recommandable qui disoit que rien dans l'Empire n'appartenoit à l'Empereur, & qui se conduisoit d'après cette maxime. Mais, hélas! son exemple n'est pas encourageant pour les Souverains amis de leurs devoirs; il eut la mort des tyrans. Les soldats, dont il vouloit réformer la discipline, l'assassinèrent.

Borge, Bourg de la même Province du Piémont, est célèbre par la naissance de Pie V. Pontife ardent, inflexible, qui prit à la lettre le *compelle eos intrare* de l'Evangile. Il ignoroit apparemment que la Religion, qui ne doit se servir d'autres armes que de la persuasion, perd ou du moins compromet ses droits du moment qu'elle veut les trop faire valoir. L'Eglise en mettant ce Pape (1) au répertoire des Saints, n'a pas sans doute

(1) N. T. S. P. Pie VI. à cet égard n'a que le nom de commun avec son Prédécesseur, Promoteur ardent de l'étra ng Bulle *in Cœnâ Domini*. . . .

prétendu consacrer son intolérance, mais seulement récompenser l'intention de son zèle apostolique.

Mortara, petite Ville de la Province de Lumelline, n'existe que pour rappeller la Victoire de Charlemagne sur Didier, dernier Roi des Lombards.

Novarre est une autre petite Cité assez agréable & bien fortifiée. Son Evêque a le droit de porter l'épée (1).

Arona, petite Ville du val d'Ossola, mérite l'accueil du Voyageur. C'est la patrie de Charles Borromée; on y a rendu hommage à sa mémoire, en lui consacrant sur le sommet d'un mont une statue colossale, de cuivre battu, & haute de cent onze pieds, en y comprenant le piedestal. On fit pour être mise sur cette base, une Inscription latine dont voici la traduction :

Modèle des Evêques (2),

(1) L'Eglise, dont le règne n'est pas de ce monde, devroit peut-être se désaisir tout-à-fait de ses prétentions à ce droit de Justice temporelle, qu'on ne peut exercer sans frémir. La place d'un glaive teint de sang n'est pas dans les mains d'un Ministre de paix & de charité. — Extrait de l'article de l'Eglise de Notre-Dame, p. 4, première livraison de *Paris & la Province*, ou choix des plus beaux monumens d'architecture en France, in-4°. Fig. chez Le Campion, Graveur rue Saint-Jacques.

(2) Saint Charles Borromée réforma le train de sa maison, en bannit la livrée, & ne souffrit plus autour de lui que

Charles Borromée
Eſſuya des perſécutions,
Auxquelles
Il échappa,
Comme par miracle (1);
La Religion
En effet
Lui en devoit
Un :
Son Corps eſt à Milan (2).

Une Image miraculeuſe de la Vierge que poſſède la Ville de Biella, y enrichit ſept mille habitans par les pélerinages multipliés qu'elle y occaſionne : c'eſt bien ici le cas de dire que la foi fait vivre l'homme.

---

des Prêtres qu'il édifioit autant par ſon exemple que par ſes préceptes.

(1) Trois miſérables de l'Ordre des Humiliés, qu'il vouloit réformer, tirèrent ſur lui pendant ſa prière une arquebuſe chargée à balles ; le ſaint Prélat en fut atteint, mais non bleſſé.

(2) Dans la Cathédrale de Milan, le pieux Archevêque a une Chapelle ſuperbe qui renferme ſon Corps, revêtu de ſes habits pontificaux. La Châſſe eſt d'argent ; & la Croſſe épiſcopale eſt chargée de diamans.

Le

Le Duché d'Aoſte eſt un pays de montagnes dont les vallées fécondes nourriſſent des hommes ſortis à peine des mains de la Nature, du moins ceux qui n'habitent pas le voiſinage des grandes routes. La plupart ſont goitreux & Catholiques. La Ville qui a donné le nom au Duché, fondée par *Auguſte*, eſt remplie de monumens Romains.

Le Comté d'Aſti, aſſez étendu, eſt peuplé & fertile. La Ville principale qui lui donne ſon nom eſt *Haſta-Pompéia*; grande & bien bâtie, elle n'eſt pas beaucoup habitée, & le Peuple y eſt pauvre; d'abord Colonie Romaine, puis République, les Ducs de Milan ſe l'approprièrent. La France la leur enleva, pour la céder à Charles-Quint, & celui-ci au Duc de Savoie. Elle ne fait plus de commerce.

Près & hors du Duché, les habitans formèrent des ruines de divers Villages, *Villa-Nova d'Aſti*; non loin de ce Bourg entouré d'un foſſé, eſt le Village de Ceriſole, célèbre par la Victoire qu'y remportèrent ſur les Eſpagnols les François commandés par François I^er^. en perſonne.

Le coſtume de la Nation piémontoiſe n'eſt pas recherché. Les femmes y portent des chapeaux de paille garnis de rubans; les cheveux ſont retrouſſés en nattes ſur le ſommet de la tête dans la forme du chapeau. Une étoffe groſſière eſt preſque toujours la matière de leurs vêtemens; le jupon d'une couleur tranchante avec celle du corſet. Un mouchoir jetté ſur le col n'annonce

aucune prétention à la coquetterie; mais la propreté est la principale parure des femmes; & on ne sauroit leur en savoir trop de gré.

Fin de la Notice historique sur le Piémont.



Marchand d'Estampes à Vienne.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE

VIENNE EN AUTRICHE.

CONQUISE d'abord par Charlemagne, l'Autriche dut le rang qu'elle prit dans la ſuite parmi les Etats de l'Europe, à Rodolphe de Habsbourg, qui en fit le principal fief de ſa Maiſon. Vienne en eſt la Capitale, Ville ancienne, arroſée par le Danube, & voiſine de pluſieurs hautes montagnes : cette réſidence Impériale ne répond pas au rôle brillant que ſon auguſte Souverain lui fait jouer en ce moment. Vienne n'eſt encore aujourd'hui que ce qu'étoit Paris ſous la ſeconde race de nos Rois. Elle conſerve toutes ſes fortifications, qui ne l'euſſent cependant pas délivrée des Turcs, il y a un ſiècele, ſans la préſence du grand Sobieski. Naguère encore menacée d'un ſiège par l'Electeur de Bavière, on en vit ſortir précipitamment Marie-Thérèſe, tenant dans ſes bras Joſeph II, ſon fils.

Vienne eſt très-peu conſidérable, & n'a que quatre quartiers. Mais une ſaine politique nous ouvre enfin les yeux ſur les inconvéniens attachés aux grandes Capitales, coloſſes impoſans qui ne font fleurir un Etat qu'en un point, & aux dépens des autres Villes inférieures.

La partie des maiſons de Vienne la plus recommandable eſt celle des Caves; ce ſont de grandes & belles voûtes où l'on renferme l'excellent vin du Rhin, & celui du Danube.

On rencontre peu de beaux édifices dans les rues de Vienne, & dans ſes places publiques, peu de monumens dignes d'être cités. L'Empereur ne donne pas l'exemple du luxe des bâtimens. Son Palais renferme un ſuperbe théâtre, un cabinet de médailles des mieux compoſés, & une bibliothèque, l'une des plus complettes qui exiſtent.

C'eſt aux Capucins qu'on a confié la cendre des Princes de la Maiſon d'Autriche. Auroit-on mis quelqu'intention de moralité dans le choix de cette ſépulture? Du moins on ne peut qu'être édifié de voir les premiers Potentats de l'Europe dépoſer à leur mort l'orgueil de leur naiſſance, en laiſſant le ſoin de leurs dépouilles au dernier des Ordres Religieux. L'humilité chrétienne & l'abnégation un peu tardive des grandeurs humaines, ne caractériſent pas la tombe de tous les Empereurs d'Allemagne. L'Egliſe Cathédrale de Vienne offre un riche mauſolée élevé en l'honneur de Frédéric IV. de piteuſe mémoire, Prince qui n'étoit pas né pour



Marchande de Miel à Vienne.

le trône, qu'on surnomma *le Pacifique*, comme on avoit appellé Louis-le-*Débonnaire*, le fils & le successeur de Charlemagne. Couronné Roi des Romains, Frédéric craignoit les Italiens & trembloit devant le Pape (1). C'étoit autant les mœurs du temps que l'effet de son caractère presque nul. L'état des choses n'est pas tout-à-fait le même aujourd'hui, & nous venons d'être témoins de l'inverse. Ce n'est pas pour multiplier le récit des belles actions de cet Empereur, qui n'en fit point, que l'Imprimerie (2) fut découverte sous son règne.

Non loin de Frédéric est inhumé avec distinction, dans la même Métropole, le Prince Eugène, qui ne porta point la Couronne, mais qui aida trois Empereurs à la porter. Né à Paris, ses talens militaires eussent sans doute été consacrés au service de la France, si Louis XIV. qui se connoissoit cependant en grands Hommes, eût pu ne pas se méprendre sur son compte. A quoi tient

(1) Au reste, Nicolas V. étoit trop grand pour abuser de l'ascendant que sa place & son mérite lui donnoient sur l'esprit pusillanime de Frédéric. Ce Pape, élu malgré lui, soutint avec dignité le poids des honneurs auxquels il se refusoit modestement.

(2) ..... Invention qui manquoit aux Anciens, & qui nous honore à jamais..... L'Imprimerie doit servir de véhicule à la Vérité : c'est l'arme la plus forte entre des mains qui sauroient la manier..... Grace à cette décou-

la destinée des plus grands personnages? Qu'on eût accordé à Eugène l'Abbaye qu'il demandoit, il n'auroit peut-être fait que grossir le troupeau inutile des riches Bénéficiers. L'amour-propre, irrité d'un refus, développa en lui une vocation toute opposée, & qui coûta tant de sang à sa Patrie, dont il avoit été méconnu.

L'Empereur Léopold, né à Vienne, y éleva un monument pieux qui le représente comme faisant amende honorable à la Sainte-Trinité. Etoit-ce en réparation des longues & révoltantes exécutions qui eurent lieu par son ordre contre la Noblesse Hongroise? Conduite digne d'un Prince qui, ne sachant que fuir, avoit abandonné sa Capitale aux armes des Turcs, devenus plus audacieux par sa lâcheté. Que seroit-il devenu, sans les secours généreux d'un Monarque étranger? Léopold étoit le contemporain de Louis XIV. Ces deux Princes, qui possédoient à un égal degré le tact nécessaire

---

verte..... l'instruction peut pénétrer par tout où le jour s'insinue. Jamais les bons Princes n'ont eu tant de moyens pour faire le bonheur de leurs Peuples....

Voyez pages 12 & 13 de notre Discours préliminaire ou de l'influence des Lettres sur les hommes en société, imprimé immédiatement avant la Vie de Léon X. à la tête du tome I. in-8°. de la Galerie universelle des Hommes illustres, avec leurs portraits, publié chez Cailleau, Imprimeur, rue Galande, n°. 16.





Gouv.te d'Enfans de Vienne

pour bien choisir les instrumens de leur ambition, payèrent de leurs personnes sur-tout dans les Cabinets de Versailles & de Vienne. Tous deux aussi se virent une nombreuse lignée, à laquelle ils eurent le malheur de survivre.

Vienne n'est agréable & belle que dans ses fauxbourgs; celui de Léopold étoit autrefois la Ville des Juifs; mais cet Empereur eut la mal-adresse & l'injustice de les en chasser, comme Louis XIV renvoya les Protestans hors de son Royaume.

Marie-Thérèse fonda un Collège de son nom dans le quartier Wieden. Les Jésuites en faisoient assez bien les honneurs; le gymnase de l'Impératrice languit peut-être depuis que cet Ordre qu'il eût été plus raisonnable de réformer que de détruire, se vit contraint d'évacuer les lieux.

Dans le même fauxbourg, S. Charles a une superbe Eglise. Borromée méritoit un Autel pour ses vertus publiques & privées. . . . . .

. . . . . .

[. . . . . .]

. . . . . Milan se souviendra long-temps de ce bon Prélat.

Il eut des ennemis, & ne fit que du bien.

Dans le fauxbourg d'Erdberg est une maison de chasse, jadis l'Auberge où l'imprudent Richard-Cœur-de-Lion travesti en Pélerin fut reconnu comme il tournoit la broche, & arrêté par le lâche Léopold, Marquis d'Au-

triche : vainqueur du grand Saladin, ce Roi d'Angleterre, qui devoit l'être encore de Philippe-Auguſte, reſta pendant quinze mois détenu dans une tour (1), expiant ſon orgueil & ſes violences. Pour le repos de l'humanité, que n'y termina-t-il ſes jours ? Mais éblouis de ſes actions d'éclat, ſes ſujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un Prince qui cependant les traitoit comme ſes eſclaves, & qui ne connoiſſoit d'autre droit que ſon épée (2).

Le *Prater*, Iſle du Danube, étoit un bois interdit au public avant Joſeph II. Ce Prince, auſſi jaloux de ſe faire aimer que de ſe faire craindre, crut qu'un père ne devoit point avoir de *réſerves* pour ſes enfans, & veut que ſes plaiſirs ſoient auſſi les leurs ; malgré les murmures de la Nobleſſe allemande, dont on connoît la hauteur ; laquelle ſe trouve compromiſe d'avoir quelque

(1) M. Sedaine vient d'agrandir la ſcène du Théatre dit Italien, en y faiſant figurer ce même Richard-Cœur-de-Lion qu'il a ſu rendre plus intéreſſant que dans l'Hiſtoire. On doit regretter que Shakeſpéare n'ait pas choiſi ce Prince pour ſujet de l'un de ſes Drames hiſtoriques, de préférence à ſon frère, le Roi Jean, ſurnommé ſans Terre.

(2) C'eſt depuis Richard I. que les Rois d'Angleterre ont pris la Deviſe odieuſe : *Dieu & mon épée*, expreſſion imaginée par la ſuperſtition & le deſpotiſme, qui conſacre la loi du plus fort, & qui met les Souverains *hors de page*, comme diſoit Louis XI.



M.a de Brosses, à Vienne.

chose de commun avec les bons Plébéïens qui la font vivre.

Près du Stadgut est l'amphithéâtre & l'arène consacrée à la force & au courage des animaux sauvages qu'on y met aux prises. Ce spectacle est bien autre chose que le combat du taureau qui a lieu aux portes de Paris, les jours de Fêtes solemnelles.

Les étrangers qui abondent dans Vienne s'adonnent aux Arts, ou font le commerce. La diversité de Religion n'est point pour eux un titre d'exclusion aux graces du Prince. On desireroit entr'eux plus d'accord. Le temps seul & l'instruction distribuée également dans tous les rangs de la société, peuvent faire disparoître les traces déjà affoiblies des préjugés superstitieux qui les alienent tacitement les uns contre les autres. Mais ils confondent trop souvent la jalousie avec l'émulation.

Une circonstance assez remarquable, c'est que les Turcs, qui inspirèrent tant d'effroi à Léopold, sont tous réunis précisément dans le fauxbourg qui porte le nom de cet Empereur pusillanime & sans capacité hors de son Conseil. Les Bourgeois de Vienne ont été gratifiés par lui du droit de porter l'épée, en mémoire du courage & de la fermeté qu'ils montrèrent lors du siège de leur Ville par Kara Mustapha.

Les gens de qualité, qui sont en même-temps riches, figurent à Vienne & y dépensent leurs revenus : les autres se retirent ordinairement à Neustadt.

Les mœurs du Peuple à Vienne, comme dans toute l'étendue de l'Archiduché, sont simples & grossières.

L'habillement y eſt ſingulier, ſur-tout celui des femmes; quelques hommes portent encore de longues barbes. Quant aux détails du coſtume, nous renvoyons aux quatre Figures que nous donnons ici d'après nature.

Ce ſeroit ici le cas de parler des réformes de toute eſpèce qui ont déjà mérité à Joſeph II. de fixer les regards de l'Europe. Mais la prudence veut que nous abandonnions ce ſoin à la Poſtérité, qui ſeule peut être impartiale.

Fin de la Notice hiſtorique ſur la Ville de Vienne en Autriche.



M.de de Bouquets à Vienne.



femme de Burgos.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR BURGOS.

BURGOS, Capitale de la vieille Caſtille (1), eut pour Fondateur un Prince que l'Hiſtoire a ſurnommé le Grand : ſeroit-ce pour recompenſer Alphonſe III (2), Roi d'Oviedo ou de Léon, d'avoir fait crever les yeux à ſes quatre frères, qui apparemment portoient ombrage au trône ſur lequel il vouloit être aſſis tout ſeul & ſans rivaux ? Alphonſe, devenu père, fut puni d'avoir été mauvais parent. Son fils, Garcie I. du nom, Roi des Aſturies, ſouleva contre lui les Comtes de Caſtille ſes feudataires, & probablement abrégea ſes jours ; car il mourut à quarante-quatre ans, vers le commencement du X^e ſiècle. Mais en dotant maintes Egliſes, il avoit aſſez fait aux yeux de ſes contemporains ſuperſtitieux

(1) Les Caſtillans (ſelon Tite-Live & Pline, L. IV. c. 20.) eurent pour prédéceſſeurs dans la région qu'ils occupent, un Peuple qu'on nommoit *Vaccai*, & qui fut conquis par Lucullus & Marcellus.

(2) Alphonſe dit le Grand avoit pour contemporain un Héros bien plus digne de ſon ſurnom ; alors régnoit en France le Comte Eudes, qui ſauva Paris des armes des Normands, pendant un ſiège de deux années.

pour mériter le ſurnom glorieux qu'on écrivit ſur ſa tombe, & que la poſtérité doit effacer du Temple de mémoire. Ce fut Alphonſe qui donna ordre au vaillant Dom Diegue, fils & ſucceſſeur de Rodrigue, Comte de Caſtille, de conſtruire dans ce Royaume infeſté par les Maures, la Ville de Burgos, Cité embellie avec le temps & aux dépens des campagnes qui l'avoiſinent. Elle eſt aſſiſe ſur la pente d'un mont aſſez élevé, & ſe prolonge en faiſant le demi-cercle juſqu'à la rivière d'Arlenzon. On y remarque des places publiques richement décorées; une de ſes portes offre dans des niches dorées une ſuite complette des ſtatues des Rois d'Eſpagne, parmi leſquels on en compte ſi peu qui ſoient dignes ſeulement des honneurs du buſte. L'Archevêque de Burgos, qui a quatre Evêques pour ſuffragans, jouit de deux cents mille livres (1) de revenus; l'Egliſe Métropolitaine eſt un vaiſſeau vaſte & conſtruit de façon qu'on peut y chanter cinq grandes Meſſes à la fois ſans cacophonie. Derrière le Chœur eſt la Chapelle du Connétable de Caſtille, remplie de tombeaux de marbre bien travaillés. Les Auguſtins poſſèdent ſur le Maître-Autel de leur Egliſe un Crucifix bien précieux; grand comme nature, il eſt ſi parfait qu'il ne lui manque,

(1) Dans une relation Italienne du Royaume d'Eſpagne par Leti, publiée en françois à Bordeaux, on ne donne que 30000 liv. de rente à l'Archevêque de Burgos; alors il n'avoit point de ſuffragans.

D'autres lui aſſignent 40000 ducats.

pour ainſi dire, que la parole. Pluſieurs Pélerins ont aſſuré lui avoir vu croître les cheveux, la barbe & les ongles; ſans doute c'eſt une façon de parler, pour exprimer juſqu'à quel point l'Artiſte a ſu porter l'illuſion. Auſſi (diſent quelques Légendaires) ce monument ſacré n'eſt point le réſultat d'un ciſeau profane. Deux traditions populaires tiennent les crédules eſprits en ſuſpens à ce ſujet. L'une veut que le ſaint Crucifix de Burgos ſoit l'ouvrage de Nicodeme, Diſciple de Jéſus; lequel en effet auroit bien pu conſerver une image fidelle de ſon divin Maître, qu'il eut le bonheur d'avoir ſous les yeux. L'autre opinion prétend qu'il fut apporté du Ciel en terre par un Ange. Quoi qu'il en ſoit, ce Chriſt eſt éclairé par trois cents lampes & ſoixante chandeliers d'argent maſſif. Un candelabre d'or maſſif auſſi brûle devant lui. Trois rideaux chargés de pierreries ſe tirent l'un après l'autre, avant qu'il ſoit expoſé à la juſte vénération des Fidèles, préparés à ce pieux & magnifique ſpectacle par deux Meſſes dévotement entendues.

Burgos conſerve encore le Palais des anciens Comtes & Rois de Caſtille. Car cette partie conſidérable de l'Eſpagne devint une royauté dès l'an 1035, & en eſt redevable aux Rois de Navarre. A cette époque, Ferdinand premier du nom, fils de Dom Sanche, Roi de Navarre & Comte de Caſtille, s'en fit appeller Roi, par la raiſon que ſon père l'étoit de la Navarre.

La deſcription qu'un Voyageur (1) de la fin du ſiècle

(1) Relation du Voyage d'Eſpagne. Paris, chez C. Barbin, 1691, avec Privilège du Roi. Voyez le tome III. in-12.

dernier fait de la Castille, peut encore trouver aujourd'hui son application : il y croît peu de bled ; & comment en viendroit-il, à moins que la terre n'en voulût produire d'elle-même, comme dans le pays de promission ? Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de la cultiver ; & comme le moindre payson est persuadé qu'il est *Hidalgo* (1), c'est-à-dire, Gentilhomme ; que dans la moindre maisonnette, il y a une histoire apocriphe, composée depuis cent ans, qui se laisse pour tout héritage aux enfans & aux neveux du villageois, & que, dans cette histoire fabuleuse, ils font tous entrer de l'ancienne Chevalerie & du merveilleux, disant que leurs trisaïeux, Dom Pedro & Dom Juan, ont rendu tels & tels services à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* (2), ni à la *decendencia* (3). Voilà comme ils en parlent, & ils souffrent plus aisément la faim & les autres nécessités de la vie, que de travailler, disent-ils, comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des esclaves : de sorte que l'orgueil, secondé de la paresse, les empêchent la plupart d'ensemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des étrangers les cultiver ; ce qui arrive toujours par une conduite particulière de la Providence, & par le gain que ces étrangers plus laborieux & plus intéressés y trouvent : de sorte qu'un payson est assis dans sa chaise,

(1) *Hidalgo*, noble.
(2) *Gravidad*, gravité.
(3) *Decendencia*, lignée, postérité.

lisant un vieux Roman, pendant que les autres travaillent pour lui & tirent tout son argent.

Par-tout où l'on n'est point à son aise, soit par sa faute, soit autrement, on ne s'empresse pas à se donner une postérité. La vieille Castille (dit un Voyageur tout récent) est, à proportion gardée, la Province de l'Espagne où l'on se marie le moins; & encore, ceux qui se marient prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Ce même Voyageur avoit dit quelques pages auparavant : les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre. En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en assez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquisition les tourmente, & les charges & les impôts de toute espèce les obligent à s'en retourner chez eux. Dans la Castille & les Provinces qui en dépendent, on paie une taxe fort lourde, connue sous le nom d'*alcavala*. En 1342, les Etats de Burgos accordèrent au Roi Alonzo XII la vingtième partie de tout ce qui se vendroit, pour subvenir aux frais de la guerre contre les Maures. Il n'y a plus de Maures en Espagne; on les a tous chassés: mais le subside subsiste toujours; seulement il a changé de nom; il s'appelle aujourd'hui le dixième.

Burgos est à 225 lieues de Paris.

Les gens du Peuple & de la campagne conservent jusques sous leurs haillons une certaine hauteur qui fait le caractère de la Nation : il semble que les pauvres crai-

gnent moins de manquer de pain que d'habits. Chacun, ſelon ſes forces, affiche le luxe des ajuſtemens. La ſimple villageoiſe des environs de Burgos a le bas de ſes jupons brodé; les manches de ſon vêtement de deſſus, qui lui couvrent le poignet en forme d'amadis, ſont garnies d'une bordure élégante; & tout le reſte eſt à proportion. Trois ou quatre rangs de perles lui couvrent la gorge. Sa coëffure eſt la pièce la moins recherchée de ſon coſtume; c'eſt un mouchoir noué ſur le chignon du col. L'habillement des Caſtillans eſt plus ſimple, & leur fortune ne leur permet pas d'uſer de draps fins; enſorte que leurs plus belles laines paſſent toutes chez l'étranger.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Burgos.



Habitant de l'Andalousie.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ANDALOUSIE.

L'ORIGINE de presque tous les établissemens politiques de l'Europe, & même du monde entier, est à-peu-près la même. L'esprit d'intérêt & de conquête a seul motivé les divers déplacemens des hommes. Les Phéniciens pour étendre leur commerce, les Vandales & les Maures pour accroître leur domination, ont occupé successivement la Province d'Espagne, nommée à présent Andalousie : sol fortuné; l'une des contrées de la terre le plus habitables & le moins habitées; il ne lui manque que des cultivateurs intelligens. Mais que penser d'un pays où le Voyageur dans tout le cours de sa journée ne rencontre sur sa route que deux Villages pour reprendre haleine, & trouve à peine trois individus à qui parler? C'est peut-être la rareté des rencontres de Voyageurs qui a donné lieu à l'usage pratiqué dans toute l'Espagne de se saluer réciproquement sur les grands chemins. Que penser d'un pays hérissé de croix, indices d'autant de meurtres! que penser d'un pays où les hôtelleries sont aussi rares que mal desservies! d'un pays fertile en oliviers, & où cependant on ne sert sur les ables que l'huile des lampes!

Séville, Capitale de l'Andalouſie, paſſe pour l'une des Villes les plus anciennes de tout le Royaume. Son enceinte fortifiée eſt un ouvrage Romain. Entr'autres monumens, on y remarque deux colonnes corinthiennes portant un Hercule & un Jules-Céſar; ſtatues antiques. Auſſi a-t-on eu ſoin de graver ſur la porte de Xerès, reconſtruite en 1561, cette inſcription Eſpagnole:

Hercules me edifico,
Julio Ceſar me cerco
De muros y torres altos;
Et Santo Rey megano
Con Garci Perez de Vargas.

Hercule m'a rebâtie;
Jules-Céſar m'a fortifiée
De murs & de tours hautes
Et le Saint Roi m'a reconquiſe
Par le bras de Garci Perez de Vargas.

Ce Roi, mort en 1252, ne fut canoniſé qu'en 1617. Ferdinand III. méritoit de l'être de ſon vivant. Parent de S. Louis, il s'en montra le digne contemporain; il prit aux Maures Cordoue & Murcie (1); Séville ſe rendit à lui en 1248, après un ſiège de ſeize mois; il ne tint pas à ce Monarque que le Royaume de Maroc (2)

(1) Voyez notre article de Murcie.

(2) Comment ſe fait-il que ſur un rivage qui n'eſt ſéparé de l'Europe que par un peu de mer, il exiſte depuis trop

devienne

devienne Province d'Eſpagne. Du moins, il fit à ſon Peuple tout le bien qu'il put, en le protégeant contre les Grands & les Brigands de ſes Etats, & en épurant

---

long-temps trois ou quatre Gouvernemens, théâtres d'horreurs exercées ſur nos compatriotes eſclaves? Comment ſe fait-il que les Nations policées, à la vue deſquelles ſe paſſent journellement des ſcènes de férocité, ſe contentent d'envoyer quelques Miſſionnaires & beaucoup d'or? Chez les anciens Grecs, Hercule (que Séville ſe vante d'avoir pour Fondateur) eût purgé l'Afrique de tous ces petits brigands couronnés, qui, de nos jours, ſe livrent en toute ſécurité à tout ce que leur conſeillent le caprice brutal & l'avide intérêt. Gelon, Roi de l'antique Sicile & vainqueur de Carthage, impoſa pour tribut aux vaincus la défenſe de brûler leurs propres enfans ſur les Autels de leurs Idoles: à l'exemple de ces véritables Héros, ne ſe trouvera-t-il pas quelque preux Chevalier digne de ce nom, qui, à la tête de pluſieurs amis ardens de l'humanité, franchiſſant le détroit de Gibraltar, vienne apprendre à régner à une poignée de Roitelets féroces qui ne ſont hardis que par impunité. Au retour de cette expédition qui vaudroit bien celle d'une Croiſade, les infortunés rendus libres, avant de rentrer dans leur Patrie, ſe feroient un devoir d'élever en face des Colonnes d'Hercule, une pyramide avec ce peu de mots;

Au nom de l'Europe,
Un Homme
Eſt venu rétablir les droits de ſes ſemblables,
Indignement violés
Sur cette Côte de l'Afrique.

Les Chevaliers errans, ſi ſpirituellement ridiculiſés par Cervantes, euſſent été capables d'un tel coup de main &

le Code des Loix. La Caſtille (1) lui doit ſon Conſeil Souverain.

Les rues de Séville ſont étroites & irrégulieres, comme dans preſque toutes les Villes de l'Andalouſie. Près de quatre-vingt Couvens ne contribuent pas à l'accroiſſement de ſa population, qui monte à peine à 100000 mille ames; d'autres diſent 300000 mille. On en comptoit 600 mille, lors de la conquête qu'en fit S. Ferdinand. Dans une relation du Royaume d'Eſpagne faite par Leti, on donne à l'Archevêque de Séville quatre-vingt mille écus (2) de revenu. Le Major d'Alrymple, dans ſon voyage en ce pays, évalue les honoraires de ce Prélat à 300000 piaſtres (3). Buſching, dans ſa géographie, ne les pouſſe qu'à 140000 liv.

Séville a une Univerſité, mais il n'en ſort que des Théologiens.

Plus une Ville eſt riche, moins il devroit, ce ſemble, y avoir d'hôpitaux. Le nombre des hoſpices à Séville eſt conſidérable.

---

c'eſt dans l'Andalouſie que devroient naître de tels perſonnages. Mais ils n'auroient le droit de rien entreprendre, tant qu'on verroit à Séville quantité d'eſclaves Indiens & Africains venus, marqués & traités comme des bêtes de ſomme. Voyez notre article de Malthe.

(1) Voyez notre notice de Caſtille.

(2) Et une fois autant à ſon Chapitre.

(3) La piaſtre vaut 5 liv. & 5 ſ.; ainſi c'eſt 1,575,000 liv. tournois.

La Cathédrale, monument des Goths, à qui il ne manquoit qu'un peu plus de goût, renferme la cendre de S. Ferdinand, dont nous avons dit un mot ci-dessus, & d'Alphonse-le-Sage (1) son digne fils; celui de Ferdinand Colomb y repose aussi, honneur qu'on auroit dû peut-être rendre tout aussi-bien à son père. Voilà les hommes! Christophe Colomb donne un monde à l'Espagne, & ne fait que des ingrats; l'Abbé Ferdinand Colomb lègue sa bibliothèque à Séville, & on l'inhume avec les Rois.

Il se dit tous les jours trois cents Messes (2) dans l'Eglise Métropolitaine de Séville. Les habitans n'en sont pas plus amendés pour cela. La parure & l'ivresse partagent, dit-on, tous leurs instans. La plupart, ajoute-t-on, sont des petits-maîtres sans mœurs, & souvent sans graces (3).

L'établissement le plus important de la Capitale de l'Andalousie, est la Manufacture de tabac: mais le commerce ne doit pas y fleurir beaucoup; car l'herbe croît au milieu de la Bourse, bâtiment superbe, mais déserté.

(1) C'est ce Prince que le compas d'Uranie consola de la perte du Sceptre Impérial; & qui mourut de chagrin d'avoir été obligé de combattre & de vaincre son fils rebelle & révolté contre lui.

(2) Les honoraires pour chaque Messe sont de deux réales.

(3) C'est au Théâtre François qu'il faut aller prendre une idée des mœurs de Séville mises en scène avec autant d'esprit que de gaieté, par M. Beaumarchais.

A Séville, on ne voit point, comme à Paris, ruiſſeler dans les rues le ſang des boucheries : mais elles ne ſont peut-être placées hors des murs que parce qu'on a imaginé de faire combattre avec des chiens les animaux à cornes que l'on deſtine au couteau, afin que la chair en devienne plus tendre. Il faut être bien perſuadé que les bêtes ne ſont que des machines, pour ſe permettre ce raffinement barbare de ſenſualité, aux dépens de la vache qui nous a donné ſon lait, & du bœuf qui a traîné nos charrues.

Parmi les perſonnages illuſtres qu'a produit Séville, elle revendique Trajan, Prince du très-petit nombre de ceux qui n'ont point fait repentir les hommes de s'être donné des maîtres.

Il étoit Sévillois auſſi, ce bon Las-Caſas, qui plaida avec tant de chaleur & pendant un demi-ſiècle la cauſe des Indiens au Tribunal même de leurs perſécuteurs. L'Evêque fut écouté froidement. Que Barthelemi n'eût-il été Empereur, au lieu de Charles-Quint ? Tel va trop ordinairement le train des choſes. Le ſalut d'un monde entier ne dépend quelquefois que d'un ſeul homme mis à ſa véritable place.

Depuis la mort de Cervantes, l'Homere des Romanciers, Séville l'a réclamé. Avant ſa mort, on rioit en liſant Dom Quichotte (1), ſans s'embarraſſer ſi l'Au-

(1) Tous les Ouvrages de Cervantes ne ſont point traduits en François, & mériteroient de l'être auſſi bien que ſa *Galathée* par M. le Chevalier de Florian.

teur avoit du pain pour vivre, & un gîte pour expirer en paix.

Séville eſt la patrie de quelques bons Artiſtes. Il en eſt un, Louis de Vergas, célèbre Peintre en Hiſtoire, qui menoit la vie auſtère de nos plus fervens Latrapiſtes. Ceint de la haire, il couchoit dans ſon cercueil. Un tel phénomène ne pouvoit apparoître qu'en Eſpagne.

Arcos de la Frontera eſt une petite Ville de l'Andalouſie, mais très-ancienne. L'une de ſes Egliſes (car elle a trois Paroiſſes & cinq Monaſtères) offre un ſpectacle tout-à-fait édifiant dans le Temple d'un Dieu de paix mort en croix pour racheter tous les hommes; c'eſt une ſuite complette de portraits repréſentant les Hérétiques brûlés par la ſacro-ſainte Inquiſition.

A Xerès, il y a beaucoup de Gentilshommes & de chevaux; mais les uns ſont plus eſtimés que les autres.

Cadix eſt l'une des plus belles Villes & des plus riches de l'Andalouſie & de l'Eſpagne. On l'a dit peuplée de quatre-vingt mille habitans, & on évalue à cinquante-quatre mille livres le pain qui s'y conſomme par jour. L'Evêque jouit de 100000 liv. de rente; le Tabernacle de la Cathédrale a coûté cent mille écus, & la nouvelle Egliſe qu'on bâtit montera, dit-on, à 30 millions de réales de Veillon; & cependant, Cadix manque d'eau pure, faute d'un aqueduc qui entraîneroit à moins de frais. Murillo, Peintre eſtimable, natif des environs de Séville, ſe laiſſa tomber de ſon échafaud en peignant des freſques dans la Chapelle des Capucins de Cadix, & mourut de ſa chûte.

Jadis les Chevaliers Romains donnoient le ton à Cadix, attirés par les charmes des jeunes filles de cette Ville, qu'assaisonnoit un grain de libertinage. Aujourd'hui ce sont les Négocians François qui y font le plus de figure. Ils y entretiennent un Théâtre dont les Pièces régulières & pleines de goût qu'on y représente font murmurer les Amateurs du Parterre Espagnol, ces *Mosqueteros*, épris des monstruosités dramatiques, telles que *le Lazarre & le Mauvais Riche.* La prévention nationale les empêche de sentir les beautés de tous les temps & de tous les lieux d'Athalie, &c. Cependant quelques bons esprits deviennent de jour en jour moins exclusifs.

Gibraltar, S. Roch & les lieux circonvoisins, dans la haute Andalousie, ne sont que trop connus, sur-tout depuis les derniers événemens politiques.

Ossuna est une petite Ville assez intéressante. Le Peuple y est plus laborieux & par conséquent plus à son aise qu'ailleurs. Les terres sont bien tenues. Le costume des habitans est fort décent. Les hommes portent de grands chapeaux blancs, plus propres que ce qu'on appelle dans toute l'Andalousie des *montera*, gros feutres de paysans.

C'est à Ezija, qu'on trouve les chevaux de la plus belle race des Andalous. C'est aussi l'endroit le plus chaud de toute la contrée.

Les habitans de *Zahaca* méritent d'être distingués du reste de la Nation Espagnole. Ils sont ou se disent presque tous nobles; mais ce préjugé ne les empêche pas de cultiver leurs terres avec soin; ils récoltent eux-

mêmes leur vin, qui eſt bon, mais dont ils ne boivent jamais juſqu'à l'excès. On en a interdit prudemment l'uſage journalier aux enfans & aux femmes : heureuſe peuplade, ſi ne cherchant jamais à contracter d'alliances hors de ſon ſein, elle continue de vivre concentrée en elle-même, & fière de ſes mœurs ſans alliage !

Carlotta eſt le chef-lieu d'une petite Colonie intérieure d'émigrans de France, d'Allemagne & d'Italie, que le Gouvernement Eſpagnol avoit attirés en 1769, ſans doute pour donner quelqu'émulation aux Regnicoles. Mais cette entrepriſe conçue aſſez légèrement & aſſez mal menée, n'a point répondu aux eſpérances dont on ſe flattoit.

On n'a pas mieux réuſſi, en ſe ſervant du même moyen pour peupler & cultiver la *Fierra-Morena*, pays de montagnes preſque déſert dans l'eſpace de vingt-quatre lieues.

Cordoue, Capitale d'un Royaume de ce nom du temps des Maures, eſt une des principales Villes de l'Andalouſie. On prétend qu'elle eut pour Fondateur Marcellus, lors de l'expédition de ce Général Romain dans les Gaules. Un fait plus certain, c'eſt qu'elle fut la patrie de Séneque, ſi chaudement défendu par Diderot, & de Lucain, ce Poëte de la Liberté, qui fournit des Vers à Corneille. L'Egliſe Cathédrale étoit jadis une Moſquée bâtie ſur les fondemens d'un Temple d'Auguſte. Ce ſont là de ces coups de Théâtre que la faulx du temps, rivale de la baguette d'Armide, multiplie ſur la grande ſcène du monde. C'eſt ainſi que les Hieronimites

ſe ſont conſtruit, à une lieue de Cordoue, un Monaſtère avec les ruines d'un Palais habité par un Roi Sarraſin.

Le ſéjour de Cordoue eſt triſte & monotone; les bonnes maiſons tiennent des aſſemblées que l'étiquette rend auſſi glaciales que les verres d'eau qu'on y diſtribue aux aſſiſtans. Il y a pourtant quelque luxe. Les équipages plus riches que brillans, ſont tirés par des mules. L'Evêque ſeul a le droit d'en avoir ſix à ſa voiture. Il y a un Théâtre; les femmes y vont parées à la françoiſe. Les hommes le plus ſouvent ſont dans leurs manteaux avec de grands chapeaux; tout autre coſtume paroît leur être extrêmement incommode : auſſi n'en font-ils uſage que pour les *tortillas* (1) & les autres occaſions d'apparat. Depuis la révolte de Madrid, en 1776, le Gouvernement a voulu proſcrire les manteaux & les grands chapeaux; mais de long-temps cette réforme ne pourra pénétrer juſqu'aux Provinces; c'eſt un vêtement trop commode pour la galanterie. Les femmes qui conſervent le coſtume eſpagnol ſont toutes enſemble au-deſſus des premières loges, dans une galerie. Les jeunes gens comme il faut vont en *maxos*, c'eſt-à-dire, avec le grand feutre, le manteau & un *redecilla*, ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs che-

(1) Ce mot Eſpagnol, qui veut dire tourte ou gâteau, ſert à déſigner les cercles, les aſſemblées, dans leſquelles en effet on offre des gâteaux, des confitures revêtues de pâtiſſeries, &c.

veux;

veux; ils ont avec cela de longues épées ſous le manteau (1).

On ſe plaint des impôts à Cordoue; on dit qu'en ſortant de la Ville, de quelque côté qu'on aille, à deux ou trois lieues, le pain, l'aliment principal des Eſpagnols, eſt plus cher dans les Villages que dans la Ville.

JAEN, ſous l'Empire des Maures, Capitale d'un petit Royaume de ſon nom, n'eſt plus aujourd'hui qu'une Ville aſſez mince; on n'y rencontre, ainſi que dans quelques bourgs de ſa dépendance, que des Nobles & des Moines. Auſſi n'eſt-on pas étonné de voir cette partie de l'Andalouſie mal cultivée, & preſque dépourvue de tout commerce. On y garde avec les plus grandes précautions un Saint-Suaire auſſi fameux dans ces contrées, que l'eſt celui de Beſançon en France. Le Chriſt, dont ce voile porte l'empreinte ſacrée, avoit donné en lui un exemple vivant dont ceux qui ſe montrent les plus ardens à ſuivre ſa doctrine, n'ont pas ſu profiter. Jéſus avoit ſanctifié l'amour du travail, en travaillant lui-même des mains. Tous ſes Apôtres étoient auſſi des gens laborieux & ſobres, autant qu'humbles & patiens. Les Eſpagnols, à qui on ne peut refuſer de la ſobriété & de la patience, auroient dû s'appliquer les deux autres vertus: mais cette Nation eſt peut-être la moins humble & la plus pareſſeuſe de toutes.

L'Andaloux a un caractère fortement prononcé. Sa gravité naturelle, qu'on remarque au premier coup-d'œil

(1) Voyez la Figure.

dans toute l'étendue de l'Eſpagne, eſt paſſé en proverbe. Il n'y a que les gens de qualité dans les Provinces, & les habitans de la Capitale qui, depuis peu, ſe ſoient humaniſés avec les étrangers, & aient daigné ſe prêter au doux commerce de la ſociété, qui ſeul fait le charme de la vie chez les Peuples civiliſés. Les Eſpagnols ont la plus haute idée de leur naiſſance; les Caſtillans, & encore plus les Biſcayens, quoique pauvres & mendians, mépriſent ſouverainement les Andaloux, comme les deſcendans immédiats des Maures, qui valoient mieux que ceux qui les ont chaſſés après tant de combats. Les mariages ſe font communément à naiſſance égale. Il eſt rare que la vieille Nobleſſe s'allie avec la nouvelle, & les ſupérieurs avec les inférieurs. Ils ſont tempérans ou plutôt abſtinens à l'excès. *Barracho* eſt le mot de reproche le plus violent qu'on puiſſe faire à un homme: & il eſt rare de voir chez eux un ivrogne, ſi ce n'eſt parmi les Muletiers. Le *gaſpacho* eſt la nourriture ordinaire du payſan eſpagnol. C'eſt une eſpèce de ſoupe faite avec de l'huile, du vinaigre, de l'eau, de la graiſſe, du ſel & du poivre mêlés enſemble. Le plus riche Fermier de l'Andalouſie, dans les Cantons les plus abondans, ſe contente de ce ragoût qu'il mange avec tous ſes Valets à même une ſale gamelle. En fait de galanterie, rien de plus induſtrieux qu'un Eſpagnol; les femmes ſur-tout ne tariſſent point en reſſources, quand il s'agit d'eſquiver les cent yeux d'un Argus jaloux. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que hors du commerce des femmes, ce Peuple eſt franc & confiant: les Eſpagnols

déploient un caractère mâle & courageux, & parlent à leur Prince avec autant de sang-froid & de liberté qu'à leur égal. Il n'y a point de pays au monde où chaque individu en particulier semble être plus pénétré de la dignité de l'homme. On y a les plus grands égards pour les indigens; c'est-là que la personne d'un infortuné est vraiment sacrée; *res est sacra miser.* Et ce n'est pas là que le malheur s'augmente par le mépris. Il fut un temps où le feu céleste de la liberté brûloit dans le cœur des Espagnols, dit un Voyageur Anglois; mais..... &c.

Fin de la Notice historique sur l'Andalousie.



Dame de l'Isle de Tinne.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE TINE,

DANS L'ARCHIPEL.

L'AMI des hommes, qui ne voyage que pour les étudier, n'a pas souvent à se louer de la tâche qu'il s'impose. Parmi les Peuples qu'il passe en revue, il en est peu au milieu desquels il aimeroit à se fixer, s'il en avoit le choix. *Tine* peut-être mériteroit d'avoir part à sa prédilection.

Cette Isle, connue des anciens Grecs sous le nom de *Tenos*, & qui n'a qu'une étendue de douze lieues, nourrit dans l'aisance vingt mille habitans tous heureux & dignes de l'être. Les Tiniotes (1) ont un maître qui les gêne peu ; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du moment qu'ils ont satisfait au tribut imposé par le Croissant qui les a enlevé naguère au Lion de Saint-Marc. Acquittés de leur dette, on leur abandonne le soin de

(1) Ou Teniens.

ſe gouverner eux-mêmes; & doit-on regretter les ſacrifices pécuniaires qu'il peut en coûter pour exercer un droit auſſi précieux & devenu ſi rare? Les Tiniotes n'obéiſſent donc qu'à des Magiſtrats élus par eux & parmi eux. Ils ne confèrent cette dignité qu'à ceux dont la prudence devançant les années, s'accorde parfaitement avec le titre de *Vieillards*, qu'on donne aux Juges dans ce pays, depuis un temps immémorial. S'il eſt une autorité que les hommes puiſſent reconnoître ſans rougir, c'eſt ſans doute celle des pères ſur leurs enfans, ou des vieillards ſur leurs inférieurs en âge. Cette ſouveraineté ſi légitime eſt indiquée par la nature. C'eſt la première de toutes; c'eſt elle qui avoit lieu, lors du ſiècle d'or, jours d'innocence! qui ne fûtes pas tout-à-fait une chimère, puiſque l'autorité paternelle exiſte encore. C'eſt elle qui, dans les temps primitifs, conſervoit les hommes tels qu'ils étoient nés, c'eſt-à-dire, ſages & bons. C'eſt elle que les différentes peuplades qui végètent ſur la terre devroient du moins prendre pour modèles dans leurs inſtitutions politiques. C'eſt elle qui fait le bonheur des Tiniotes & de tous ceux qui, à leur exemple, ne s'écartent pas trop de cette loi ſuprême à laquelle il eſt ſi doux d'obéir, & pour laquelle notre cœur ſe ſent porté comme par inſtinct.

La forme du Gouvernement, jointe à la richeſſe du ſol & à la beauté du climat, attachent à ſa patrie l'habitant de Tine, de telle ſorte que rien au monde ne ſauroit l'en dédommager. S'il en ſort, c'eſt dans l'eſpoir

d'y rentrer le plutôt poſſible pour y conſumer en paix les fruits de ſon labeur. C'eſt un enfant qui n'eſt bien que ſur le ſein ou ſous les yeux de ſa nourrice. Les femmes partagent avec les hommes ce ſentiment, dont la reconnoiſſance leur fait un devoir & leur bien être un beſoin : celles qui s'expatrient (en trop grand nombre) pour ſervir dans tout le Levant, fidelles à leur caractère, ſe diſtinguent par leur intelligence autant que par leur coſtume, & ne perdent jamais de vue leur terre natale, après laquelle elles ſoupirent ſans ceſſe.

Les femmes Tiniotes qui ne ſortent point de leur Iſle ne paroiſſent exiſter que pour ſe conſacrer entièrement aux devoirs domeſtiques que leur ſexe leur impoſe. Elles en font leurs plus chères occupations. Les plus riches comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage. Les habits des maris & des enfans ſont preſque toujours l'ouvrage de leurs femmes & de leurs mères. Les membres d'une même famille vivent toujours entr'eux, & ne ſe trouvent bien qu'enſemble. Les vieilles femmes le diſputent aux jeunes filles pour la gaieté; enſorte que les jours de travail reſſemblent à des fêtes. Soixante hameaux épars ſur toute la ſurface de l'Iſle, offrent par-tout le même ſpectacle, les mêmes ſcènes patriarchales. L'induſtrie qui y règne également par-tout y répartit l'abondance dans la même proportion preſqu'en tous lieux. L'intérieur des maiſons reſpire cet air de propriété & d'aiſance qui

plaît tant aux yeux, & qui fait tant de plaiſir à l'homme ſenſible, heureux du bonheur de ſes ſemblables autant que du ſien propre. Preſque tous les Tiniotes s'occupent de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à ſoie, & de l'exportation de cette précieuſe branche de commerce; ce qui fait que l'inégalité de fortunes n'eſt guère plus connue à Tine que celle des conditions. Tant il eſt vrai que les mœurs privées & les vertus domeſtiques ſuffiſent à la félicité d'une Nation. Il eſt ſans doute plus facile à une peuplade de vingt mille individus de ſe conſerver intacte, qu'à une maſſe de pluſieurs millions d'hommes. Mais eſt-ce la faute de la Nature ſi ſes enfans ont la manie de ſe preſſer les uns contre les autres ſur quelques points du globe, & s'ils ſe corrompent par le contact?

Les femmes de l'Iſle de Tine (dit un Voyageur moderne, dans ſon ſtyle toujours élégant) ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, & une phyſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes ſans les cacher.

Les Dames portent de longues robes bordées de poil. Pardeſſus eſt un corſet ordinairement boutonné à moitié. Immédiatement au-deſſous, on place une ceinture chargée d'ornement, & qui s'agraffe ſur le devant; les agraffes ſont marquées par deux ovales qui ſe touchent. La chauſſure eſt une eſpèce de mule à talon plat. Une étroite

étroite & longue draperie leur sert de coëffure ; roulée autour de leur tête en forme de turban, les bouts sont quelquefois noués au haut du front, ou servent comme de cravatte. La forme & les ornemens du mobilier sont du même style ; c'est-à-dire simples, mais élégans, nobles & propres extrêmement.

Les hommes observent le costume des Grecs modernes.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Tine, dans l'Archipel.



femme de l'Jsle de Lemnos.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LEMNOS.

..... Jam ſummis *Vulcania* ſurgit, *Lemnos* aquis.

Valerius Flaccus. Argonaut. Lib. II. v. 78.

Lemnos ou Vulcanie, au ſein des eaux, s'élève.

LA Mythologie des Anciens avoit plus de corps qu'on ne ſeroit tenté de lui en accorder au premier coup-d'œil. Examinée avec quelqu'attention, elle ſuppoſe dans ſes Auteurs une connoiſſance aſſez avancée de la Nature & de ſes principaux phénomènes : & pour n'en citer qu'un exemple, n'étoit-il pas convenable de placer dans l'Iſle de Lemnos, qui n'eſt qu'un produit volcanique, l'attelier de Vulcain (1) & de ſes Cyclopes, les plus anciens Forgerons connus? En effet, la découverte de l'Art métallurgique a dû ſe faire ſans doute dans le voiſinage de quelque volcan. L'Inventeur d'une

(1) Pour ſentir toute la juſteſſe des Fables Mythologiques, il ſuffit de rapprocher ces deux mots, *Vulcain* & *volcan*, qui ſans doute dans l'origine durent ne faire qu'un, & ſignifier la même choſe.

Science auſſi merveilleuſe, & qui dut changer auſſi-tôt la face des choſes, méritoit & obtint de la reconnoiſſance des hommes les honneurs proportionnés à ce bienfait. On fit un Dieu de celui qui avoit trouvé le ſecret de maîtriſer l'action du feu & d'amollir les métaux à ſa flamme graduée. Mais hélas! le genre-humain perdit de ſon innocence en raiſon des lumières qu'il acquéroit. Des gens adonnés au rude métier de la Forge contractèrent bien vîte des mœurs dures & violentes. Auſſi les habitans de Lemnos paſſoient-ils pour une Nation féroce & capable de tous les forfaits. Les femmes qui ne ſacrifioient ni à Vénus ni aux Grâces, prirent tellement les habitudes groſſières de leurs maris, qu'elles finirent par devenir pour eux des objets repouſſans : de-là les excès auxquels ſe porta le ſexe le plus foible, mais jaloux & vindicatif, contre celui qui l'accabloit de mépris.

Bacchus avoit un Temple à Lemnos; le vin en effet eſt la plus grande des jouiſſances pour des Forgerons toujours altérés.

Le terroir eſt encore très-propre à la vigne; il abonde en bled. On y trouve d'excellens pâturages, & on y fait commerce de beurre & de fromages de chèvres. Avec la ſoie & du coton, on y fabrique une eſpèce d'étoffe mêlée de lin & appellée *meles*, dont on fait des chemiſes & une eſpèce de gaze claire & tranſparente. Cette gaze que les femmes appellent branjuke, leur ſert pour les vêtemens de deſſous.

Leur coſtume n'eſt pas maniéré; ſur leurs bas elles portent des eſpèces de chauſſes qui tombent au-deſſus

de la cheville du pied & au-deſſous de leurs jupes aſſez écourtées. Pardeſſus, on paſſe un corſet dans lequel la taille n'eſt rien moins que gênée, & dont les amples manches couvrent le bras juſqu'au poignet. Leur coëffure eſt un très-grand mouchoir garni de frange, lequel enveloppant leur tête & aſſujetti ſous leur menton, retombe juſqu'à la naiſſance des hanches. Le ſein eſt couvert aſſez modeſtement d'un autre mouchoir.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Lemnos.



fille de l'Isle de Santorin.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE THERA,
OU
SANTORIN.

CES deux noms que porte la même Isle pourroient servir à désigner les deux époques de son Histoire, & la révolution physique qui l'a rendue si dissemblable à elle-même. *Santorin* n'est plus cette *Thera* que Lacédémone envioit & enleva à la Phénicie ; & Sainte Irene, sa Patrone, ne lui a pas rendu le surnom de *Callisthe* (très-belle), qu'on lui donnoit du temps que Minerve étoit sa principale Divinité.

Si cette Isle n'est pas le produit d'un volcan, elle en est du moins le foyer. Depuis des milliers d'ans peut-être, couvé dans le fond de ses entrailles, il ne permit à la terre qui le receloit d'être fertile & riante, que jusqu'au moment de son explosion qui eut lieu à plu-

fieurs repriſes, & qui y changea totalement la face des choſes. Avant cette terrible cataſtrophe, ſon port avoit un fonds, & offroit un aſyle ſûr au commerce maritime. Le ſol favoriſoit tellement la population, que les Inſulaires, dès la treizième génération, depuis l'arrivée de Theras leur ſecond Fondateur (1), furent en état de fonder à leur tour la Colonie de Cyrêne en Lybie. La Capitale, qui avoit le nom de l'Iſle, étoit une des plus belles Villes de l'Archipel & même du continent voiſin, comme l'atteſtent encore les reſtes déplorables du Temple d'Apollon; leſquels ſervent aujourd'hui à la conſtruction d'une Chapelle de Saint-Etienne; enſorte que c'eſt ſurtout ici le cas de dire que le Chriſtianiſme a été élevé ſur les ruines de l'idolâtre antiquité. Le Paganiſme paroît du moins excuſable, en cela que les Autels étoient un moyen qu'avoient trouvé les Peuples pour conſacrer leur reconnoiſſance envers leurs Bienfaiteurs; & c'eſt ainſi que les Théréens diviniſèrent Theras.

Telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire menacée au premier moment d'un renverſement total, l'Iſle de Santorin eſt encore peuplée de huit mille individus. L'abîme de feu qu'ils ont ſous leurs pas les occupe moins que la diverſité de Religion qui les met aux priſes les uns avec les autres; tant l'opinion a d'empire ſur l'eſprit de l'homme. Huit cents Catholiques mêlés à ſept mille Schiſmatiques forment un enſemble incohérent, qui n'eſt retenu que

(1) Cadmus avoit été le premier.



femme de l'Isle de Santorin.

par le Juge Muſulman ; lequel n'interpoſe jamais impunément ſon autorité. Les mœurs, du moins à l'extérieur, gagnent à cette lutte ſourde & continuelle. Les deux Sectes, ſur-tout le parti le moins nombreux, s'obſervent réciproquement & affichent à l'envi des vertus auxquelles on deſireroit un motif plus noble que le reſpect humain & la jalouſie. C'eſt ainſi qu'en France, les Proteſtans qui n'y ſont pas les plus forts, s'y montrent beaucoup plus réguliers dans leur conduite morale & civile. Le Clergé grec eſt très-peu inſtruit, & par conſéquent le Peuple qu'il dirige. Des jeûnes obſervés en toute rigueur, & ſur-tout une haine bien cordiale contre les Latins, lui attirent & conſervent la conſidération. L'Evêque n'eſt pas riche, & il n'en remplit que mieux ſes fonctions. Il vit abſolument en Apôtre ; & il ne manque à la gloire de ce Prélat, que d'avoir embraſſé ce régime édifiant par goût & non par néceſſité. Hélas! oſons le dire, la plupart de nos vertus ſont rarement à nous toutes entières. ; ſi on en ôtoit ce qui appartient aux circonſtances de lieu & de temps, la part qui nous en reſteroit ſeroit trop peu de choſe pour nous en glorifier. C'eſt ſans doute ces conſidérations que le ſage légiſlateur des Chrétiens avoit en vue, en recommandant l'humilité à ſes Diſciples.

Les Inſulaires jouiſſent de peu d'aiſance, mais les Santorines ſauvent les apparences le plus qu'elles peuvent ; leur pauvreté diſparoît ſous le faſte & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques ; elles ſem-

blent vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels; ou plutôt elles n'en ont pas de plus grand que celui de la parure. Les maîtresses de maison apprêtent elles-mêmes le repas, & font ce qu'on appelle tout le ménage; & dans ces momens, elles mettent bas leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vîte, pour n'être point surprises.

Tout le côté de l'Isle opposé à celui du volcan est assez fertile; & la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge & de coton; mais peu de froment. La construction des maisons ne coûte pas beaucoup de soins. Ce sont plutôt des abris légers, la plupart sans couverture. En quelques endroits les Insulaires ont creusé les rochers, pour s'y former des logemens, sans doute espérant y être mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

Les Théréens, dit-on, ne pleuroient point ceux d'entr'eux qui mouroient avant sept ans ou après cinquante. L'existence des premiers n'étoit comptée pour rien, les seconds avoient assez vécu. Les Santorins, en se rappellant cet usage de leurs ancêtres, devroient le modifier, & pourroient, à l'imitation des Thraces, prendre le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, & se réjouir à leur trépas. Tout, hélas! leur en fait une loi, en ce moment; les préjugés où ils sont plongés, & les

dangers dont ils ſont inveſtis; ils n'auroient que trop ſujet de s'appliquer ce paſſage du Poëte courtiſan :

Et incedis per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.
HORATIUS, lib. II. Od. I.

La cendre où vous marchez couvre un feu ſouterrain.

L'Iſle de Thera étoit encore dans toute ſa ſplendeur ſous le règne des premiers Empereurs Romains. Car elle leur conſacra pluſieurs beaux monumens, dont il reſte à peine les Inſcriptions. Les Théréens érigèrent une ſtatue à Marc-Aurele, ainſi qu'à Antonin.

Pour donner une idée du ſtyle lapidaire des Anciens, dont les Modernes n'ont point fait une étude aſſez réfléchie, citons deux Inſcriptions courtes, mais touchantes par la ſimplicité du ſujet & de l'expreſſion.

I.

Aurelius Tychaſius
Pour ſon père,
Et Elpizouſa
Pour ſon cher mari Tychaſius,
Conſacrent
Les témoignages de leur tendreſſe.

II.

Carpus
A conſacré par ce monument
Son amour
Pour ſa chère femme
Soeide,
Qui n'avoit point eu d'autre mari.

Cette dernière circonſtance n'étoit pas indifférente aux Anciens. Dans les liens du cœur, ils mettoient au moins autant de délicateſſe & plus de dignité que les Modernes.

L'Iſle de Thera revendiquoit Ariſtippe. Il en étoit du moins originaire, ce Philoſophe des gens du monde, qui, à peine ſorti de l'école de Socrate, s'introduiſit à la Cour de Denys-le-Tyran, y troqua le manteau du Sage contre la pourpre du Courtiſan, & dont la morale commode ſavoit ſe plier aux circonſtances & s'humaniſer à propos. Tel fut Ariſtippe le Cyrenaïque. C'étoit à lui, plutôt qu'à Epicure, qu'il falloit reprocher l'abus de la Philoſophie, dont il ne ſe ſervoit que pour aiguiſer les paſſions qu'elle doit émouſſer. Il ne manqua pas de ſucceſſeurs : mais l'Elève qui lui fit le plus d'honneur, & qui doit lui concilier ceux auxquels ſes mœurs l'ont rendu ſuſpect, c'eſt ſa propre fille. Aretée avoit autant de vertu que de beauté, & ſon ſavoir égaloit l'une & l'autre. Elle rendit ſon fils capable de ſoutenir la gloire de l'école de ſon pére. C'eſt à ce même Ariſtippe que nous ſommes redevables de cette belle idée dont nos Juriſconſultes criminaliſtes devroient faire leur profit :

« Le méchant eſt un mauvais calculateur qu'il eſt » moins à propos de punir que d'éclairer ſur ſes vrais » intérêts. »

Thera réclame encore Callimaque, le Santeuil des Anciens, dont les Hymnes, modèle de délicateſſe & d'élégance, juſtifient preſque le culte conſacré aux perſonnages

ſonnages menſongers de la profane Mythologie. Ce Poëte (dit-on) dédia une lampe à Pallas, & l'offrande plut tellement à la Déeſſe, qu'elle en rendit l'huile inconſumable.

Santorin n'eſt pas en reſte avec Thera pour les événemens merveilleux arrivés dans cette Iſle. Le martyre d'Irène eſt bien capable de l'illuſtrer. Avant d'être condamnée au feu, on fit ſubir à cette ſainte femme une épreuve bien délicate pour ſon ſexe. Si le Dieu de la Pureté ne la ſauva pas du bûcher, il manifeſta bien mieux ſa providence, en faiſant ſortir Irène du lieu de débauche qu'on lui avoit aſſigné pour priſon, auſſi intacte qu'au moment qu'elle y entra. Irène y fut expoſée ſans voile; mais ſon Dieu en mit un ſur les yeux profanes qui oſèrent ſe lever ſur elle.

L'inſpection détaillée de la Figure ci-jointe ſuffira pour en bien ſaiſir le coſtume, qui a quelque choſe de galant & de noble tout à la fois. Malgré les révolutions du temps & la métamorphoſe des lieux, les Grecs modernes ont ſu conſerver dans le fond du caractère & dans les manières extérieures, un certain air de famille qui n'échappe point à l'Obſervateur exercé.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Thera.



Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Pathmos.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE PATINO,

OU

PATHMOS.

PATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite Isle presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut là que S. Jean son Auteur & le plus jeune des Apôtres de J. C. fut relégué à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil . . . . . l'Evangéliste composa les XXII Chapitres du Livre canonique connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, & rempli de traits sublimes . . . . . .

. . . . . .

Ego sum alpha & omega, qui est, qui erat & qui venturus est... primus & novissimus... & habeo claves mortis... Hæc dicit

Une tradition ſacrée nous a conſervé un mot de Jean l'Evangéliſte encore plus beau que le Livre entier de ſes révélations. A la mort du tyran, ſon perſécuteur, il quitta Pathmos & revint à Ephèſe : pendant les dernières années de ſa vie, il ſe faiſoit tranſporter dans l'aſſemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies, il leur répétoit ſans ceſſe d'une voix caſſée, mais qui venoit du cœur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous, mes enfans.* Quelques-uns de ſes Diſciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit ſi ſouvent les mêmes paroles. « Mes enfans! (leur répondit le » reſpectable nonagénaire) je ne puis plus vous dire & » je n'ai beſoin de vous dire que ces deux mots : *Aimez-* » *vous!* C'eſt le ſeul commandement. *Aimez-vous ;* il » ſuffit. » — Il acheva de vivre à cent ans; & ſes dernières paroles furent : *Aimez-vous, mes enfans.*

Les Caloyers qui le remplacent dans l'Iſle de Pathmos ont effacé depuis long-temps de leur mémoire l'avis

---

ſanctus & verus... qui aperit & nemo claudit, claudit & nemo aperit.

La fin en eſt :

Si quis appoſuerit ad hæc, apponet Deus ſuper illum... &c.

Jurieu & Newton auſſi, ont oſé braver cette menace, & ne s'en ſont pas tiré à leur honneur.

charitable de leur Fondateur. Ils ne répètent plus entre eux *aimons-nous!* L'abrutiſſement dans lequel ils végètent leur permettroit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuſcrits de leur bibliothèque, qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'Iſle, moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croiſſant, les habitans peu nombreux, que l'induſtrie ſeule fait vivre, ſont raſſemblés autour de leur Couvent & inveſtis de Pirates avec leſquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les Inſulaires pour exiſter ſont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guerris de la ſuperſtition; le revenu le plus certain de leurs maîtres eſt établi ſur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces Chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils ſoient adroits. Le nombre des Egliſes ſchiſmatiques-grecques, à Pathmos, ſe monte à trois cents; & il ne faut pas s'en étonner; chaque Papas a ſa chapelle, & ſe feroit un ſcrupule d'en deſſervir une autre. La femme chargée de pêtrir le pain deſtiné à leur conſécration s'abſtient de ce travail, ſi la nuit précédente elle a ſacrifié à l'hymen.

Le Patron de l'Iſle ne pouvoit être autre que S. Jean. Le jour de ſa fête eſt ordinairement très-gai & fort bruyant. Toute la mouſqueterie de l'endroit eſt miſe en jeu. La belle jeuneſſe ſe raſſemble; & l'on ſacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les Officiers Turcs, pour avoir le droit de ſe divertir. Le Turban de Mahomet & le bonnet des Papas ſe mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chair; puis

l'on danse. Le saint objet de cette orgie n'est pas tout-à-fait oublié; on lui chante des Cantiques dont voici quelques fragmens transflatés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un simple Pêcheur; il n'avoit pour » bien qu'une barque & des filets.

» Il quitta tout pour suivre un maître plus pauvre » encore que lui. Mais le Verbe divin le retira de l'huile » bouillante à Rome pour lui donner le don de chasser à » Pathmos l'esprit malin.

« Benissons Jean, & si nous ne pouvons, comme lui, » mourir vierge à cent ans; du moins, aimons-nous; » aimons-nous; car il nous a recommandé, en mourant, » de nous aimer tous bien. »

La veille de S. Jean, on observe un jeûne bien plus sévère que parmi nous. On s'abstient même de la chair de poisson, & on ne vit absolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on se dédommage, en faisant chère entière; on tient table long-temps. Pour un mariage, les festins durent deux mois. On se donne des repas pendant neuf jours, à l'occasion d'un mort. C'est sur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes & à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, & pour chanter en vers élégiaques les louanges de la personne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un savant amateur a retenu en visitant l'Isle de Pathmos.

CHANSON FUNEBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle moiſſonne donc » ſur ſon paſſage tout ce qu'il rencontre, la roſe ainſi » que le chardon, le chardon comme la roſe. Sa faulx » ne laiſſe rien à glaner après elle.

» O toi que nous pleurons; tu étois née pour devenir » à ton tour épouſe & mère : & voilà que tu ſors de la » vie, ainſi qu'on t'a vue y entrer, ne laiſſant de traces » de ta brève exiſtence que dans nos cœurs briſés par » le déſeſpoir.

» Du moins que tes mânes légères ſoient témoins » de nos vifs regrets. Nous ne t'oublierons jamais; » de ton côté, penſe aux amies que tu laiſſes ſur » la terre, & rappelles-nous à ceux qui t'ont pré- » cédé dans l'aſyle des morts. Vas porter à nos parens » défunts ce baiſer de paix que nous dépoſons (1) ſur » tes lèvres pures encore; c'eſt la dernière de nos careſſes. » Hélas! ſouviens-t'en. »

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, & qu'on ne voit en uſage dans aucune Ville de luxe, c'eſt l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos & dans pluſieurs Iſles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux

(1) C'eſt un devoir indiſpenſable de baiſer à la bouche la perſonne morte.

pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort conſommoit dans ſa journée, quand il vivoit.

Les maris vont au convoi de leurs femmes, & réciproquement. Les parens & les parentes ſe rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, ſi froide par-tout ailleurs, eſt encore dans toute ſa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais il faut en convenir; la vanité y joue ſouvent le premier rôle. Une bonne amie, une voiſine ſaiſit cette occaſion d'étaler la richeſſe de ſa garde-robe. Car on n'eſt point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en eſt quitte pour accompagner l'élégance du coſtume par des larmes abondantes, mais qui, ſans doute, ne ſont pas toutes ſincères; ce qui forme un contraſte fort étrange. C'eſt dans ces circonſtances, ainſi qu'aux jours de fête, qu'une Dame du bel air à Pathmos ſe couvre le viſage d'une couche épaiſſe de fard; enſorte qu'avec une phyſionomie pour l'ordinaire aſſez agréable, on trouve le ſecret de ſe rendre ridicule & repouſſant.

D'après la relation de ſes prédéceſſeurs, un Voyageur très-moderne, peu accoutumé à un froid accueil, s'attendoit à une réception tout-à-fait ſatisfaiſante de la part des femmes de Pathmos. Mais il faut que leur caractère ſoit bien changé; car elles parurent à la vue du Chevalier François, de l'abord le plus difficile & le plus farouche.

Il eut à peine le temps de faire deſſiner leur coſtume. Leur habillement, ample & long, a plus de nobleſſe que d'élégance; & s'il dérobe aux yeux les formes heu-

reuſes de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure eſt tout-à-fait pittoreſque, ſans laiſſer beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'eſt un long turban qui leur ſert tout à la fois de cravate & de voile par derrière.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Pathmos.



femme de la Carie.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA CARIE,
OU
L'AIDINELLI.

Hîc Lelegas, Caraſque ſagittiferos.....
Finxerat.....

Virgil. Æneid. lib. VIII. v. 725. 26.

LE nom ſeul d'Artemiſe, Reine de Carie, eſt venu juſqu'à nous; le beau monument de ſa piété conjugale n'a pas même laiſſé de veſtiges; & les Voyageurs ſages n'oſent prendre ſur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faulx du temps détruit à meſure que la main de l'homme édifie; & le paſſé n'eſt pas davantage en notre pouvoir que l'avenir; cependant nous nous en occupons plus que du préſent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient ſoumis au ſceptre inflexible de Minos, ſemblent nous intéreſſer uniquement, & nous permettent à peine de faire attention à leurs ſucceſſeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui impoſent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans

de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, & de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils, pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole & de sa digne compagne? Alors Rhodes & Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote & des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, Capitale de la Carie, & le séjour de ses Rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, & négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie & de la Lydie, & baigne la plupart des Villes aussi célèbres dans l'Histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche, & Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres; elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un Temple de Diane, les Arméniens ont dressé un Autel, & les Juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton, & il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie & l'Egypte.

C'eſt auſſi la réſidence du Pacha. Ce pays qu'arroſe le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les reſtes de la Ville d'*Alabande*, appellée ainſi du nom de ſon Fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnoiſſance juſqu'à la ſuperſtition. Cette cité, devenue Province Romaine, conſacra auſſi un Temple à ſa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités ſe trouvent aux environs de *Milleſs*, jadis *Mylaſe*; mais pour les obſerver, il faut s'expoſer à la piquure homicide des ſcorpions, & à tous les événemens funeſtes qui mettent continuellement le Voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des ſangliers, du tigre & du jackal. A Melaſſa, on voyoit encore naguère preſqu'en ſon entier un monument recommandable par ſon architecture; c'étoit un Temple dédié à Auguſte, que l'on qualifioit dans l'inſcription de *fils de Dieu*. Il faut convenir que nous ſommes plus ſobres dans les titres d'honneur que nous accordons aux Princes; mais ſi notre étiquette eſt moins exagérée, elle n'en eſt devenue auſſi que plus meſquine. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire & de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicée ſubſiſtent encore quelques colonnes qui appartenoient à un Temple où les Cariens s'aſſembloient pour régler les affaires de leur Gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion & la politique ſe donnoient la main; & l'une ne faiſoit rien ſans l'aſſiſtance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes ſacrés qui n'avoient de

valeur qu'autant qu'ils étoient passés pardevant les Dieux & revêtus de leurs sceaux. On ne donnoit point légérement sa voix, dans un lieu (1) saint où tout devoit prendre un caractère grave & solemnel. Aussi l'homme d'Etat qui, dans ces assemblées nationales, avoit fait des sacrifices à la liberté, partageoit, souvent dès son vivant, l'encens qu'on offroit à la Divinité du Temple dans lequel se tenoit le conseil, & où il avoit déployé son éloquence & son ame patriotique. Le Dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon Citoyen.

Les habitans d'Eskihissar, jadis Stratonicée, presque tous Mahométans, ont de l'honnêteté pour les Voyageurs, & s'empressent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'est qu'à force de présens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga & du Lieutenant du Gouverneur.

Non loin de là, au Village de *Lakena* (ci-devant peut-être *Lagenæ*), un Turc bienfaisant autant que riche, a bâti un Hospice où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie. Quelquefois les différentes sectes religieuses nous isolent au lieu de nous rapprocher, & nous rendent étrangers les uns aux autres; heureusement que le cœur de l'homme répare les injustes préventions de son esprit superstitieux; & voilà un bon Musulman qui devient le père nourri-

(1) A Genève, on tient des Assemblées dans le Temple de S. Pierre.

cier de ceux-là qu'il eût fait empaler peut-être sous le plus léger prétexte.

Dans cet endroit existent encore quelques traces d'un Temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales; les villageois complaisans s'empressent de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne Ville, *Alinde*, aujourd'hui *Arabihissar*, connue dans l'Histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce Prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada, Reine de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoient laissé les Perses, plus forts qu'elle. Cette Princesse, habile politique, s'empressa d'aller en faire hommage au Vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller son fils. Alexandre non-seulement lui remit la seule Ville qui lui restoit, mais encore lui rendit tous ses Etats.

Le Village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne Ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du Temple de Pluton. Le bois sacré du Dieu des morts a fait place au petit Village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, & qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie; il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est-là que le docte Strabon prit des leçons

de Menecrates (1), qui lui-même en avoit reçu d'Ariſtarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enſeignoit le matin la rhétorique & à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverſe eût été peut-être mieux motivée. Appollonius, Philoſophe ſtoïcien, natif auſſi de Niſſa, y étoit maître d'éloquence & exigeoit des honoraires; mais il congédioit de ſon école ceux de ſes élèves qui lui paroiſſoient nés pour une autre vocation.

La Ville moderne de Naſſali ou Naſſli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'eſt un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens & de Grecs. Le marché ſe tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'expoſent point leurs familles au milieu d'une troupe de Négocians ſuſpects Ceux qui font le trafic ſéjournent dans les Caravanſerais, eſpèce d'Hoſpices qui rappellent l'hoſpitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appellée *Janichere* ſont les débris d'Antioche ſur le Méandre, Ville de Carie qui n'a conſervé de ſon premier état que la faculté de produire dans ſon

(1) Il ne faut pas confondre Menecrate le Carien avec Menecrate le Syracuſain. Celui-ci étoit un Médecin habile & déſintéreſſé, qui guériſſoit les malades pour le ſeul plaiſir de les ſoulager, n'exigeant d'eux que la complaiſance de le ſaluer du nom de Jupiter, dont il ſe diſoit l'égal. Ses Succeſſeurs ſe rendent trop de juſtice pour ſe permettre ſa manie.

territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traverſé *Carajeſu*, gros bourg où habitent quelques Chrétiens, on arrive au Village de Geyra, jadis Aphrodiſée, Ville conſidérable, dont le principal édifice étoit un Temple de Bacchus & de Vénus (1) Aphrodite, qui ſert aujourd'hui d'Egliſe. L'Hiſtoire comparée offre à chaque page de ſemblables métamorphoſes. Les Turcs qui demeurent dans ce Village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent ſans beaucoup de ſcrupule, ſur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là eſt un autre Village qu'on nomme *Chiflic*. *Carura*, petit bourg, ſert de confins à la Carie & à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été ſujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant preſque tous ſoldats volontaires, preſque tous portent ſur eux un équipage militaire, un ſabre, & un piſtolet dans leur ceinture,

(1) *Vénus aphrodite*, c'eſt-à-dire, née de l'écume de la mer : ce trait trop peu gazé de la Mythologie n'eſt pas galant. Les anciens quelquefois peignoient les Grâces ſans leur ceinture. Les fêtes aphrodiſiennes qui avoient lieu en Grèce & dans la Carie, étoient encore plus étranges. Les Prêtreſſes qui repréſentoient Vénus recevoient pour elle le culte & l'offrande du premier amateur bénévole qui ſe préſentoit une pièce d'argent à la main ; lequel s'en retournoit, après avoir reçu en échange un phallus & du ſel. Pour plus grand éclairciſſement, voyez la fin du tome VII in-4°. de nos antiquités d'Herculanum expliquées.

une gibecière & un fusil, & sur-tout une pipe : le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme & la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples & qui leur tombent jusques sur les pieds ; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait ; l'autre, semblable à un doliman, s'agraffe sur le devant ; elles passent pardessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe ; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, & orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge ; & leurs cheveux, tels que la nature les entretient, retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse & même de la grace.

Fin de la Notice historique sur la Carie.



Devineresse de krasnojarsk.



Devineresse du district de Krasnojarsk.





Indien



fille Bratzke à Vdinskoi Ostrog.



Banian de Mokha.



Femme de valday





Femme de craconie.





Bourgeoise de Passeau





Femme de polande





Cosaque.





Cauchoise





Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Mokschane.



femme Metchéreke.



Chamanne Bratsquienne.



Homme Grecque



Matelot provencal



J. G. de S. Sauveur inv. et direx. Ridé scul.

Habit d'un Morlaque d'Vglin en Croatie.



J. G. St. Sauveur inv. et direx. Ridé sculp.

Habit d'une Morlaque d'Vglin en Croatie.



J. G. St. Sauveur inv. et direx.

Habit d'un Morlaque de Sluin en Croatie.



J. C. St. Sauveur inv. et direx.

Ridé sculp.

Habit d'une Morlaque de Sluin en Croatie.



J. G. de St Sauveur inv. et direx.

Barabé. recorrige.
ancien Ingr de la Marine

Homme de Buccari en Croatie.



J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

femme de Buccari.

